

H. VAN OFFEL

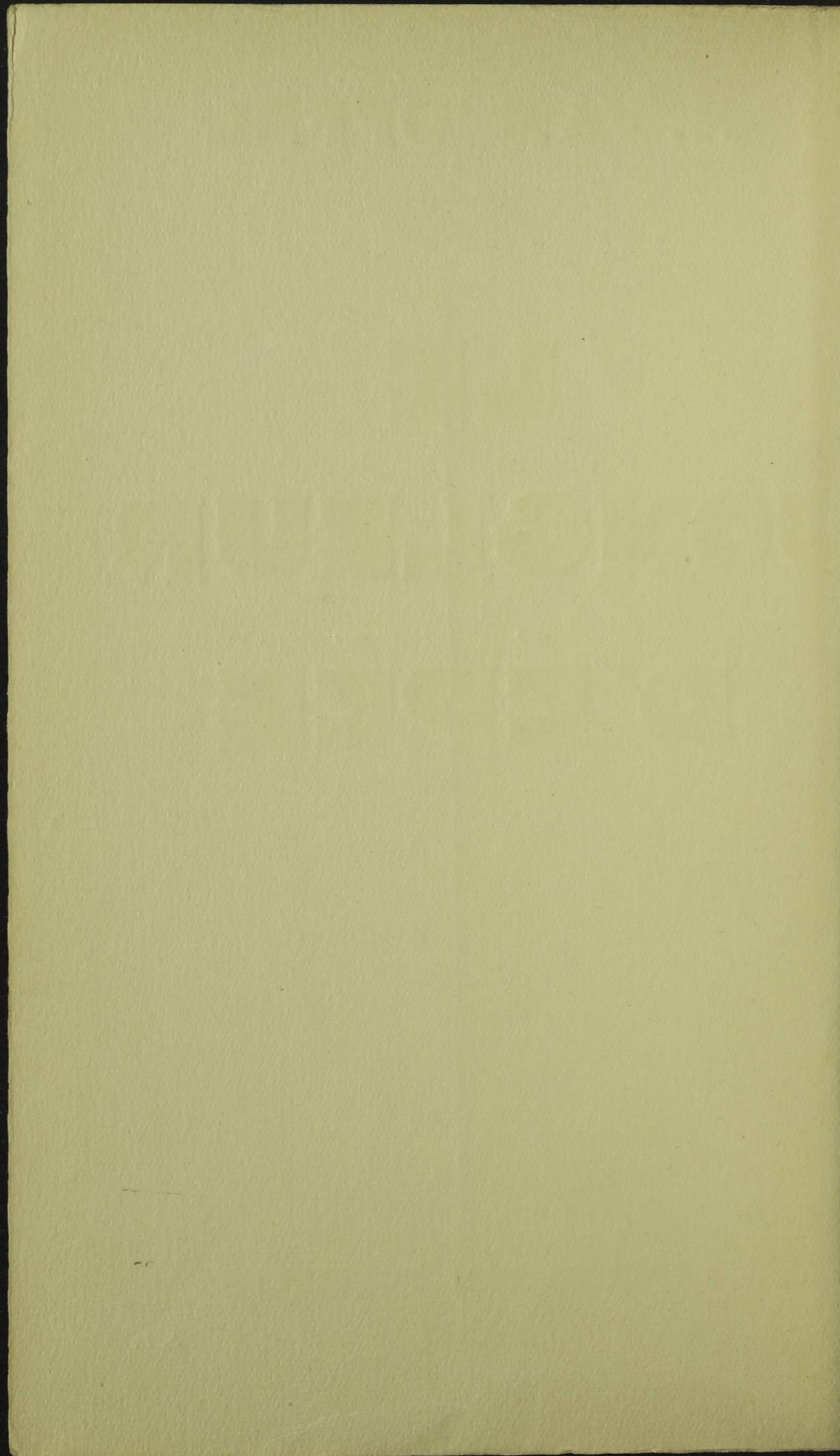


**LE
JONGLEUR
D'ÉPÉE**

Roman

**ÉDITIONS DES PORTIQUES
PARIS**

S. P.



MLA 29698



A Paris A. H. S. L.
Hommage de
le connaisant
Korac Van Oel.

LE JONGLEUR D'ÉPÉE



DU MÊME AUTEUR

ROMANS

- L'oiseau de Paradis*, 1 v., A. Michel, éditeur.
Les Nuits de Garde, 1 v., A. Michel, éditeur.
Le Tatouage Bleu, 1v., A. Michel, éditeur.
Le Don Juan Ridicule, 1 v., A. Michel, éditeur.
Suzanne et son Vieillard, 1 v., A. Michel, éditeur.
La Terreur Fauve, 1 v., A. Michel, éditeur.
Le Peintre Galant, 1 v., A. Michel, éditeur.
Sylvia et le Cremnobate, 1 v., A. Michel, éditeur.
Le Secret de Rubens, 1 v., A. Michel, éditeur.
L'Exaltation, 1 v., A. Michel, éditeur.

CHEZ DIVERS EDITEURS

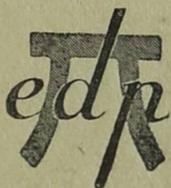
- La Rose de Java.*
Le Chevalier de Batavia.
La Dépouille du Lion.
Le Roi de la Jetée.
Le Casse Tête Malais.
Une Armée de Pauvres.

THÉÂTRE

- Les Intellectuels*, 3 actes.
L'Oiseau mécanique, 4 actes.
La Victoire, 3 actes.
Une Nuit de Shakespeare.

H. VAN OFFEL

LE
JONGLEUR
D'ÉPÉE



ÉDITIONS DES PORTIQUES
144, Avenue des Champs-Élysées, 144
PARIS

Il a été tiré de cet ouvrage :

20 exemplaires sur vélin pur fil
numérotés de 1 à 20

30 exemplaires sur papier alfa
numérotés de 21 à 50

et 14 exemplaires sur vélin pur fil
numérotés de I à XIV (hors commerce)

Tous droits de traduction, reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie

Copyright by Editions des Portiques
144, avenue des Champs-Élysées, 1930

LE JONGLEUR D'ÉPÉE

Dans mon enfance, la noblesse fuyait la réputation de bon escrimeur et se dérobaient pour l'apprendre, comme métier de subtilité dérogeant à la vieille et naïve vertu.

MONTAIGNE.

I

MON PÈRE

Mon père, M. de Lava, était Français et bon gentilhomme. Il avait fait la guerre avec le prince de Condé et le vicomte de Turenne, pendant la fameuse campagne de 1672. Blessé au passage du Rhin, devant le *Tolhuys*, il ne put suivre l'armée quand celle-ci abandonna ses conquêtes pour fuir le cruel hiver et les inondations de la Hollande.

Devenu invalide après sa guérison, mon

père se trouva hors d'état de servir. Il était sans protecteurs et sans fortune. Il s'établit aux environs de Maestricht, à Bilsen, où il épousa une bourgeoise qui le laissa veuf au dixième anniversaire de son mariage. En 1685 mon père s'unit à Anne-Marie d'Erckel, ma pauvre mère, que je n'ai hélas! pas connue; car elle mourut huit jours après m'avoir mis au monde. Dès lors M. de Lava se résigna à la solitude et il n'eut plus d'autre compagnie que la mienne, celle de Pistolet son cheval de bataille et du grenadier Jean-Louis qui n'avait jamais voulu quitter son capitaine.

Ce Jean-Louis dit La Riposte était un rare homme et un fin escrimeur. Avant de porter la grenadière, il avait servi aux Gardes Françaises en qualité de fifre-tambour. Lorsque j'étais tout petit il me berçait, changeait mes langes et m'amenait la chèvre pour les têtées. J'ignore si en ce métier difficile les nourrices sont plus adroites que les vieux soldats.

Nous habitons un pays pauvre et peu fertile. On n'y voit que bruyères désertes et forêts de sapins. Aux rares endroits où jaillit une source la terre daigne nourrir un petit nombre d'habitants et leurs maigres troupeaux. Dans leurs huttes chétives, couvertes de chaume, ces bonnes gens mènent une existence modeste, mais paisible et non dénuée de grâce et de vertus. La plupart sont pieux et ils élèvent des abeilles.

Des douves, remplies d'une eau profonde et veloutée, reflétaient les trois tilleuls, les murs d'ocre et les tuiles rouges de notre maison. Flanquée d'une espèce de tour, elle pouvait passer pour un château comparée aux chaumières voisines. Le dimanche, quand nous allions à la messe, mon père ôtait ses gros sabots pour chausser ses bottes; il se coiffait d'un chapeau à plumes et mettait son habit d'uniforme à parements amarantes, encore orné d'un reste de galons et de tresses d'or. J'avais une veste rose et une petite épée de bois : le roi n'était pas mon cousin!

Oui, en mon ignorance, je pensais que nous étions des gens considérables. N'avions-nous pas un cheval à l'écurie et, au grenier, parmi un tas de vieilleries oubliées, l'armure du capitaine de Lava, avec ses cuissards en queue d'écrevisse? Puis le bel air de monsieur mon père, sa façon de saluer, de parler aux paysans, le respect qu'on lui témoignait et dont une part rejaillissait sur moi-même.

A l'école du village le magister ne m'interrogeait jamais sans me nommer autrement que Monsieur le Chevalier, ce qui ne l'empêchait point de me coiffer du bonnet d'âne quand je ne savais pas mes leçons.

L'école de maître Valérius méritait d'être vue. La classe se tenait dans la cuisine, près de l'étable, sous le grenier à foin. Pendant que Maman-Rose, l'épouse de Valérius, battait son beurre, écumait son pot, mouchait et lavait sa marmaille, le bonhomme nous montrait à lire et à écrire. Filles et garçons étant ensemble, pêle-mêle sur les bancs, cela

n'allait pas sans pleurs et sans cris. On se tirait les cheveux, des bonshommes en papier s'envolaient au plafond, ou bien un écolier espiègle lâchait un criquet ou un hanneton. Quelquefois un coq agressif, crête dressée, éperons dehors et la queue haute comme une cape relevée par l'estoc, venait picorer dans la pièce, suivi de toutes ses poules. Jugez de notre joie et de notre vacarme ! En vain Valérius criait, menaçait, suppliait pour réprimer le désordre, trop d'objets plaisants occupaient notre esprit et le détournaient de l'étude.

L'unique fenêtre de la cuisine s'ouvrait sur le jardin où il y avait des tournesols et trois ruches d'or. Nous entendions roucouler les pigeons sur le toit et remuer la vache dans l'étable. Parfois la bête montrait sa tête pesante par-dessus le demi-vantail de la porte et meuglait doucement en contemplant le tableau noir. Alors le magister s'écriait :

— Méditons, réfléchissons : si ce quadrupède domestique savait parler, il réciterait

l'A. B. C. mieux que vous tas d'ignorants.

Valérius me donnait des leçons particulières dans ma langue; il m'apprenait aussi la musique et la poésie. A l'entendre, j'étais doué pour les arts. Je n'étais pas seul à profiter de ces études exceptionnelles : Jeannette, la fille aînée de Valérius, s'y appliquait en même temps que moi.

J'aimais beaucoup Jeannette. Elle était brune, vive et plus fraîche qu'une rose.

Maîtresse Valérius avait bien connu ma mère. Je crois qu'elles étaient un peu parentes. Au lieu de m'appeler Monsieur le Chevalier, elle disait David tout court, mais elle me donnait des tartines de pain blanc au miel ou à la confiture. Souvent elle s'apitoyait sur mon sort :

— Que deviendra cet orphelin? gémissait-elle. Vous verrez qu'ils en feront un soldat. Juste ciel! pour qu'il aille perdre un bras ou une jambe à la guerre!

— Méditons, réfléchissons, intervenait Valérius. *Primo*, le chevalier est gentilhomme.

Secondo, un noble par sa naissance est destiné...

Mais toujours Maman-Rose lui coupait la parole :

— Nous n'avons que faire, Valérius, de tes démonstrations en trois points. Je le répète, c'est une honte. Ah! si ma pauvre Anne-Marie vivait encore, nous y mettrions bon ordre.

— Maman-Rose, dis-je un jour, je ne crains pas la guerre.

— Tu ne sais pas ce que tu racontes, répondit-elle d'un air fâché. Peut-on parler de ce que l'on ne connaît pas? C'est tenter le bon Dieu. J'ai vu prendre Maestricht. Le camp français était autour de la ville. Ils étaient mille et mille et encore : des mousquetaires, des piquiers, des dragons, des cheveau-légers, des gardes, C'était beau pour commencer, des drapeaux déployés et partout le chant des trompettes, des fifres et des timbales. Rien que des hommes joyeux, en habit rouge ou bleu galonné d'or et d'argent,

coiffés de grands chapeaux à plumes. Par-ci, par-là une cuirasse polie comme un miroir. J'ai vu leur roi aussi, avec sa perruque noire et son air superbe. Près de lui, il y avait un vieil officier au front chagrin et monté sur un gros cheval pie. On m'a dit que c'était M. de Turenne. Oui, oui, fais briller tes yeux, mais attends la fin pour applaudir. Maestricht est défendu par de hauts remparts et des bastions. N'y pouvant pénétrer de vive force, les Français se mirent à creuser des tranchées. Ils restèrent dans la boue pendant plusieurs semaines. On tirait du canon du matin au soir. La nuit les boulets rouges brillaient dans le ciel noir. Tous les jours on enterrait les morts et on emportait les blessés. Les moins atteints se traînaient sur des béquilles, sur leurs armes rompues. D'autres saignaient sur la paille des civières. Il y en avait auxquels il manquait un bras, une jambe, une main, la moitié du visage, qui étaient devenus fous ou aveugles. Tu n'as pas la moindre idée des affreuses misères de la guerre. J'ai

vu..., j'ai vu un enfant de ton âge couché sans vie, le front ouvert, dans les plis d'un étendard...

— Ah! Maman-Rose, m'écriai-je, n'était-ce pas une fin digne d'envie!

— Une fin digne d'envie? Tu ne sais vraiment pas ce que tu racontes. Tu chantes une chanson. Une fin digne d'envie, périr comme un agneau égorgé à l'abattoir? Et nous alors? Tu nous quitterais donc sans regrets, sans souci de nos alarmes? Et Jeannette? Est-ce ainsi que tu l'aimes? Regarde, elle fait la moue, elle va pleurer. Cœur ingrat, tu sauras plus tard que ton bonheur était ici.

— Oh là! ma femme, dit Valérius vivement, mesurons nos paroles. Méditons, réfléchissons : David est chevalier de Lava, Jeannette l'humble fille de Théophraste-Agricola Valérius tout court. Il est contraire aux règles, aux us, aux coutumes, au bon goût, à la méthode, aux principes, à la bienséance, aux idées reçues...

— Ta, ta, ta, ta ! fit Maman-Rose, la classe est finie papa Valérius. Ce n'est pas en nommant chaque chose par son nom qu'on en sait le mystère. Il n'y a pas de règles sans exceptions et nous sommes tous issus d'Adam et d'Eve. Là-dessus, je verse la soupe; si Monsieur le Chevalier veut la tremper avec nous, qu'il aille prendre sa cuiller au raterier.

Mais que pouvaient les discours de Maman-Rose contre la volonté de mon père et les enseignements de Jean-Louis dit La Rispote? Déjà à huit ans ils m'avaient hissé sur le dos de Pistolet et mis un fleuret à la main. Les leçons d'équitation ne furent guère brillantes; touchant l'âge des patriarches ce pauvre Pistolet était devenu boiteux et borgne avec le temps, mais rien ne fut épargné pour que je devinsse un bretteur redoutable et de grand style.

Jean-Louis s'était perfectionné à Paris, dans les académies célèbres des maîtres Du Coudray et Lyancour. Il ne tolérait aucune

fantaisie et exigeait que j'exécutasse les moindres feintes à la perfection. Il m'enseignait les attaques, les parades, les ripostes, les temps et les arrêts.

— Chevalier, disait-il, faites bien attention. N'allez pas vous imaginer que je vous montre des coups, des bottes infaillibles. C'est la commune erreur des novices. Ici ne comptent que la science et la précision. Le bon tireur sait que l'assaut est une conversation polie entre gens d'honneur. Il n'agit que sur les réponses et les questions de son adversaire et cela avec un tel à-propos qu'il va toujours par le plus droit et le plus court. Sans ces principes, le noble jeu de l'épée n'est qu'un grotesque simulacre et, au lieu de réussir de belles périodes, on s'abîme dans les contractions et les bafouillages du fer.

Jean-Louis prétendait en outre que le duel est agréable à Dieu, à preuve les joutes des anges obéissants et des anges rebelles, et dans l'ordre de la nature attendu que les mâles d'une même espèce s'attaquent toujours face

à face et bravement, comme les béliers, les boucs, les cerfs, les coqs et les licornes de mer aussi nommées espadons.

On voit par là que Jean-Louis était grand clerc en fait d'armes. Néanmoins je n'appréciai point tout de suite la valeur de ses belles doctrines. Mes débuts furent aussi pénibles que ceux d'un étudiant gavé de latin et de grec; et plus d'une fois il fallut me montrer le fouet pour stimuler mon zèle à conjuguer avec élégance mes *dégagés*, mes *doublés* et mes *flanconnades*.

J'aimais mieux aller à la maraude avec les polissons du village, chasse aux papillons, aux écureuils, baignades, parties de patin, selon la saison, sans compter les heures de lait et de vin passées en compagnie de Jeanette. Seulement mon père y mettait bon ordre. Non qu'il fut ennemi de mes plaisirs, mais tout devait avoir lieu en son temps.

Avec les pièces d'un jeu d'échec il m'apprenait les premiers éléments de la tactique. Nous rangions notre troupe pour le combat,

plaçant le corps de bataille, les Suisses et l'artillerie au centre, et la cavalerie aux ailes. L'art d'attaquer et de défendre les places était expliqué dans un livre de M. de Vauban et dans un traité hollandais de l'illustre Coehoorn. Je sus dessiner bientôt toutes les parties d'une forteresse, les fossés, les escarpes, les contrescarpes, les courtines, les bastions, les demi-lunes, les couvre-faces, les fausses-braies, aussi bien en tracé qu'en relief. Pour le reste de mon éducation, mon père s'en remettait à Valérius et au curé de notre paroisse. Celui-ci était bonhomme.

— Chevalier, disait-il, la terre est une ruche et nous sommes les abeilles du Bon Dieu. C'est pour lui que nous distillons le doux miel de nos vertus. La récompense ira aux âmes les plus laborieuses.

A ces conseils mon père ajoutait quelques sentences, suffisantes selon lui à servir de règle à un honnête homme en toute circonstance : « Donner beau jeu à tout venant. Etre généreux aux vaincus et galant avec les

dames. Ne pas flatter les grands et encore moins la canaille. Etre fidèle à sa foi et à sa parole une fois donnée. »

Je venais d'entrer dans ma seizième année quand mon père songea à s'occuper sérieusement de mon avenir. Il écrivit à un de ses amis, capitaine au Royal-Picardie. La missive étant demeurée sans réponse, mon père parla d'aller avec moi en France, pour m'y présenter lui-même à son ancien chef de corps. Un malheur affreux, tombant sur nous comme la foudre, ruina brusquement nos projets et nos espérances.

L'hiver de 1702 fut très rude; il commença de geler et de neiger dès la fin octobre. La Meuse et le Rhin étant pris des loups vinrent d'Allemagne dans les plaines du Limbourg.

Aux Saints-Innocents, après la Noël, Man-Rose nous invita à manger des gaufres. En Flandre les Saints-Innocents sont le jour des enfants. On les fête et on les déguise en vieilles gens, en souvenir du massacre com-

mandé par Hérode. Afin d'amuser la jeune troupe j'avais mis l'habit et la perruque de mon père. Jeannette me donnait le bras et elle trébuchait dans l'ample vertugadin de sa grand'mère. Ses frères, ses sœurs suivaient en file, par rang de taille, comme la famille du Petit-Poucet, tous équipés plus ou moins de la même manière. Ainsi nous fîmes le tour du village, le long des maisons endormies sous leur toit de neige, en chantant notre complainte :

*Trois Rois, Trois rois,
Un nouveau chapeau
Le mien est usé,
Maman doit l'ignorer...*

Les ménagères entre-bâillaient leur porte et nous jetaient des nèfles et des pommes. Elles riaient : « Quelle noce magnifique : David et Jeannette proficiat ! »

Quand notre besace fut bien pleine nous rentrâmes au logis. Les enfants pleuraient de froid et déjà la lune montait dans le ciel glacé où volaient des corneilles. Maman-Rose jeta

une bûche dans le feu et elle mit les gaufres fumantes et givrées de sucre sur la table.

Pendant ce temps mon père chassait le loup. Dès qu'il fit nuit nous entendîmes se rapprocher les cris des chasseurs et les abois de la meute. Alors tout à coup je pensai aux lansquenets du cruel Hérode.

Je les voyais courir dans les rues du hameau, frappant aux portes, poursuivant des femmes échevelées. Ils étaient en braies taillées à la mode suisse, avec des corselets, des casques ou des chapeaux flamboyants de panaches, les uns à pied, les autres à cheval, brandissant leurs courts braquemarts ou leurs longues pertuisanes. Les petits enfants égorgés et nus rougissaient la neige de leur sang.

Maman-Rose me saisit par le bras :

— David, David! s'écria-t-elle, qu'as-tu? Tu sembles en extase, tu es tout pâle. Ce garçon rêve éveillé, ce n'est pas naturel. A quoi penses-tu si profondément?

— Aux soldats d'Hérode.

— Encore aux soldats? Prends plutôt une gaufre bien beurrée et sucrée. Et embrasse ta bonne amie...

— Ma femme, commença Valérius, méditons, réfléchissons...

Mais il n'eut pas le temps d'achever. La porte s'ouvrit et La Riposte parut sur le seuil.

— Chevalier, dit-il d'une voix sourde, M. de Lava vient d'être blessé et vous appelle.

Nous partîmes en courant. Je trouvai notre maison pleine de gens. Des femmes priaient et se lamentaient M. le Curé était là, vêtu de son étole, et on avait allumé des cierges J'entendis qu'on murmurait autour de moi : « Le voilà, pauvre enfant ». Je vis mon père étendu sur une paille jetée à même le carreau. Un chasseur maladroit lui avait envoyé une charge de plomb dans le ventre : il agonisait.

A travers mes larmes j'apercevais ses yeux attachés fixement à son habit d'uniforme que

je n'avais pas eu le temps d'ôter. Je m'en épouvantai, craignant ses reproches, mais tout à coup il sourit et ne parut plus souffrir. Alors il dit à Jean-Louis :

— La Riposte, mon épée et ton tambour.

— Monsieur...?

Mon père répéta :

— Mon épée et ton tambour.

La Riposte s'éloigna et revint immédiatement avec les deux objets réclamés. Mon père prit l'épée et me la tendit d'une main ferme :

— Sois bon soldat, dit-il, et ne renonce jamais, étant valide, au noble métier de tes pères.

Ensuite, s'adressant à Jean-Louis, il commanda :

— La chamade.

Jean-Louis tremblait de tous ses membres, si fort que le tambour résonnait contre ses genoux entrechoqués. Mon père pâlit affreusement :

— La chamade, haleta-t-il. Il est temps.

Alors La Riposte obéit et il battit la chamade sur son beau tambour des Gardes Françaises, décoré de fleurs de lys d'argent. Ainsi mourut mon père, ne rendant son âme à Dieu qu'après une belle défense, comme il sied à un vaillant capitaine qui ne peut capituler sans avoir fait tout son devoir.

II

AUX CHASSEURS DE CROIJ

A part notre maison, La Riposte, Pistolet et quelques hardes, mon père ne me léguait rien. Lorsque nous l'eûmes porté en terre nous rentrâmes chez nous accablés de tristesse. Nous ne pouvions nous résigner à l'idée d'une séparation éternelle. Il nous semblait que mon père vivait toujours et qu'il pouvait, d'un moment à l'autre, revenir pour reprendre sa place vide au foyer. Quelquefois son image hantait mes rêves. Je le voyais sur Pistolet, en grand costume de guerre, couvert de son armure. Il avait l'air soucieux et me disait qu'il partait pour une expédition très lointaine.

Le retour du printemps rendit notre cha-

grin moins lourd à porter. Je trouvais des consolations chez Maman-Rose. Jeannette me parlait avec amour et douceur, comme si elle eût craint de rouvrir ma blessure. Nous allions ensemble au cimetière que les premiers beaux jours peuplaient de nids. Mon père y reposait dans une tombe rustique fleurie de pâquerettes et de fleurs mauves des bruyères.

Nous recommençâmes nos assauts d'escrime.

— Chevalier, dit La Riposte au premier jour que nous reprîmes l'épée, souvenez-vous des vœux de Monsieur votre père. Non seulement il voulait vous donner une éducation convenable à l'état auquel vous êtes destiné, mais encore garantir votre jeunesse contre les orages de la passion et emplir votre cœur des sentiments du vrai courage et de la prudence. Oui, voilà les buts de l'escrime ! En outre elle développe le corps, lui donne de la souplesse, de la légèreté, de la précision, des grâces. Cet art règle notre humeur, tempère l'insolence, la témérité, réduit la calomnie, venge l'infor-

tune et nourrit la politesse : il nous perfectionne, nous guide, nous soutient et nous élève au-dessus de nous-mêmes. Il a été le premier des arts chez tous les peuples.

Mais Maman-Rose qui avait vent de nos exercices faisait entendre une autre chanson :

— Bonté du ciel! voilà la folie qui les reprend! disait-elle. « Qui frappe de l'épée périra de l'épée ». Tu ferais mieux David de renvoyer La Riposte et prendre pension chez nous. Valérius vieillit, tu l'assisteras; plus tard tu pourras le remplacer.

— Vieux, protestait le magister. Méditons, réfléchissons...

— Eh! faisait sa femme, je n'ai pas besoin de réfléchir pour le savoir.

La Riposte, quand je lui rapportais les propos de Maman Rose, maugréait :

— Il ferait beau voir le chevalier de Lava en pédant de village. « Qui abuse de la grammaire périra de la grammaire ». Comme s'il n'était pas meilleur de mourir d'un bon coup d'épée que d'un lavement mis à l'envers. Pour

obéir au capitaine, je pense qu'il est grand temps de partir d'ici.

— Où irons-nous, La Riposte!

— Sur les chemins de la gloire, loin de certains yeux espiègles dont je redoute le piège.

— Qu'entendez-vous par là, La Riposte?

— Ce que j'entends!

Un soir La Riposte revint de la foire avec un convive. L'homme avait près de six pieds de taille et une voix de tonnerre. La Riposte m'apprit qu'il se nommait Josué Groll et que c'était un ancien Garde-Suisse avec lequel il avait été au siège d'Audenarde.

Nous gardâmes le géant à dîner. Il avala quatre pots de bière, un demi-jambon, douze œufs, un fromage de Hollande, deux harengs saurs et un pain de trois livres. Malgré sa bouche toujours pleine il ne cessa de discourir.

Il s'était rendu à Tongres pour y recueillir une succession revenant à sa femme, mais il était tombé sur une bande de chicaneurs qui ne lui avaient même pas laissé de quoi payer son retour.

— Je n'en suis pas en peine, dit-il. Cela calmera les humeurs de ma ménagère qui a le caquet un peu bien haut, rapport à ce que je l'ai épousée pour ses écus. « Parbleu! pas d'argent pas de Suisses! » Lors du dernier bombardement du Bruxelles, par M. de Villeroy, je restai pour mort sous les décombres : ma femme me recueillit et me soigna. A présent nous tenons une auberge dans le plus riche quartier de la ville.

— Je suis content de l'apprendre, dit La Riposte. D'ordinaire la Fortune est moins généreuse avec les soldats congédiés.

— Au point, approuva Groll, que vous-mêmes nous n'avez pas trop à vous plaindre. Vous êtes à l'abri dans votre bicoque, pendant que les routes sont infestées de mendiants, d'estropiés et de voleurs. On voit plus de potences que d'arbres; ce sont les suites de vingt ans de guerre.

— Pourtant nous ne resterons pas ici, déclara La Riposte. Il est urgent que mon jeune maître reprenne son rang dans le monde.

— Eh quoi? s'étonna le Suisse est-ce là le prodige dont tu m'as parlé. Donne-moi encore une gorgée de bière et un rien pour amuser ma bouche. Si je n'étais pas rompu par le voyage, je lui montrerais quel homme je suis le fer à la main. Peut-être pourriez-vous venir à Bruxelles et y ouvrir une académie? La jeunesse de la capitale est férue d'escrime française, surtout depuis qu'un certain chevalier d'Aubigny fait fureur et étonne tout le monde par son adresse aux armes.

— Peuh! quelque mazette, dit La Riposte dédaigneusement. Je les connais, ces petits-mâîtres, qui confondent la tierce et la quarte. Au surplus nous aimerions mieux servir.

— C'est encore plus simple. Vous ne logerez pas ailleurs que chez moi, à la *Corde Tendue*, rue Haute. L'endroit est fréquenté par la noblesse de la cour et par MM. les officiers des Gardes-Bavaroises de Maximilien-Emanuel...

— Arrête, protesta La Riposte. J'entends servir le roi de France et non ses ennemis.

— Es-tu plus délicat là-dessus que les plus fameux capitaines du siècle? Le devoir est du côté de la plus haute paie. D'ailleurs le soleil de Louis XIV est à son déclin; la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne se liguent contre lui et notre gouverneur, Maximilien-Emmanuel de Bavière, lève des troupes et offre des commissions d'officier à qui veut les prendre : au Chevalier de saisir l'occasion.

Le Suisse nous débita cent autres contes du même tonneau. Il continua de manger comme un ogre, de boire comme un trou dans le sable et de fumer comme un volcan. Puis il alla dormir et nous l'entendîmes ronfler jusqu'à l'aube. A son départ il renouvela ses offres de nous guider et de nous traiter magnifiquement dans Bruxelles.

— Que je sois roué! jura-t-il, si je ne vous fais pas manger des ortolans tous les jours. Bruxelles est un pays de Cocagne : bons lits, draps blancs et le reste. On y trouve une certaine bière nommée *gueuze* qui vaut le vin de Bourgogne, sans compter les boudins au

sang, le pain *cramique* aux raisins de Corinthe et les *chæsels* qui sont ce que le taureau a de plus fin préparé au vin de Madère. Je vous engraisserai comme des moines.

Le samedi suivant La Riposte roula notre porte-manteau et tira Pistolet de son écurie. Parmi nos bagages il avait mis un faisceau de fleurets, fraîchement mouchetés, un tapis et son tambour bleu à fleurs de lys d'argent, repeint à neuf pour la circonstance.

— Nous allons tenter de gagner quelques ors en route, m'expliqua-t-il. J'espère que notre génie y suffira.

Je grimpai en selle et La Riposte monta en croupe derrière moi. Le bel équipage! Le pauvre Pistolet, tout courbatu et déhanché, s'évertuait à paraître fringant. Hélas! sa peau pelée, sa crinière chauve, ses javarts lui rendaient le métier bien ardu. Quand nous passâmes devant la maison des Valérius, Maman-Rose sortit et se jeta à la tête de notre Rossinante.

— David! cria-t-elle, ce méchant soldat te conduit à ta perte.

— Madame je sais mon devoir, protesta Jean-Louis. J'accomplis les dernières volontés de mon capitaine.

— Quoi, M. de Lava, voulait que son fils courût les routes comme un Bohémien, un montreur d'ours, un danseur de corde? On dirait le chevalier Misère et son écuyer l'Infortune sur leur cheval la Famine! David, David, écoute-moi...

— Maman-Rose n'augmentez pas mon chagrin de vous quitter, suppliai-je. La Riposte a raison : nous devons obéir à mon père.

— Je vois qu'il n'y a pas de remède, soupira Maman-Rose. Mais au moins, avant de partir, viens dire adieu à ton vieux maître et à Jeannette. Pauvre Jeannette, elle a aimé un ingrat.

— Oh! Maman-Rose, je reviendrai. Je voudrais que ce fût bientôt, mais peut-être valait-il mieux éviter cette cruelle entrevue...?

— Cruelle certes. Ah! pourvu que le désespoir ne mène pas ma tendre fille au tombeau!

Ces mots m'effrayèrent tant que je sautai à

terre. Un instant après j'étais dans les bras de Valérius et de Jeannette. Nous mêlions nos soupirs et nos larmes, Valérius disait sa peine en termes choisis :

— Méditons, réfléchissons : noblesse oblige, mais fallait-il délaisser les filles de Jupiter et de Mnémosyne pour Mars et Bellone? Eheu! notre chaumière ne retentira plus de vos doux chants et désormais une voix manquera tous les dimanches à nos cantiques pieux et à nos concerts de famille.

A la porte Jean-Louis s'impatientait; je sortis en compagnie de Jeannette. Jean-Louis avait pris Pistolet par la bouche et nous précédait. Les vergers étaient en fleurs, avec des arbres blancs et roses comme des bouquets. Le ruisseau, où les oiseaux venaient boire, chantait sur les cailloux, et les sapins de la forêt embaumaient l'encens et la résine. Quels trésors j'abandonnais pour courir après les mensonges de la gloire!

A une portée d'arbalète du hameau Jeannette s'arrêta. En cet endroit un chêne portait

dans ses branches un nid miraculeux, habité par une Sainte Vierge et son Jésus en cire. Pendant que Jeannette s'agenouillait devant la chapelle, j'admirais sa taille gracieuse, ses mains fines, ses beaux cheveux d'ombre et son cou délicat. Ah! si je l'avais osé, j'aurais dit à La Riposte que le métier des armes ne me tentait plus.

Cependant lorsque Jeannette eut terminé sa prière, elle leva vers moi ses yeux languissants, toujours câlins bien que remplis de larmes, et elle me dit :

— Adieu David, si je ne te revois plus je penserai que tu es devenu trop grand seigneur pour moi. Te savoir heureux me consolera d'être abandonnée. Pourtant je t'attendrai toujours, comme si tu devais quand même revenir.

— Je reviendrai, promis-je, même si le roi de France me prenait dans son carrosse et me créait comte ou duc!

La Riposte semblait fort occupé des sangles de Pistolet. Croyant qu'il ne nous voyait point,

je pris Jeannette dans mes bras et je la serrai sur mon cœur.

— Tout beau chevalier, railla La Riposte quand nous fûmes de nouveau en selle, c'est une victoire, mais demain il s'agira d'en remporter qui vous seront disputées davantage.

Le même jour nous arrivâmes à Diest. C'est une place forte du Brabant, dont les bastions verts et les escarpes de brique se mirent dans une eau profonde. Nous y descendîmes à l'hôtellerie de l'*Homme Sauvage*.

Le lendemain La Riposte alla avec moi, Pistolet, son tambour et ses fleurets, au marché de la ville lequel se tient sur la Grand-Place, au pied du beffroi. Il y avait foule autour des échoppes. Jamais, dans notre désert de Bilsen, je n'avais vu tant de monde réuni. Il y avait là une belle auberge, à l'enseigne du *Cygne*, remplie d'une foule bruyante de bourgeois et de militaires. Jean-Louis attacha Pistolet à un anneau scellé dans le mur du cabaret et il lui donna son picotin. Ensuite il déroula son tapis et fit résonner le tambour.

Ran, rata plan, plan! Aussitôt le peuple s'assembla autour de nous. Comme il y avait à Diest une forte garnison, je comptai beaucoup de soldats parmi les spectateurs. D'autres quittant l'intérieur du *Cygne*, vinrent s'accouder à la rampe du perron, d'un air gaillard, le tricorne en bataille et tirant des flocons de fumée de leurs longues pipes en porcelaine.

— Mesdames et Messieurs, dit La Riposte, nous ne sommes pas ce que vous pourriez croire : des spadassins d'Italie ni des *Fechtbruder* d'Allemagne. Nous enseignons et pratiquons la noble science des jongleurs d'épée. Qu'y a-t-il de plus utile que l'art des armes? Les rois, jadis, reconnaissaient cet art dans leurs lettres patentes, comme la base du repos public et de la discipline militaire, le soutien et la sûreté de l'Etat. Dans sa nature, c'est le principe de la vraie valeur et de la gloire des héros, le suppôt des lois et de la justice : dans la pratique c'est la science de s'armer sans danger et de se défendre avec avantage. Comme l'enseignait l'illustre Joseph Moreau

de Nantes : c'est le talent et l'adresse de se garantir aussi sûrement d'un coup mortel que d'en pouvoir porter un semblable avec supériorité. *Ran plan, rataplan!* En tout ce qui concerne cet art, le jeune chevalier de Lava, ci-présent, est arrivé au plus haut degré de la perfection. Né, pour ainsi dire, l'épée à la main, il est inimitable et invincible. Moi-même, son vieux maître, je dois céder le pas devant lui. Mais, en ce jour, il oublie sa fierté naturelle pour réjouir la compagnie. D'abord le nouvel Achille vous montrera son génie pour les exercices, le mur et le jeu des contres. Ensuite, sans offenser personne, nous lancerons un défi courtois aux vrais amateurs. *Plan, plan, rataplan!* Mais veuillez considérer, mesdames et messieurs, que notre Académie en plein air exige de la dépense. Bien que nous quittions à peine le manoir de nos pères, nous sommes désargentés. Nous ne pouvons durer sans votre assistance. Quoi on s'écarte, on fait grise mine? Nous n'exigeons ni ducats, ni doublons d'Espagne. Quelques sols suffiront.

Allons que le moins ladre tire sa bourse de ses chausses. Un bon exemple est toujours suivi. Je compte : un, deux, trois, quatre... Messieurs les civils la parole est à vous. C'est l'instant d'invoquer la belle sentence : *Cedant arma togæ*, six, huit, douze, quinze, vingt? Cela suffit!

Nous commençâmes nos exercices. D'abord nous saluâmes de l'épée et du chapeau largement. Puis nous prîmes la garde en six temps. Nous tirâmes chacun trois dégagements parés par les oppositions classiques de tierce, quarte et seconde. Ensuite nous fîmes assaut, sans rompre, le buste droit et partant toujours de pied ferme. Je réussis une contre-riposte et un coup de temps sur le doublé de tierce-volante¹ qui furent applaudis. Néanmoins une voix malveillante sortit de la foule.

— C'est un singe savant.

Cela me rappela Maman-Rose : elle disait

1. Comme les Maîtres de son temps, le chevalier de Lava nomme *tierce-volante*, la *sixte* des escrimeurs modernes. Il veut dire en réalité le *contre de sixte*.

tout de même vrai en nous comparant à des banquistes.

Quelques soldats se présentèrent pour tirer la botte avec moi. C'étaient d'assez médiocres ferrailleurs; j'en eus trop facilement raison. Mais à la fin vint une espèce d'anspessade à grandes moustaches qui se jeta furieusement au combat. Il me fit tout de suite mauvais jeu, forçant le fer, me bourrant de coups cavés et ripostant après la touche. Il criait bien fort de m'avoir boutoné quand il n'y avait pas même apparence qu'il m'eût effleuré de sa pointe. Cela menaçait de tourner à l'aigre, lorsqu'un bas-officier s'interposa entre nous.

— C'est une honte, s'écria-t-il, en levant sa canne sur l'énergumène. Partez, vous n'êtes pas digne de porter l'uniforme des Chasseurs de Croij. Ce jeune gentilhomme n'a cessé de montrer la plus rare habileté, la plus louable courtoisie. C'est admirable, c'est merveilleux! Il faut, monsieur de Lava, que je vous embrasse. Touchez-là, Messieurs. Vous me ferez l'honneur de dîner avec moi.

Les soldats et les citadins s'étant éloignés, nous suivîmes le militaire, un superbe enfant de Mars, au teint vif, et dont le justaucorps vert pomme à parements jonquilles et la culotte rouge étaient roides de galons, de chevrons et de trèfles d'or.

— Oh! là! commanda-t-il en entrant au *Cygne*, qu'on nous serve. Du vin de France, du poulet, de la salade, du fromage de Herve et du flan de Tirlemont : aux chasseurs de Croij c'est notre ordinaire. Nous trinquerons à la santé del'Electeur Maximilien-Emmanuel.

— Mon officier, dit La Riposte, pardonnez-moi. J'ai servi aux Gardes Françaises; c'est vous dire que je connais Paris, le Pont-Neuf et ses détours : nous vous ferons raison, mais nous paierons chacun notre écot, s'il vous plaît.

Le bas-officier se mit à rire :

— Je vois où le bât blesse, vous me prenez pour un racoleur?

Et s'adressant à ses compagnons attablés au fond de l'auberge, il ajouta :

— Entendez-vous, camarades ! Peut-on dire du sergent Butler dit Beau-Visage, qu'il recrute les gens contre leur gré ? Papa Butler n'accepte que les chasseurs de bonne volonté et sans malice. Qu'on me donne le démenti si la vérité ne coule pas de mes lèvres. La plaisante méprise ! On n'est pas enrôlé pour avoir bu de mon vin. Demandez-le à ces bourgeois qui nous écoutent. Je remarque parmi eux l'échevin Van der Meulen : les magistrats flamands, pleins de vertus républicaines, ne tolèrent point des abus de cette espèce.

La dernière raison parut bonne à La Riposte. D'autant que l'échevin interpellé ôta son chapeau et opina de la perruque. Nous nous mîmes à table. Dès les premières rasades, Beau-Visage démasqua ses batteries.

— Bien que le racolage ne soit pas mon métier, dit-il, je suis homme à vous offrir un engagement, mais cartes sur le tapis et sans tricherie. L'épée à la main vous êtes incomparables tous les deux : ne vaudrait-il pas mieux être prévôts au régiment de Croij que

de courir les foires comme des Arlequins ou des Paillasses?

— Nous visons plus haut, répliqua La Riposte.

— Fort bien, mais souvenez-vous du héron de la fable.

Mais Jean-Louis expliqua :

— Le chevalier de Lava est de bonne maison et trouvera des protecteurs; nous sommes attendus à Bruxelles.

— C'est différent, accorda Beau-Visage de bonne grâce. Goûtez-moi cette aile à moins que vous ne préféreriez le croupion? C'est un morceau délicat. Si le Chevalier est bien poussé il n'y a point de raison pour qu'on lui refuse une enseigne aux Gardes-Bavaroises de Maximilien-Emmanuel. Pour mon compte, j'aime mieux mes chasseurs de Croij, où le service est moins pénible qu'à la Cour, car le prince est très porté sur l'étiquette.

A la fin du repas, Beau-Visage alluma sa longue pipe allemande. Il se pencha à la fenêtre, près de laquelle nous étions assis.

— Cette garnison de Diest est un lieu de délices, prétendit-il. Nulle part la bière n'est meilleure ni les dames plus sucrées. En la belle saison on joue aux boules sur les remparts. Mais comptez-vous arriver à Bruxelles sur ce bidet vénérable? La route est longue, accidentée et l'animal me semble poussif!

— Il a plus de qualités que d'apparence, assura La Riposte. C'est un vieux soldat qui a fait plus d'une campagne. Tout de même je voudrais m'en défaire, pour diminuer nos frais; seulement où trouver un acheteur?

— J'ai votre affaire, dit Beau-Visage aussitôt. Justement un brandevinier de mes amis cherche une haridelle pour tirer sa cantine. Quel prix en voulez-vous?

— Pistolet est encore vaillant, commença Jean-Louis. Il était au passage du Rhin...

— Je vous crois sur parole, on dirait même qu'il y a laissé un œil et une oreille.

— Il nageait comme un canard.

— Ah! il ne s'agit pas de nager. Voyons votre prix? Que vaut ce troupiier avec l'assen-

timent de son jeune maître, bien entendu?

— Ma foi dites-le vous-même.

Alors Beau-Visage se leva et haussant la voix, de façon à être entendu de tous ceux qui étaient réunis dans l'auberge du *Cygne*, il cria :

— Mon prix? Oui, je veux traiter pour le brandevinier; j'y trouverai mon bénéfice. Le brandevinier est celui qui nous donne à boire. Point d'équivoque là-dessus? Écoutez bien, messieurs : vingt *guldens* pour le vieux soldat, y compris le consentement du Chevalier. Vingt *guldens* et capon qui s'en dédit.

— Tope! approuva La Riposte qui avait trinqué un peu plus que de coutume. Tope, tope!

— Un instant, reprit Beau-Visage toujours s'adressant à la ronde. Est-ce régulier? Sommes-nous d'accord? Je tiens à l'avis du Chevalier de Lava. Lui seul est maître de son corps et de ses biens. Est-ce entendu? Vingt *guldens*, pour le maître et le serviteur.

— Tope, répéta La Riposte, et pas tant de façons!

— Cela suffit, dit le sergent. Je paie rubis sur l'ongle. Oh là! qu'on emplisse les verres.

J'étais inquiet. Dans le fond de la salle, les soldats bouclaient leurs baudriers et s'approchaient de nous. Il me parut qu'une petite servante, derrière le comptoir, me faisait des signes d'intelligence et voulait m'avertir de prendre garde. Dès que La Riposte eut accepté son argent, Beau-Visage lui mit la main sur l'épaule.

— Et maintenant mon brave, à la citadelle.

— Est-ce là que demeure le brandevinier? demanda Jean-Louis.

— Notre brandevinier demeure à Bruxelles et il est duc et prince. Ne craignez rien, l'Électeur vous accorde une demi-mesure de *saps* par jour. Allons en route.

— C'est une plaisanterie, protesta La Riposte en pâlisant.

— Ne doit-on pas vous équiper, vous habiller? Avis à la belle jeunesse : aux chasseurs

de Croïj on porte l'habit vert à galons et parements jonquilles.

— Vous êtes un coquin ! jura La Riposte. Cet engagement n'est pas valable.

— Pardon, l'accord s'est fait à haute et intelligible voix. J'ai ici des témoins.

— Nous avons vendu notre cheval...

— Un cheval ? Ai-je nommé un cheval ? Vit-on jamais un soldat à quatre pieds, même dans l'infanterie légère ? Il faut nous suivre.

— Jamais ! Venez Chevalier.

— C'est assez, trancha Beau-Visage. Puisque vous m'y obligez, je vais vous mettre au pas.

A ces mots, il donne un signal à ses compagnons. Ceux-ci se jettent sur nous, tous ensemble. Avant que nous soyons revenus de notre surprise, nous avons les fers aux pieds et aux mains.

III

JE DÉSERTE

A la citadelle je fus séparé de La Riposte et jeté dans un cachot. Ma prison n'avait d'autre mobilier qu'un lit de camp, sans paille ni couvertures. J'y passai une nuit épouvantable, troublée par le cri des sentinelles et par les rats qui vinrent me danser sur la tête.

Le jour suivant le caporal de garde m'apporta un pain noir et une cruche d'eau.

— Un conseil, camarade, me dit-il. Ici, si tu fais la mauvaise tête, on te la cassera.

Pendant quinze jours je fus serré étroitement. Un matin, au lieu du caporal de garde, je vis entrer le sergent Butler.

— Avez-vous réfléchi? me demanda-t-il.

Un mot et je vous donne la clef des champs. Ce serait fait depuis une semaine sans votre compagnon qui m'a joué le mauvais tour de désertter. Ah! c'est un vieux loustic, mais n'allez pas l'imiter; car il sera repris et pendu. Vous entendez bien, pendu?

— Qu'exige-t-on de moi?

— Pour devenir officier, il faut d'abord manier le mousquet et la pique. Est-ce dit? Une parole et je vous donne la clef...

— Je ferai ce qu'on voudra.

— La clef du champ de tir et de manœuvres. Il faut aussi que vous ayez un aperçu des usages et règlements militaires. « Le soldat qui refuse d'obéir, injurie son supérieur, passe à l'ennemi est condamné à mort. Les fautes moindres sont punies de l'estrapade, des baguettes, du cheval de bois. Je souhaite que vous ayez l'esprit de fuir ces désagréments peu profitables à l'avancement et à la santé.

Beau-Visage me conduisit chez le fourrier de sa compagnie. Celui-ci inscrivit, dans un registre, mes noms, prénoms et le lieu et la

date de ma naissance. Ensuite le sergent me mena au dépôt, où je fus équipé des pieds à la tête. Un invalide, employé aux magasins, me jeta pêle-mêle une paire de souliers à clous, des bas et une culotte rouge, un habit vert et jaune, une musette, une soupière, une gourde et un grand tricorne galonné orné d'une ganse de laine et d'un cor de chasse en cuivre. A l'arsenal l'armurier me gratifia d'une épée longue de deux pieds et d'un mousquet à fusil, avec sa baïonnette ajustée sur un mandrin de bois.

— C'est une arme terrible, m'assura Beau-Visage. Grâce à elle, nous battons les Français, qui sont encore pourvus du mousquet à serpentín. On se demande ce que deviendra la guerre, si l'on continue à faire d'aussi merveilleuses inventions.

Quand j'eus ma charge, le sergent me remit aux mains de mon caporal d'escouade. Celui-ci me mena à la chambrée où je dus me dévêtir complètement et endosser mon nouvel uniforme, sous l'œil narquois des anciens

soldats. Habillé de vert, de rouge et de jaune, j'avais l'air d'un perroquet des îles. Les soldats raillaient :

— C'est une demoiselle. Quel joli blanc-bec. Bientôt Beau-Visage nous les prendra en nourrice!

Jamais je ne m'étais imaginé que la vie d'un simple troupier pût être si pénible. Dans les casemates obscures, où nous étions logés, le salpêtre coulait le long des murs humides. Les souris dévoraient nos maigres rations de pain noir et de lentilles. Nous dormions à trois, à quatre sur la même paille, infestée de vermine. Tous les jours on nous exerçait à marcher par rang et par file dans le bataillon. Nous devions connaître aussi les batteries des tambours, pour la diane, la générale, la retraite, l'ouverture, la fermeture des portes et le couvre-feu. A la moindre faute, nous étions menacés des pires traitements, comme d'avoir la langue percée ou d'être passés aux piques.

Cependant mes compagnons m'assuraient

que les chasseurs de Croij étaient un corps d'élite; cela ne me consolait point d'en faire partie. Nous avions un tambour-major haut comme un peuplier, trente petits fifres aux manches brodées de clinquant, un étendard de soie frangé d'or, des plumets, des brandebourgs et des soutaches, mais point de chemises. Dès les premiers jours, mes camarades de lit m'avaient donné une mauvaise gale qui me causait grande honte et d'affreux tourments.

Qu'était devenu Jean-Louis dit La Riposte? Pourquoi s'était-il enfui seul, me laissant sans secours dans cette triste position? N'entreprendrait-il rien pour me tirer de là? Serait-il capable d'infidélité? Non, je ne pouvais le croire et j'espérais en lui. C'était un homme à toute main et plein de ressources.

Il fallait patienter. Je ne pouvais songer à m'enfuir de la citadelle. La forteresse était entourée de murs d'escarpe, taillés à pic, et de fossés remplis d'eau. Des sentinelles veillaient jour et nuit au chemin de ronde et

l'unique poterne de sortie était gardée par un poste en armes. Comment Jean-Louis avait-il pu s'en tier? J'eus d'ailleurs l'occasion de méditer sur les dangers d'une évasion. Un déserteur repris fut pendu à une haute potence, dressée sur le glacis de l'esplanade, devant la troupe réunie. Pendant que le malheureux montait à l'échelle, les tambours battaient *Aux champs* et les soldats présentaient la pique et le mousquet.

Mes compagnons étaient pour la plupart des gens grossiers et querelleurs. Ils se plaisaient à tenir des propos indécents; ma jeunesse, mon innocence étaient les objets préférés de leurs plaisanteries. D'aucuns m'injuriaient, osaient même me maltraiter. Que faire? A vrai dire, grâce à mon habileté à jouer de l'épée, j'aurais pu mettre les plus méchants à la raison; mais notre colonel avait défendu le duel dans la troupe sous peine de vie. Alors, à moins de courir le risque d'un trépas obscur et misérable, je n'y pouvais pas songer.

Cependant ma résignation m'exposait à périr de chagrin. Ce qui me sauva, c'est un certain don que je possède de rêver sans dormir, d'échapper aux misères de l'existence en suivant les caprices et les mirages de mon imagination. Je tombe dans une sorte d'engourdissement du corps, quel que soit le lieu où je me trouve. Seul mon esprit veille, voyage et il m'arrive de merveilleuses aventures :

« Mon capitaine m'appelle. — Bonjour, chevalier, on t'a engagé par erreur. Voici ta cartouche de congé et ma bourse. Adieu. — Je pars. Je mets une rose à mon chapeau, je suis libre comme l'alouette dans le ciel bleu, Je marche, j'arrive. Voici la bruyère mauve, les sapins verts, le ruisseau roulant sur les cailloux sonores. Voici le clocher de Bilsen et son coq d'or au-dessus de la croix, voici notre maison, la tombe de mon père, l'école de Valérius. Les pigeons roucoulent sur le toit et gonflent leur jabot irisé. Les ruches bourdonnent, la vache meugle, les poules gloussent, les enfants récitent leur leçon en

chantant. Oh là! ouvrez, voici David qui revient des armées. Bonjour, mon bon maître, bonjour Maman-Rose, bonjour ma chère Jeanette, que mon cœur aime tant...!»

La canne du sergent me tombe rudement sur l'épaule.

— A quoi penses-tu, blanc-bec? Tu feras une heure de piquet!

Ciel! je suis resté en place pendant que la compagnie entière s'ébranle et part du bon pied.

Mais je suis incorrigible. Même au piquet, les mains attachées au poteau, les pieds nus posés sur des coins de bois, j'oublie mes souffrances et je retombe dans mes visions.

« Nous sommes en campagne. En face de nous les Français ont établi leur front de bandière. Je vois clairement l'ample paysage, avec ses prairies dans la boucle d'une rivière, des vergers, des carrés de seigles, des moulins à vent. Nous sommes devant les remparts d'une place assiégée. Toute la forteresse est visible, comme à vol d'oiseau, tracée en

relief et montrant nettement le dessin géométrique des chemins couverts, des bastions à orillons, des demi-lunes, de l'ouvrage avancé en bonnet d'évêque, des fossés, des courtines, de l'enceinte crénelée de traverses. C'est le moment de jouer ma partie. Je franchis la ligne des vedettes; on m'arrête; on me bande les yeux. Mais le bandeau tombe; un cavalier de haute mine me fait signe d'approcher. Il est vêtu d'un habit bleu-ciel galonné d'or. Il y a de l'or aux fontes de ses pistolets, de l'or à sa selle, à ses brides, à ses étriers. Il y a de l'or tout autour de lui, sur les armes, les chapeaux des officiers, les justaucorps, les soubrevestes, dans l'air enflammé par un grand soleil de gloire. Les cloches tintent, les tambours battent, le canon gronde et tonne je suis devant Louis XIV! Il m'interroge; je me nomme : il se souvient du capitaine de Lava. « C'est le fils d'un vaillant gentilhomme, qu'on lui confie une cornette et qu'il nous guide. » Je charge à la tête des enfants perdus. Je tombe mortellement atteint. Je

meurs sur un lit de lauriers... Non, je ressuscite; je continue de guider l'armée triomphante. Nous prenons Ath, Namur, Huy, Diest... Oh là! mes compères me voici dans la citadelle. Je porte une écharpe de soie sur ma cuirasse, polie comme un miroir. Où sont ces coquins qui m'ont battu, outragé, volé? Où est ce Beau-Visage qui m'a chargé de fers? Et ces autres et leur gale que je ne désirais point? Vite une potence et des cordes. Que j'admire leurs grimaces quand ils danseront au bout d'un fil. Quoi on m'implore à genoux? Soit, je serai clément, mais n'y revenez plus. »

— Allons, allons, dit le caporal qui vient me délivrer, tu es vraiment un loustic. On te cloue au poteau de torture et tu souris aux anges; tu finiras par devenir un bon enfant comme les autres.

Le caporal, en cela, se trompait. Rien moins que résigné, je ruminais toujours de m'enfuir à la première occasion. Déjà j'avais la permission de sortir en ville; mais je ne vou-

lais rien risquer sans être certain de la réussite.

Il ne pouvait être question, si je parvenais à déserteur, de rentrer à Bilsen. En mon lieu d'origine, la maréchaussée m'eût vite rejoint et mené devant le conseil de guerre. Il valait donc mieux reprendre le voyage interrompu, et tâcher de gagner Bruxelles, où je retrouverais Josué Groll et peut-être La Riposte m'attendant à la *Corde Tendue*.

Ce ne fut qu'à la fin de l'automne, après six mois d'esclavage, que je parvins à exécuter ce beau projet. Un dimanche matin je quittai Diest, avec mon habit d'uniforme caché sous une blouse de paysan. J'avais un pain de munition et quelques gros sous dans ma besace. Ainsi je marchai droit devant moi, aussi longtemps que je pus.

IV

A L'AUBERGE DE CORDE TENDUE

J'aperçus les tours de Bruxelles après trois jours de marche. J'étais bien las et affamé. Bruxelles, entouré de collines et de forêts, est bâti en partie dans une vallée, en partie sur les hauteurs. J'y entrai par la porte de Louvain. Me fiant aux vantardises de Josué Groll, je me mis en quête du plus beau quartier de la ville. Chemin faisant, j'admirais la propreté des rues bien pavées, la beauté des édifices et la splendeur des boutiques. Il est vrai que Bruxelles ressemble à la capitale du pays de Cocagne, ce ne sont que boulangeries, pâtisseries, confiseries, estaminets et rôtisseries : partout flottent les

parfums délectables de la bière fraîche, des sauces épicées et des pâtés en croûte. L'avenue que je suivais montait en pente assez raide vers le haut de la ville. Tout au-dessus, je découvris un parc, entouré de palais et orné de statues et de fontaines. De là-haut je contemplais la flèche hardie de l'Hôtel de Ville, portant à sa pointe la statue de saint Michel terrassant le démon, les tours massives de Sainte-Gudule, les pignons dentelés et le beffroi du château des Ducs. La vaste demeure des princes et gouverneurs du Brabant était entourée de balustrades, de grilles en fer forgé et précédée d'une grande cour d'honneur, dite la cour des Bailles, où circulaient des cavaliers et des carrosses. Des soldats Bava-rois, appuyés sur leurs hallebardes, veillaient aux guichets.

Je me sentais trop misérable et trop affamé pour m'attarder en ces lieux magnifiques, Non, il fallait d'abord découvrir la rue Haute, pour y trouver du secours. Un bourgeois me dit de prendre par le Petit-Sablon, vers la

Porte de Hal. A mesure que j'avancais, je m'enfonçais dans les ténèbres et je m'étonnais de pénétrer en des quartiers sinistres, de plus en plus sordides. J'étais comme une âme en peine qui tombe du ciel au purgatoire et du purgatoire en enfer. Les ruelles devenaient boueuses, étroites, infâmes, et une canaille turbulente encombrait les places et les tavernes.

Rue Haute c'est bien une autre histoire; c'est tout juste si l'on ne me moleste point. Des femelles ignobles me crient des injures, des ivrognes me bousculent, pendant qu'une troupe d'enfants déguenillés me suit sur les talons en me harcelant d'un refrain moqueur.

A une petite vieille, qui me parut inoffensive, je demandai si elle connaissait l'auberge de la *Corde Tendue*.

— Ah bah! oui, ricana-t-elle. Il y en a deux dans la paroisse. A la première on entre gratis et on y reste. La deuxième est une caverne de voleurs. Qui fréquente ici, finira

là-bas. Sans être sorcière, je peux le dire et le prédire.

— Je parle de l'auberge de Josué Groll.

— N'y va pas, mon petit cadet, reprit la vieille. C'est chez la Bossue, à dix maisons d'ici. Il y va quand même! Quel malheur...

La splendide auberge de Josué Groll avait toutes les apparences d'un coupe-gorge. Je franchis le seuil en tremblant. Josué était derrière son comptoir, mais il n'eut pas l'air de me reconnaître.

— Que voulez-vous, capon? me demanda-t-il.

— Je suis le chevalier de Lava, lui dis-je. Ne vous souvenez-vous plus de moi?

— Ah! ah! le petit maître en faits d'armes de Bilsen? Si, parfaitement. Que venez-vous faire céans?

— Vous demander l'hospitalité, monsieur Groll.

— Et d'où sortez-vous? Où est Jean-Louis dit La Riposte? Vous me semblez mal dans vos affaires, jeune homme.

— J'ai perdu La Riposte, je vous conterai la chose plus tard, monsieur Groll. Pour l'instant, je meurs de fatigue et d'inanition; il me faut du pain et un lit.

— Diantre, s'écria Groll, voilà qui est fâcheux. Ma femme refuse de loger les gens d'épée. Elle redoute que la folie du métier ne me reprenne.

— Monsieur Groll, suppliai-je, souvenez-vous de vos promesses. Il nous est arrivé malheur. Voilà plus de trois jours que je n'ai plus dormi ni mangé.

— C'est que, bredouilla le géant, je ne fais pas ce que je veux. M^{me} Groll déteste les vagabonds; sur ce point elle est intraitable.

— Mais j'ai du bien à Bilsen, je la paierai plus tard...

— Nous aviserons, accorda le Suisse. Ma carogne est absente. Elle est en pèlerinage à Hal, pour sa bile et ses humeurs et ne rentrera que ce soir. Nous avons l'après-midi pour réfléchir; vidons une pinte de lambic.

— Mais, remarquai-je après avoir bu, et

vos connaissances, monsieur Groll? Où se tient la brillante assemblée que j'espérais rencontrer ici? Où sont ces seigneurs de la cour et ces capitaines bavarois?

— A l'Académie de musique, riposta le Suisse sans désespérer. La clientèle est voyage. Il n'y a pas six mois tout était à la guerre. On parlait de battre Villars, d'aller piller Versailles; mais à présent, nous ne rêvons plus que de bals et de concerts. Eh oui! Maximilien-Emmanuel est devenu fou des spectacles de l'Opéra!

— Mais je croyais la guerre imminente?

— Tout est changé, vous dis-je. On ne parle plus que d'alliances, de sérénades et de fêtes. Et aussi des exploits de l'élégant d'Aubigny, venu de Paris et qui n'est sans doute pas étranger à ces beaux changements. Ce d'Aubigny est, paraît-il, un rare homme pour l'épée. Nul n'a jamais pu le vaincre. Quand il se bat, il tue roide son homme, chaque fois. Voilà qui est intéressant pour vous. Mais que comptez-vous entreprendre?

— Retrouver La Riposte.

— S'il était à Bruxelles, il serait venu ici. Le plus raisonnable serait que vous rentriez à Bilsen.

— Impossible! protestai-je.

Et je racontai à Groll comment j'avais déserté des Chasseurs de Croij.

— Terteuffel! s'écria Josué, voilà qui n'est pas pour rire. Que les chasseurs ne vous reprennent pas. Tout chevalier de Lava que êtes, vous seriez pendu haut et court. Mais, à *propos de cela*, il me vient une idée. Etes-vous disposé à accepter n'importe quelle besogne pour vivre?

— C'est selon...

— Parmi mes clients, j'ai un médecin, le Dr Nathaniel, qui cherche un domestique. Il lui faut un garçon intelligent, adroit et hardi : cela vous va comme un gant.

Pendant que nous devisions de la sorte, quelques buveurs étaient venus s'attabler dans la taverne. La plupart ne payaient point de mine, à part un couple, dont la beauté con-

trastait étrangement avec cette assemblée de visages dégradés par la misère et l'ivrognerie. C'était probablement un ménage d'acrobates en plein air. Cela se devinait à leurs membres souples, à leur taille élancée et à leurs costumes ornés de clinquant et de paillettes. J'entendais qu'on les nommait « Monte-au-Ciel et Blonde-Alma. » Entre temps les autres buveurs parlaient à voix basse et me dévisageaient en-dessous. L'un d'eux demanda à Josué Groll :

— Comment Groll, une nouvelle recrue? Qui lui apprendra à tirer manteaux et mouchoirs? Pour le guet, il sera fameux. Quelle honnête figure : on lui donnerait le Bon Dieu sans confession.

— Ne vous y fiez pas, dit Groll. Tel que vous le voyez, il a brûlé politesse à messieurs les chasseurs de Croij. Pour l'épée c'est un diable. Toutes vos colichemardes réunies ne le feraient pas reculer d'unese-melle. Vous doutez? Attendez que j'aïlle quérir mes fleurets à la cave : vous verrez ce que vous n'avez jamais vu.

Pendant que Josué était à remuer sa ferraille, un bourgeois honnêtement vêtu pénétra dans l'auberge. Il portait une lévite noire, un rabat blanc et une énorme perruque, dont les boucles crêpées lui tombaient sur les épaules. Les buveurs répondirent à son salut avec une déférence presque craintive.

A moi aussi, l'inconnu me faisait vaguement peur. Il avait un long profil jaune et un grand nez recourbé en bec de corbeau. Ses yeux mobiles, sous d'épais sourcils, très rapprochés, étincelaient pareils à deux diamants noirs.

— Bonjour docteur, dirent plusieurs voix ensemble.

— Bonjour mes agneaux, répliqua l'homme singulier? Vous voilà au complet? Salut Monte-au-Ciel et Blonde-Alma. Où se cache maître Groll?

— Il arrive, monsieur Nathaniel.

Le docteur s'assit à l'écart. Ses yeux miroitants allaient d'un endroit à l'autre et s'attachaient de préférence aux objets brillants

qu'ils rencontraient, pots de cuivre, mesures d'étain, boules des chenets, bagues, bracelets et boucles d'oreilles de Blonde-Alma. Il hochait la tête continuellement, comme un oiseau sur son perchoir.

— J'espère, dit-il tout à coup en grasseyant, que vous n'oubliez pas la leçon? Fortifiez-vous les veines et les muscles du cou. Un homme qui a le cou solide ne craint rien.

— Docteur, protesta un sacripant, nul n'échappe à son étoile. La graine de potence finit en gland de chaperon. J'ai appris cela au siège de Bergen-op-Zoom : on doit être tué, on ne l'est pas; on ne doit pas l'être et on y passe. C'est écrit ou pas écrit.

— Parbleu, riposta Nathaniel, je sais bien qu'il n'en est pas un ici — y compris ce joli blondin qui nous écoute — dont le front n'est marqué d'un signe fatal. C'est parce que je vous aurai APRÈS que je veux vous connaître AVANT, que je tiens à vous acheter et à payer ce qui n'appartient qu'à vous.

— Tais-toi, maudit! cria Blonde-Alma en

prenant son mari dans ses bras, comme si elle eût voulu le protéger et le couvrir de son corps. Tais-toi, tu n'auras pas Monte-au-Ciel!

— Comme les autres, avant les autres, railla l'impitoyable docteur. Où prend-il ces colliers et ces anneaux d'or qui te rendent si belle? Songe plutôt à retenir mes enseignements. En attendant voici des arrhes.

Nathaniel jeta une bourse à la tête des buveurs. Son regard de feu s'arrêta sur moi, pendant une seconde.

— Allons jeune homme, dit-il, réclamez votre part.

Je protestai :

— Vous vous trompez, monsieur.

— Non, non, fit-il après m'avoir examiné attentivement. Vous êtes prédestiné. Je m'y connais, croyez-moi. C'est d'ailleurs grand dommage.

Josué Groll sortit de la cave avec deux fleurets rouillés où pendaient encore des fils d'araignée.

— En garde! cria-t-il. J'ai eu de la peine

à les dénicher derrière les tonneaux. Ma femme en fait des tisonniers, sans respect pour les armes. Mais...

Il aperçut le docteur :

— Comment vous étiez là, monsieur Nathaniel ? Je travaillais pour vous. Admirez ce jeune homme, il est prêt à vous servir.

— C'est un enfant, objecta le docteur.

— Un enfant ? Vous allez le voir en besogne. En garde, chevalier, en garde !

Par politesse j'acceptai une épée. Le Suisse se mit à conseiller, à démontrer comme s'il eût été lui le maître et moi l'écolier.

— Par ici, chevalier, poussez, poussez. Bravo ! il m'a touché. Je désirais qu'il me touchât. Il sait le jeu et ses finesses. Une deux sur les armes. Je pare quarte, tierce. J'ai manqué la tierce exprès afin qu'il pût passer. Attention, je coupe, je dégage. Voici la riposte. Il pare prime et touche par le revers. C'est une abeille, c'est la foudre ! Je ne ferais pas mieux. Doucement, chevalier vous m'embrouillez.

La porte s'ouvrit derrière le dos de Josué Groll et une petite femme contrefaite, au visage de harpie, entra dans l'auberge. Elle mesura le spectacle d'un coup d'œil enflammé. Puis, saisissant un manche à balai placé à portée de ses mains, elle bondit sur mon antagoniste.

— Prime, seconde, demi-cercle, répétait le Suisse.

— Attends vaurien ! hurla la bossue. Est-ce ainsi que tu tiens ma maison ? Que tu récules les brocs, que tu mets les tonneaux en perce ? Tout à l'heure « la Corde Tendue » ressemblera à un corps de garde. Ivrogne, gueux, fainéant, tête de chat, haillon pourri, prime sur ta hure et quarte sur tes dents ! Ah ! pare celui-ci et pare celle-là... !

Dans les mains de la nabote, le balai devenait une arme redoutable. En vain le géant, aux trois-quarts assommé, battu comme le grain sur l'aire sous les coups du fléau, essayait d'arriver à la parade. Sans s'inquiéter des règles, la furie l'attaquait de vingt côtés

à la fois, tirant de la poussière de sa veste et des étincelles de sa tête, dure comme du silex. Les spectateurs applaudissaient :

— Hardi, maman Groll! Oh! que voilà un bel assaut. Allez-y, allez-y, maman Groll!

Soudain l'ire de la bossue rebondit et retomba sur ma chétive personne.

— Dehors! cria-t-elle, *erhaus!* Pas de pique-boyaux chez moi. File ou je te donne ta part. Je voulais m'excuser.

— Madame, commençai-je, je suis un voyageur...

Mais la mégère déchaînée ne voulut rien entendre. Elle me donna un si rude coup de bâton sur le crâne que je faillis tomber à la renverse. Alors, voyant bien qu'il fallait céder, je sortis.

Dans la rue j'eus un affreux accès de désespoir. J'étais à bout de courage et de forces. Quoi, passer de nouveaux jours sans pain, de nouvelles nuits sans asile? Non, mieux valait mourir tout de suite que de subir une si longue et cruelle agonie. « Si je rencontre

une patrouille, pensai-je, je me livre à son chef et je me dénonce comme soldat déserteur. Ils feront de moi ce qu'ils voudront... » J'allais me décider quand une voix ironique dit à mon oreille :

— Trop tôt mon ami, trop tôt. Votre heure n'est pas encore venue.

Je reconnus le docteur Nathaniel. Dans l'ombre il semblait avoir grandi. Peut-être à cause de son long manteau noir et de son chapeau à cornes. Ses yeux flambaient d'un éclat intolérable.

— Trop tôt, répéta-t-il. Suivez-moi.

V

LA DAME AU GANT

Le docteur Nathaniel habitait une maison isolée, près des remparts de la ville. Nous n'avions que quelques pas à faire pour arriver chez lui.

Nathaniel m'introduisit dans une chambre du rez-de-chaussée. Il me pria de m'asseoir, de lui conter qui j'étais, d'où je venais et par quel hasard il m'avait rencontré chez Josué Groll. Je me confiai à lui. Au bout d'une heure, il sut toute ma vie passée, depuis l'école de Valérius jusqu'à mon entrée au bouge de la *Corde Tendue*.

— En résumé, conclut le docteur, vous n'avez plus ni feu ni lieu. Vous êtes déserteur et menacé des fourches patibulaires. Je

disais bien que vous aviez le *signe*. Eh, eh! rien ne m'échappe. Reste à savoir si vous voulez vous donner à moi?

Dans cette maison solitaire pas un bruit du dehors ne parvenait jusqu'à nous. La nuit était tombée et je ne me sentais pas rassuré. Pourtant, craignant d'être mis à la porte, je répondis :

— Si c'est possible, oui.

— J'ai besoin d'un compagnon, expliqua le docteur. De quelqu'un qu'aucune besogne, même dangereuse ou pénible, n'effraie. Qu'en pensez-vous?

— Je ne crains pas ce qui est dangereux, dis-je. Mais je redoute ce qui est contre l'honneur.

— Votre honneur de gentilhomme?

— Contre l'honneur tout court?

— Qu'est-ce que l'honneur, le savez-vous?

A la guerre le vol se nomme conquête et le meurtre action d'éclat. Ne voulez-vous pas vous servir de votre adresse à l'épée pour me délivrer d'un rival gênant; pour arrêter sur le

grand chemin quelque marchand, revenant de la foire avec de l'or plein sa ceinture?

— Monsieur vous raillez, protestai-je. Pour un travail semblable vous ne m'eussiez pas préféré aux habituels clients de la *Corde Tendue*.

— Bien jugé! dit le docteur en me frappant sur l'épaule. En effet cette route est mauvaise, voyez plutôt où elle conduit.

Nathaniel se leva et écarta un lourd rideau de tapisserie, accroché devant une fenêtre au fond de la pièce. Cette fenêtre donnait sur les remparts de Bruxelles.

— Approchez, commanda le docteur.

J'obéis et j'eus aussitôt un geste de recul. Là, devant moi, dans le clair de lune, se dressaient les montants vertigineux d'un gigantesque gibet. Une douzaine de pendus se balançaient aux travées, la tête penchée sur l'épaule, les jambes étendues. Les uns, encore en chair, disparaissaient sous un grouillement de corbeaux; les autres ne montraient plus que des carcasses rongées, des orbites vides et des os blanchis.

— C'est à eux que nous aurons affaire, annonça Nathaniel.

— Quels sont ces gens? demandai-je.

— Des larrons, des assassins... Les guerres ont produit beaucoup de misère et de désordre dans le pays. L'Electeur veut mettre fin au brigandage et fait des exemples.

— Monsieur, implorai-je, épargnez-moi ce spectacle.

— Il n'a rien que de très ordinaire. Au lieu de vous employer à tuer, je veux, jeune homme vous enseigner à donner la vie. Le secret de la vie est dans la mort. M'entendez-vous? On ne peut étudier une machine qu'en la démontant, ces corps sont prêts à être disséqués : il faut que de temps à autre nous allions en décrocher un.

— Ah! jamais je n'oserai, dis-je avec horreur.

— Comment, ne seriez-vous vaillant que l'épée à la main? Je vous croyais brave...

Je voulus m'excuser :

— Je suis chrétien, monsieur. L'entreprise me semble impie.

— Vous retardez, m'expliqua Nathaniel. Jadis l'Inquisition a persécuté André Vésale au nom de l'Église (l'église a bon dos). Mais de nos jours les évêques ne condamnent plus l'anatomie, puisqu'elle n'a d'autre objet que de soulager l'humanité de ses maux. C'est dans la charogne de ces vauriens que nous découvrons la trace et la marche secrète des maladies. Nous y trouvons même la source empoisonnée de leurs méfaits : car, dans les natures viles, la matière meut l'esprit. J'ajoute que je ne reprends que mon bien légitimement acquis. Je ne fréquente les vauriens et les voleurs de la *Corde Tendue* que pour leur acheter leur corps. Vous m'avez vu payer? Ils acceptent le marché, espérant bien tricher avec moi et le gibet, mais je finis toujours par rentrer dans mes avances.

— C'est épouvantable, murmurai-je.

— Je vais lever vos scrupules, reprit le docteur. A force d'étudier les pendus, il m'est venu l'idée que la potence ne tue pas l'homme. Un homme mort est une montre

cassée, un pendu une montre arrêtée. Si l'on pouvait remettre les rouages en marche, refaire battre le cœur, respirer les poumons? Si je trouvais ce secret, nul ne mourrait plus de peur, de noyade, d'étouffement. Commencez-vous à surmonter un peu votre dégoût de rester avec moi?

— Il est certain, reconnus-je, que vos intentions sont louables.

— Vous êtes généreux, je ne le serai pas moins. Si nous tombons d'accord, cette maison est la vôtre. Vous serez logé, nourri, blanchi, habillé. Vous aurez de l'argent pour vos menus plaisirs.

Ma détresse ne me laissait point le choix. Sans plus insister, Nathaniel tira d'un buffet un flacon de vin d'Espagne, des biscuits et quelques fruits.

— Contentez-vous de cela pour ce soir, dit-il. Après votre jeûne forcé un repas trop copieux vous serait fatal.

Lorsque j'eus apaisé ma faim et ma soif, il me conduisit à l'étage, dans une chambre

proprement meublée où il y avait un grand lit. Posant le bougeoir sur la commode, le docteur s'éloigna en me souhaitant la bonne nuit. Je me glissai dans les draps et tirai la courtine. En dépit du voisinage des pendus, je dormis d'un sommeil paisible jusqu'au lendemain matin.

Le docteur vint me réveiller lui-même, à l'aube; il n'avait pas de domestiques. Il me fit déjeuner d'un bol de lait chaud et d'une brioche. Après le repas, m'ayant mené dans sa garde-robe, il me pria de choisir un habit et du linge à ma convenance. Il me quitta pour me permettre d'achever ma toilette.

Lorsque je descendis, il me complimenta sur ma bonne mine.

— On vous prendrait pour un petit abbé me dit-il. Je n'ai que des vêtements noirs, c'est un peu sérieux pour votre âge; plus tard nous aviserons.

Il me considéra encore pendant quelques instants, puis il s'écria en se touchant le front :

— Où ai-je la tête? J'oublie que vous êtes

homme d'épée, il vous manque l'essentiel. Suivez-moi dans mon laboratoire.

Nous descendîmes dans les sous-sols de l'habitation, par un escalier étroit, tournant en colimaçon. La descente fut si longue que je crus pénétrer dans les entrailles de la terre. Au bout des marches, nous trouvâmes une pièce sombre et voûtée. Trois lampes, posées sur un trépied et brûlant d'une faible flamme, l'éclairaient. La taille de mon hôte parut de nouveau s'allonger et grandir dans la pénombre. Au milieu du caveau, j'aperçus une table de marbre, assez semblable à la dalle d'un tombeau, et partout autour de nous, sur les étagères, dans les recoins, des fioles, des cornues, des ossements, des bocaux, contenant des reptiles morts et d'autres objets dont le nom et la destination m'étaient inconnus. Au fond du laboratoire, il y avait un grand four fermé par une porte de fer.

Le docteur me montra deux récipients contenant des lames de métal, baignant dans un liquide bleuâtre et reliées entr'elles par des

fil de cuivre. Quatre fils, plus longs que les autres, sortaient des récipients mystérieux et montaient jusqu'au sommet de la voûte, enroulés autour de quatre perches.

— Prenez bien garde, m'avertit Nathaniel de jamais toucher à ceci. Ce liquide est corrosif et ces appareils contiennent la foudre ou l'électricité, d'élektron ambre jaune, dont les propriétés ont été découvertes par le Grec Talès, 700 ans avant Jésus-Christ. Oh! j'ai ici d'autres curiosités. Nos prédécesseurs croyaient à la magie, aux esprits élémentaires, à la pierre philosophale. Ils collectionnaient des dents de dragons, des mandragores, des pierres de lune et des cornes d'unicorne; voici votre affaire.

Il ouvrit un coffre et en tira une épée. Je ne pus réprimer un cri d'admiration. C'était la plus belle arme que j'eusse jamais vue. Les quillons étaient recourbés en col de cygne et la poignée composée d'une corbeille à six pans, finement ajourée, et d'une branche de garde en argent massif, était gravée d'un décor

de sujets allégoriques sur fond sablé d'or. La lame ornée de rinceaux et de feuillages portait au talon une inscription latine :

Quis separet nos nihil nisi mors.

— C'est l'épée du diable, ricana Nathaniel. Je repoussai l'arme avec effroi. L'ombre du docteur se courbait sur la muraille, déformée par les cornes de sa perruque.

— Celui qui possède cette épée est invincible; il triomphe des hommes et des femmes; à chacun de ses pas la fortune lui sourit. Mais qu'il prenne garde de perdre, d'abandonner ou d'échanger son arme, car aussitôt le charme opère contre lui. Vous n'ignorez pas, chevalier, que le diable est trompeur et qu'il faut se méfier de ses bienfaits autant que de tout le reste.

— S'il en est ainsi, remarquai-je, comment osez-vous, docteur, vous défaire de ce talisman?

— Il ne compte que pour les gens d'épée. Et puis je n'y crois pas. Pensez-vous que je

sois assez niais pour nourrir mon esprit de pareilles rêveries? C'est un conte bruxellois. Les Bruxellois sont les plus fieffés menteurs et farceurs du monde. Un vieillard barbu traverse leur cité, ils ont vu le Juif-Errant; un enfant est pris d'incontinence d'urine, ils crient au miracle et lui élèvent une statue. J'ai reçu cette épée d'un alchimiste de mes amis. Jamais je n'ai connu un esprit plus chimérique. Il prétendait qu'elle avait appartenu à un diable très connu des sorcières du Brabant sous le règne de l'Infante Isabelle, qui était dévote et ne craignait point d'allumer les bûchers, comme son auguste père Philippe II. Quand le vulgaire est étonné, il cherche des explications surnaturelles. La science examine de sang-froid et raisonne. Cette arme est bien équilibrée, proportionnée, trempée; sans compter l'influence qu'elle peut avoir sur ceux qui croient au démon et à ses maléfices, quoi d'étonnant à ce qu'elle devienne redoutable dans la main exercée d'un spadassin habile?

— Mais on ne peut nier l'existence de Satan? dis-je.

— L'esprit du mal? peut-être, mais pourquoi le vêtir d'un pourpoint écarlate et le gratifier de cornes et de pieds de bouc? Superstitions gothiques! Au demeurant, il y a peut-être d'autres explications qui ne sont ni celles des sots ni celles des savants. Toutes les épées, flamberges, dagues, tous les glaives, espadons, braquemarts, badelaires, estramaçons ne sont-ce point des dons de l'enfer? L'homme cultive les plantes, aide certaines espèces à prospérer à son profit, par exemple les abeilles. Qui nous assure, qui peut prouver, que nous ne sommes pas cultivés, aidés à notre tour, par une espèce supérieure à nous dans l'ordre de la création? Que cette espèce inconnue, invisible et indéfinissable pour nos organes, ne nous prête point des objets et des forces mystérieuses dont nous ignorons les limites et les sources? Ah! jeune homme, si l'épée vous épouvante, renoncez-y. Echangez-la contre ma lancette de chirurgien, mes livres de médecine et de

chimie. Devenez savant. La science vous apprendra qu'il n'y a ni sorcellerie, ni enchantements, ni miracles; à moins que tout, jusqu'à l'éclosion d'une rose, soit miracle, enchantement ou sorcellerie! Que décidez-vous?

— Je dois obéir à mon père, dis-je.

— Il n'est pas certain qu'il faille obéir aux morts, répliqua Nathaniel. Sinon à quoi rimerait le jeu des trépas et des naissances? Dans un univers enchaîné, un couple de vivants eût suffi pour tout accomplir. Mais, si vous le désirez, ceignez l'épée et n'en parlons plus.

Nous sortîmes du laboratoire. Dans son cabinet le docteur s'assit près de la fenêtre. Son profil d'oiseau se découpait en noir sur l'écran lumineux de vitraux verts. Je vis alors pour la première fois, et c'était singulier, qu'il avait des mains décharnées et griffues comme les serres d'un rapace. Et, maintenant que le jour éclairait la pièce, je constatai également qu'elle était encombrée de bibelots brillants en verre et en métal : des miroirs, des timbales d'argent, des pende-

loques et des boules de cristal, taillées à facettes, dont l'éclat se jouait dans les prunelles mobiles de mon hôte.

Je lui demandai s'il avait quelque ordre à me donner.

— Rien, répondit-il. Je vous accorde congé jusqu'à ce soir. Voici ma bourse, sortez, mangez et faites quelques emplettes en ville; mais ne vous égarez pas : j'ai le bras long.

Il prononça ces dernières paroles d'un geste significatif du côté de la potence, plantée sur les remparts.

J'allai me promener au centre de Bruxelles. Dans la rue Chair et Pain je pris un léger repas, arrosé d'une demi-bouteille de vin. Puis, le nez au vent, je flânai le long des belles boutiques de la rue de la Montagne, du Fossé-aux-Loups et du Marché aux Herbes potagères. Partout, dans les étalages, il y avait des objets de luxe marqués d'une étiquette qui m'intriguait beaucoup : « Gants à la d'Aubigny, bottes à la d'Aubigny, rubans, dentelles, plumes à la d'Aubigny ». Chez un

arquebusier je vis même des pistolets et une épée à la d'Aubigny. Quel était ce personnage qui donnait le ton de la mode à la capitale de Maximilien-Emmanuel de Bavière?

Devant le péristyle d'un théâtre, des affiches attachées aux colonnes, arrêtaient les passants. Elles annonçaient le spectacle du soir : *Cadmus*, de Lully avec Mesdames Desmarais, Moreau et Maupin. En écoutant les propos des curieux, je compris que l'événement n'était pas étranger aux intrigues de la cour.

— Elle finira par régner, disait-on dans la foule. Elle a tué deux hommes et mis le feu à un couvent. Elle nous coûte cher...

Mais j'étais trop neuf en ces choses pour y comprendre quoi que ce fût.

Toujours musant, je gravis les pentes du Coudenberg. Derrière le château des ducs, il y avait un jardin ouvert au public depuis le règne d'Albert et d'Isabelle. Le parc était traversé de belles avenues, tracées entre les pelouses, les bosquets et les pièces d'eau.

Déjà l'arrière-saison avait dépouillé les arbres, et les feuilles mortes bruissaient sous mes pas. Je m'arrêtai un moment près d'une fontaine entourée de statues. Une de ces images de marbre me jeta dans une naïve stupeur. Elle représentait un monstre charmant, moitié dieu, moitié déesse. Heureusement je me souvins, avant d'y croire, des paroles de Nathaniel touchant le caractère des Bruxellois, les plus fieffés menteurs du globe.

Le jardin semblait désert. Cependant à quelques pas de là, au détour d'un chemin, je vis une chaise à porteurs arrêtée près d'un bouquet d'arbres. Elle était peinte en grenat avec des filets d'argent. A l'intérieur une dame masquée jouait de l'éventail, attentive au discours d'un cavalier qui lui parlait le chapeau à la main. Les porteurs en livrée avaient déposé leurs bâtons et attendaient le bon plaisir de leur maîtresse.

Lorsque ces gens m'aperçurent ils éclatèrent de rire tous ensemble et j'entendis le cavalier dire à haute voix :

— Qu'est ceci? Où diable s'en va cette Durandal avec son Petit-Poucet? C'est la brette de sept-lieues!

— Monsieur, ripostai-je en saluant, avant de rire de mon épée il faudrait nous montrer la valeur de la vôtre.

— Je n'entends pas, dit le cavalier avec hauteur.

— C'est pourtant clair.

— Il me semble aussi, intervint la dame masquée.

Le cavalier rougit. Il avait la mine assez basse, malgré la splendeur de son chapeau à plumes, de ses rubans et de ses manchettes en dentelle.

— C'est un polisson, trancha-t-il. Le bâton de vos gens suffira pour le mettre en fuite.

Il fit signe aux porteurs. Ces coquins s'avancèrent d'un air résolu. Loin de les attendre, je dégainai et je fus sur eux avant qu'ils eussent le temps de se reconnaître. Je dois l'avouer, l'épée de Nathaniel ou du diable fit merveille. Je maniais les éclairs! Mes deux

drôles aveuglés, assommés du plat de ma lame, bottés au derrière par surcroît, s'enfuirent en hurlant, les bras au ciel. La dame avait suivi la lutte avec émotion, le sein agité, la main crispée sur son éventail. Dans l'écrin noir de son masque, ses yeux bleus brillaient et leur éclat n'était pas tendre.

— Monsieur le comte, dit-elle d'une voix grave, au timbre viril, il faut donner de votre personne. Rompez une lance en ma faveur et triomphez, car tout affront de cette sorte m'est intolérable.

— C'est un garnement, objecta le comte.

— Faut-il donc que je fasse intervenir d'Aubigny?

— Oh! inutile.

Le comte poussa sa monture et arriva sur moi la cravache haute. A un doigt de ma pointe, son cheval s'arrêta, renâclant de peur. On eût dit qu'un obstacle invisible le clouait sur place.

— Monsieur, raillai-je, descendez. Sinon je vais croire que vous êtes aussi ombrageux que votre destrier.

Pâle de fureur, le comte donnait de l'éperon et labourait les flancs de la pauvre bête jusqu'au sang. Soudain le cheval fit un écart, pivota sur ses pieds de derrière et partit comme le vent dans la direction opposée. L'homme et la bête emballée disparurent dans les taillis.

La dame masquée était sortie de sa chaise. Elle était vêtue d'une robe amazone, vert-bouteille, et coiffée d'un petit tricorne bordé de cygne, posé crânement sur le côté. Je la jugeai fort jolie, d'après ce que le masque me laissait deviner de sa bouche et de son menton. Elle avait les épaules rondes et des pieds de Cendrillon, chaussés de souliers gris à hauts talons rouges.

— Madame, lui dis-je en m'inclinant, pardonnez-moi. Je suis votre humble serviteur.

— Vous avez eu beau jeu, répliqua-t-elle avec une colère non dissimulée, contre ces trois laquais.

— Trois?

— Ai-je dit trois?

— Il me semble.....

— Soit, mais je connais quelqu'un qui vous parlera de près s'il vous retrouve.

— S'il me parle de vous, je l'écouterai avec plaisir.

— C'est le chevalier d'Aubigny.

Je n'étais pas dans mon humeur habituelle. Toute ma douceur, ma modestie, ma timidité coutumières avaient disparu pour faire place à je ne sais quelle fièvre de dispute et de fanfaronnade. Était-ce à cause de mon épée fantastique, ou simplement du flacon de vin vidé à la rôtisserie? Toujours est-il qu'en entendant nommer ce d'Aubigny, une nouvelle fois, je m'écriai :

— Assez! Ah! assez! Votre d'Aubigny commence à m'échauffer les oreilles. Où est ce phœnix? Je sais un jeu, madame, où il n'aurait point la belle avec moi.....

L'inconnue parut surprise. Elle haussa les épaules :

— Il vous tuera.

— Non.

Un éclair traversa les yeux de l'inconnue. Elle dit lentement en détachant les mots :

— Il ne vous tuera pas? Voici mon gant, tâchez donc de le garder quand d'Aubigny vous le redemandera.

— Et si je le garde?

— Vous ne le garderez pas.

— Et si je le garde?

Elle frappa la terre de son talon.

— Pardieu! dit-elle en jurant comme un mousquetaire, si vous le gardez je suis votre servante.

Elle me tourna le dos en laissant sa chaise abandonnée au milieu du chemin.

Je mis le gant à mon chapeau — c'était un gant rouge à crispin brodé de soie verte — et je retournai chez Nathaniel. A mon entrée, le docteur tendit le doigt vers ma coiffure :

— Eh, eh! fit-il, est-ce déjà un tour de l'épée du diable?

— Je l'ignore, avouai-je. Je viens de parler et d'agir comme je ne l'ai jamais fait de ma vie : j'ai été impertinent et fat.

— Vous en convenez? Cela est bien. Mais, à part cela, qu'avez-vous vu de remarquable dans Bruxelles?

— Une statue qui n'était ni dieu, ni déesse...

— Était-ce bien une statue? raila le docteur. Je voudrais trouver un objet semblable au bout d'une corde : quelle leçon d'anatomie!

VI

LE PENDU

Pendant les jours suivants je constatai que l'humeur de Nathaniel n'était pas toujours égale. D'ordinaire il se montrait bienveillant, mais parfois il avait des accès d'impatience. Alors il me disait des injures suivies de menaces :

— Tâchez d'être plus adroit, ici il faut obéir. Vous n'êtes pas si loin du hart que vous pourriez le croire, tout chevalier de Lava que vous êtes. Mon œil vous trouve marqué comme les autres et le destin de tout vivant est écrit dans la forme de ses os. Eh! eh! je flaire un évêque des champs à deux lieues de distance.

Un matin Nathaniel m'ordonna d'allumer

le four du laboratoire et d'y veiller jusqu'à minuit.

— Prenez garde de ne pas laisser éteindre le feu, recommanda-t-il. Et sous aucun prétexte n'ouvrez la porte qui ferme le foyer.

Il partit. Je passai la première partie de la journée sans trop d'alarmes; Nathaniel m'avait laissé des vivres et du vin. Mais à la tombée de la nuit, seul en ce lieu sinistre, je me sentis moins rassuré. Le four ronflait. Plus j'y jetais des bûches, plus il semblait ouvrir sa gueule incandescente. Soudain, dans les crépitements du bois et le sifflement des flammes, je crus ouïr une voix humaine qui se lamentait :

— David tu brûles mon corps et mon âme.

Je sursautai. Non, c'était impossible! Me voilà encore rêvant tout éveillé, comme chez Maman-Rose, comme dans les rangs ou au piquet des chasseurs de Croy? Pour donner un autre cours à mes pensées, j'allumai une lanterne et je pris un grimoire placé à portée

de ma main. Quel livre singulier, rempli de figures monstrueuses, des enfants à deux têtes, une femme velue comme un ours, un homme ayant des cornes de cerf, etc... intitulé *De la Tératologie ou des Caprices de la Nature*. J'eus beau y attacher mon attention, les bruits intérieurs du four continuèrent de me tourmenter. De nouveau la voix mystérieuse fit entendre sa plainte.

— David, tu brûles mon corps et mon âme!

N'y tenant plus, j'ouvris la porte du four, en dépit de la défense du docteur. Il en jaillit une vapeur soufrée qui me brûla le bout des doigts. Je repoussai vivement la plaque entre-bâillée et j'allai me réfugier au fond de la cave. Là je n'entendis plus rien d'inquiétant, mais la corne de mes ongles brûlés avait pris l'apparence de l'or.

C'est en vain que j'essayai de détruire cette preuve de ma désobéissance; ni l'eau ni les frottements prolongés n'en vinrent à bout. Je n'eus d'autre ressource que de déchirer

mon mouchoir et de m'en faire un pansement. Lorsque Nathaniel rentra et vint me délivrer, ses yeux vifs, toujours aux aguets, s'arrêtèrent aussitôt sur ma main bandée.

— Qu'avez-vous là?

— Je me suis échaudé.

— Ah! ah! grasseya-t-il, tâchez de ne pas vous échauder une deuxième fois.

L'aventure du laboratoire m'avait tellement effrayé que je songeai un moment à fuir Nathaniel, comme j'avais fui les chasseurs de Croy. Que risquais-je en compagnie de mon étrange maître? Peut-être la damnation, la mort éternelles...? Seulement où aller dans la ville étrangère. A présent surtout que l'hiver était à ses portes? Je redoutais de me mêler à la tourbe des mendiants et des vagabonds qui infestaient notre paroisse. D'ailleurs, les jours suivants, Nathaniel se montra si bon-homme et me dit des choses si intéressantes sur l'histoire naturelle de l'homme et des animaux que j'en oubliai mes projets.

Il me poussait à lire les gros in-folio de sa

bibliothèque. Il y avait de belles descriptions de Pline, d'Aristote, d'Ælian et des traductions de Burnet et de Woodward, des Anglais fort savants, qui expliquent la création du monde, le déluge et la naissance de l'espèce humaine.

— Laissez-là votre épée, me disait-il. Instruisez-vous. C'est dans la connaissance de la nature que l'on trouve la vraie sagesse et par conséquent le secret du bonheur.

— Monsieur, répliquai-je un jour, je dois obéir à mon père, vous le savez.

— Encore? quel stupide entêtement.

— Mon père était d'avis que la sagesse est dans le culte de l'honneur. Si j'entends les livres que vous me faites lire, j'y vois que chaque espèce lutte pour se maintenir et prospérer sur la terre. Or l'homme n'aurait pu y subsister sans le secours des armes qu'il s'est forgées. L'épée est donc, comme l'affirmait Jean-Louis dit La Riposte, le commencement de tous les arts.

— Voilà qui est merveilleux, raila Natha-

niel. Comment il y a des philosophes et des moralistes dans votre corporation?

— Sans doute, répondis-je, puisque l'épée soumet la force à la raison et qu'elle enseigne le mépris de la mort.

— Vous êtes un joli garçon, conclut le docteur. Je suis fâché de vous voir dans ces idées.

Bien qu'il vécut en solitaire endurci, Nathaniel recevait parfois la visite de son confrère Nicodème Weerwolf. C'était un homme affreux, bancal, moitié bossu avec des bras de singe traînant quasi à terre. Il avait la face camuse, les cheveux noirs et les sourcils roux. Toujours en mouvement, Nicodème reniflait, allait de-ci de-là, se balançait, grognait continuellement comme une hyène en cage. Sa voix glapissante, ses plaisanteries macabres, donnaient froid dans le dos.

— Pour quand Nathaniel ? On ne pend donc plus dans le quartier ? J'ai hâte de croquer un beau garçon, aïe, aïe, oui !

Quelquefois aussi nous retournions à la

Corde Tendue : « Pour surveiller notre troupeau » disait le docteur. A présent que j'y venais en compagnie de Nathaniel, il n'était plus question de me jeter dehors. Au contraire, M^{me} Groll me souriait et Josué nous servait l'oreille basse. On eût dit que la naine avait définitivement dompté son Goliath.

Parmi les vauriens habitués de la *Corde Tendue*, je continuais de remarquer Monte-au-Ciel et Blonde-Alma. Une grande affection semblait les unir. Toujours Blonde-Alma avait sa tête fauve posée sur l'épaule de Monte-au-Ciel. Ils n'écoutaient rien, ne voyaient rien, ne sentaient rien que la brûlante passion qui semblait consumer et leurs cœurs et leurs vies. Bien loin d'avoir pitié d'eux, Nathaniel s'amusait à les prendre à partie, plus que les autres, et à leur prédire un sort lamentable.

— Eh! eh! disait-il, voici mes tourtereaux, Alma, Blonde-Alma lâche ton époux! Déjà il t'aime trop. C'est pour te donner des bagues, des perles, des bracelets, des échar-

pes de soie que Monte-au-Ciel risque et joue sa vie. Tu l'enverras au ciel pour toujours.

— Maudit, tais-toi! criait Alma.

— Pourquoi? ripostait le docteur. Voici des arrhes, Monte-au-Ciel. Je te paie au poids de l'or. Voici le tube d'argent dont il a été question entre nous. Apprends à t'en servir. Cela n'est pas plus difficile que d'avalier des sabres à la foire. Est-ce compris?... Nous nous retrouverons peut-être au seuil du trépas...

Nathaniel leur en contait bien d'autres, mais Monte-au-Ciel et Blonde-Almane ne l'écoutaient jamais jusqu'au bout.

Vers la Noël, trois semaines après notre dernière rencontre avec les deux acrobates, le docteur m'annonça qu'un criminel allait être pendu dans le voisinage. Il voulut que je fusse témoin de cet odieux spectacle.

Le condamné fut amené au pied du gibet par une troupe de soldats bavaois. L'écoute et les magistrats de la ville étaient sur les lieux, drapés dans leurs toges rouges, fourrées

d'hermine et coiffés d'énormes, perruques à marteau, frisées comme des peaux de moutons. Toute la canaille de la rue Haute était accourue. Je crus même reconnaître l'épouse bossue de Josué Groll et quelques-uns de ses meilleurs clients. Des colporteurs vendaient des oublies, des gaufres, des boudins et des escargots chauds : c'était une kermesse.

L'arrivée de la victime fut saluée par des rires et des cris. C'était Monte-au-Ciel! Je reconnus le pauvre garçon de loin, à sa taille élancée, à son corps de gymnaste, à son visage clair, d'autant plus beau — en ce moment — qu'il était entouré d'une foule de masques hideux, répugnants, rongés par les lèpres hideuses de la misère et du vice. Le bourreau le tenait en laisse, comme un agneau conduit chez l'égorgeur. Il n'était vêtu que d'une culotte et d'une chemise. Je le vis grimper lestement sur l'échelle, posant ses pieds nus sur les gradins et pliant ses jambes roses, piquées par le froid. On eût dit un spectacle forain, une parade de tréteau : l'acro-

bate allait montrer son plus beau tour...

Mais là-haut, en pleine lumière, l'homme pâlit. Sur la foule maintenant silencieuse, il jette un regard éperdu. Point de secours? Point de pitié? Non, les petits enfants eux-mêmes réclament le spectacle de son agonie. C'est promis, décidé! Tout à coup une ombre passe dans le ciel et tous les visages tendus, ceux des hommes, des femmes, des juges, des soldats prennent une expression si horrible que je ferme les yeux pour n'en point voir davantage.

Quand je les rouvre, le bourreau a retiré l'échelle. Le corps de Monte-au-Ciel se balance dans les airs. Il agonise comme un chat pris au lacet. Il se tord, se contracte, se crispe, se débat. Son cou s'allonge, s'amincit effroyablement, comme pour s'arracher du nœud coulant. Puis l'estomac se gonfle en boule, se creuse. Mais brusquement le supplicié a un grand geste d'abandon. Il paraît délivré, comme par miracle, en une fois résigné, consolé et réconcilié avec la mort. La

tête est penchée sur l'épaule droite, la frange des cheveux voile la figure, les jambes sont tendues, sans raideur. Déjà deux corbeaux, tombés on ne sait d'où, sont perchés sur la potence.

— Maudits oiseaux, gronde Nathaniel, pourvu qu'ils épargnent les yeux; ils en sont friands comme de cerises. Eh! eh! sitôt la nuit venue, nous dépendons l'enfant.

Le docteur sortit. Vers le milieu de la soirée il revint, accompagné de Nicodème Weerwolf et de Blonde-Alma. Celle-ci cachait sa tête dans les plis d'un manteau. Nathaniel alluma une grosse lanterne de cuivre et il m'ordonna de prendre mon épée.

— Nous pouvons être attaqués, m'expliqua-t-il, par les Bavares de Maximilien ou par d'autres. Les enfants d'Égypte, par exemple, explorent volontiers les champs où croissent les gibets et leurs sorcières sont curieuses de poils, de cordes de pendus et de mains de gloire, grâce auxquelles on découvre les trésors.

Nous quittâmes la maison tous les quatre. Les ténèbres étaient épaisses et il avait neigé. Nathaniel portait sa lanterne, Weerwolf une échelle, moi mon épée et Alma son désespoir.

Nicodème posa l'échelle contre un des montants de la potence. Nathaniel l'escalada rapidement, pendant que je restai à veiller en bas, l'arme à la main, en compagnie de Blonde-Alma qui pleurait silencieusement sans cacher son visage.

— Attention! cria Nathaniel.

En cet instant la lune sortit des nuages et j'aperçus le docteur couché sur la travée du gibet, très haut, dans une pose vertigineuse, les bras et les jambes sans soutien. Il déroula un linceul, qu'il avait emporté avec lui et que le vent, soufflant en bourrasques, gonflait comme la voile d'un grand navire. Nicodème était monté au milieu de l'échelle, de façon à pouvoir prendre le mort dans ses bras. Nathaniel répéta son cri :

— Attention!

D'un coup sec, il trancha la corde avec son

poignard et, tenant le bout du suaire entre ses dents, pour avoir les mains libres, il laissa glisser le corps jusqu'à nous. Les membres de Monte-au-ciel étaient encore souples. Ainsi, porté par les hommes, le supplicié ressemblait à un grand et bel enfant endormi.

Alma avait levé sa tête blonde, lumineuse même dans la nuit. Son manteau avait glissé et découvrait son épaule. Dieu! qu'elle était belle et touchante! J'en avais le cœur remué. Elle avait pris le mort sur ses genoux et elle essayait de le ranimer, avec son haleine et ses baisers.

— Mon amour, gémissait-elle, mon petit, qu'est-ce qu'ils t'ont fait? Oh! pitié, sa pauvre tête, ses pauvres mains. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait, mon Jésus qui a eu si mal? Qu'est-ce qu'ils ont osé faire?

— Silence, commanda Nathaniel. Cesse de crier, veux-tu donner l'alarme? Il y a des sentinelles sur les remparts, partons. Ton Jésus est déjà aux portes de l'enfer.

— Maudit, fais ta besogne, gronda Alma.

Il n'y a plus de vie, tu as menti. Mon garçon, mon fier garçon n'est jamais resté insensible à mes caresses; si quelque chose pouvait le ressusciter, ce serait ma voix.

Nous déposâmes le corps inerte sur l'échelle et nous le transportâmes à la maison. Nous descendîmes dans le laboratoire où Monte-au-ciel fut couché sur la table de marbre. Nathaniel m'ordonna d'allumer le four et de faire dilligence.

Pendant que je mettais le feu aux fagots, Nathaniel aidé de Weerwolf déshabillait le cadavre. Alma, accroupie dans un coin, suivait la scène avec des yeux hagards, sans prononcer une parole. Bientôt le mort fut dévêtu. Je le voyais en raccourci, les pieds devant, éclairé par les flammes de mon brasier. Les deux docteurs penchaient sur lui leurs visages attentifs et impassibles.

Voulant me distraire de cette vision funèbre, je donnai toute mon attention au feu que j'avais à entretenir; mais j'entendais toujours la voix de Nathaniel, à laquelle se mêlaient

les glapissements brefs de Nicodème Weerwolf, dont l'ombre difforme et inquiète dansait sur les murs :

— Les bras, les jambes, prenez les pinces...

— Les dents sont serrées, aïe, aïe, oui! quelle mâchoire!

— Voyons le tube.

— Quel bond, aïe, aïe! Le tube est aplati, oui!

J'entendais souffler les deux anatomistes et craquer les os désarticulés. Soudain Blonde-Alma jeta un cri surhumain :

— Il a bougé, il vit!

Je me retournai; Nathaniel et Nicodème avaient la perruque de travers, et une sueur chaude, coulant à torrents, inondait leur front et leurs joues. Alma semblait changée en statue. Nathaniel posa son oreille sur la poitrine du pendu.

— Ce n'était qu'une apparence, grommela-t-il. Le ressort est cassé.

Blonde-Alma s'évanouit.

— Allons, reprit Nathaniel, c'est manqué

encore une fois. Venez Nicodème et emportons la femme; elle n'a plus rien à espérer ici.

— Et celui-ci, demanda Weerwolf en désignant Monte-au-ciel, qu'en faisons-nous, aïe, aïe!

Il allait et venait toujours, boitant, toussant, reniflant, l'échine oblique :

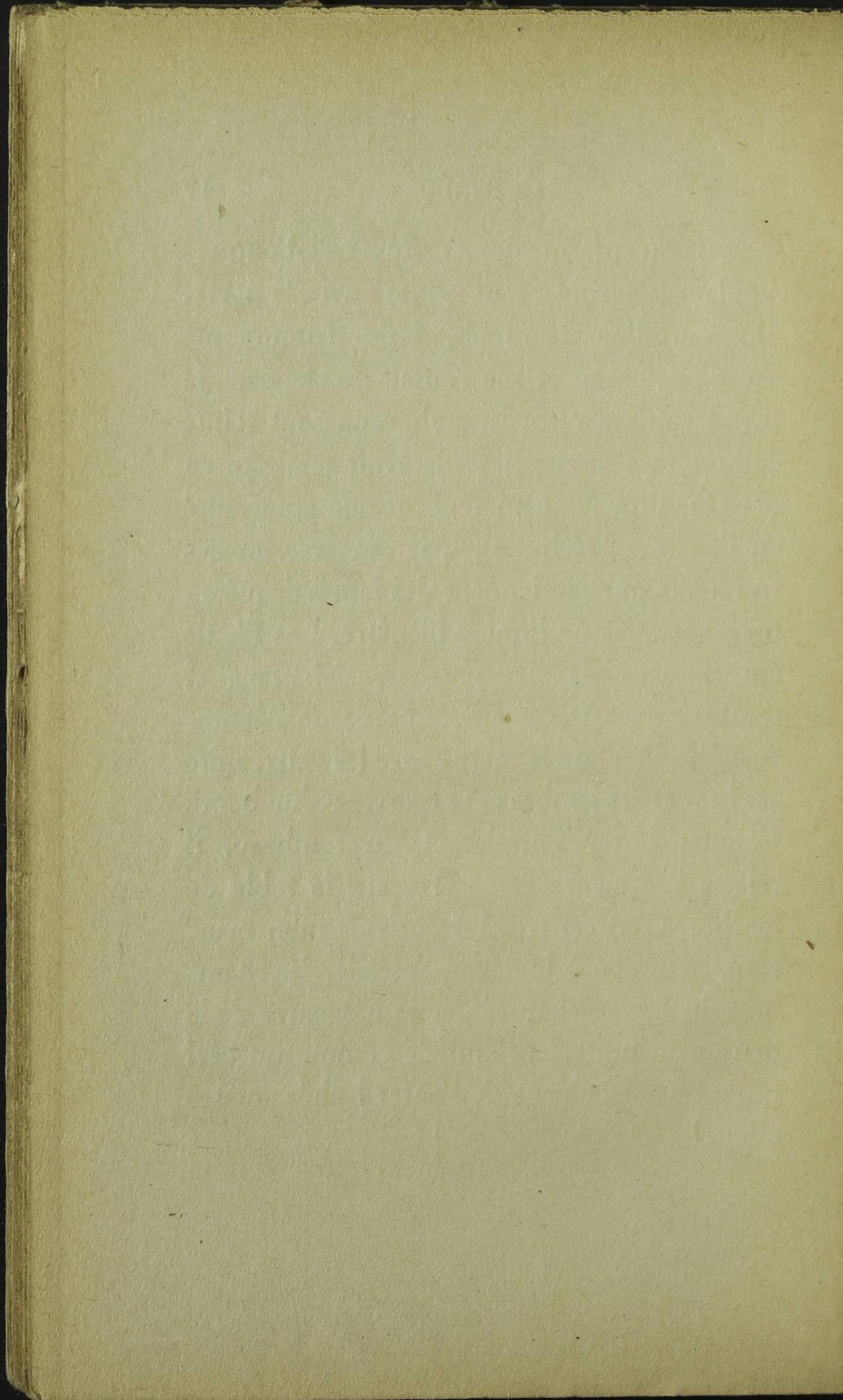
— Et celui-ci, aïe, aïe, celui-ci?

— Au four, répondit Nathaniel. A la chaudière! Quand ils ne me servent plus, je les accomode à la manière de Satan. David boutez ferme et n'épargnez ni la braise ni le bois.

Nathaniel et Nicodème emportèrent Blonde-Alma, toujours évanouie. Je demeurai seul en présence du cadavre et du four infernal. Les deux objets m'inspiraient le même effroi : si le mort allait remuer, si le four allait parler? Ce fut cette dernière menace qui s'accomplit. Peut-être fus-je le jouet de mes sens égarés. Toujours est-il que, de nouveau, j'entendis la voix mystérieuse et sa plainte :

— David, tu brûles mon corps et mon âme.

Mais qu'enferme donc ce foyer diabolique? Voulant le savoir à tout prix, j'ouvre la porte. Un tourbillon de fumée et de flammes me saute au visage et me roussit les cheveux. Je pense suffoquer! Si mes cheveux sont teints comme mes ongles, je dois avoir une tête en or! Que dira Nathaniel? Je recule épouvanté et, dans ma précipitation, je renverse un des récipients qui contiennent des lames de métal, baignant dans un liquide bleuâtre. Les fils de cuivre, attachés aux perches, s'abattent et tombent avec fracas sur le corps de Monte-au-Ciel. Du coup le mort ouvre les yeux, agite ses bras et ses jambes et se redresse d'un bond. Comme Lazare surgissant du tombeau, il rejette son suaire et se lève sur la table de marbre. C'en est trop! Je prends mon manteau, mon épée. Je gagne l'escalier, les chambres du rez-de-chaussée et je me sauve de la maison maudite, en courant comme un cerf qui a tous les chiens de l'enfer lâchés sur ses talons!



VII

LE COMMANDEUR DE RAVENSTEIN

Je ne savais pas où j'allais, plus une lumière ne brillait dans la ville. Je me proposai d'attendre le jour et l'ouverture des boutiques pour vendre l'épée à poignée d'argent de Nathaniel. L'action n'était guère honnête, mais je n'avais pas le choix. Avec l'argent ainsi trouvé, je pouvais gagner du temps et chercher un emploi qui me convînt mieux que celui d'apprenti sorcier.

Il faisait froid et j'étais légèrement vêtu. Je me dirigeai vers la ville haute, espérant y trouver un refuge, dans le parc situé derrière le palais de l'Electeur. Je venais à peine d'y pénétrer, que j'entendis des cris de secours et un grand et furieux cliquetis d'armes. Quoi,

était-ce donc vrai que je ne ferais point un pas avec mon épée sans qu'il m'arrivât quelque aventure? Ne perdant pas mon temps à y réfléchir, je sautai à travers le taillis et je courus tout droit du côté d'où venait le varcarme. J'aperçus un gros homme qui s'escrimait contre six ennemis à la fois. L'homme attaqué maniait gaillardement sa colichemarde, mais que pouvait-il contre une demi-douzaine de coquins déterminés?

Dès que j'apparus dans le cercle des combattants, un des coupe-jarrets eut l'insolence de rire :

— Eh! monseigneur, dit-il, voici du secours. C'est quelque enfant qui a égaré sa nourrice.

Il découvrit traîtreusement une lanterne, qu'il tenait cachée sous sa cape, et en dirigea le jet de lumière sur mes yeux pour m'aveugler. Sans balancer, je fonçai en avant et mon épée transperça le spadassin de part en part. Je dis mon épée, car ce fut bien elle qui accomplit toute la besogne. Elle emportait ma main, frappant, parant, ripostant avant que

j'eusse même l'idée de préparer mes coups. Déjà trois de nos assaillants étaient par terre. Les autres, brusquement saisis de panique, s'enfuirent en hurlant comme s'ils avaient le feu à leurs chausses.

L'homme que j'avais secouru s'épongeait le front avec son mouchoir. Il était richement vêtu et portait une croix de diamant sur sa poitrine. Il semblait d'humeur joviale.

— Parbleu! monsieur, me dit-il, c'est ce qu'on nomme arriver à point. Quelles estocades! Vous maniez l'épée comme un archange. Mais, au fait, vous en êtes peut-être un?

Je ne pus m'empêcher de rire à cette singulière supposition. L'inconnu reprit :

— Vous ne vous êtes donc jamais regardé dans un miroir? Depuis quand les mortels ont-ils des cheveux d'or? Ma parole, votre tête illumine la nuit et fait pâlir les étoiles.

Un peu confus, je balbutiai :

— Ce n'est rien, monsieur : un accident de laboratoire, je sors de chez un alchimiste.

— Il faut que je sois fou, dit l'autre, de vous poser des questions saugrenues après ce qui vient d'arriver. Mais c'est vraiment hors de l'ordinaire. Si je ne voyais pas saint Michel d'ici, debout sur sa tour, dans le clair de lune, je croirais que c'est lui qui s'est précipité à mon aide. Puis-je vous demander, mon sauveur, qui vous êtes et par quel hasard on vous trouve dehors à cette heure inclémente et indue?

— Je suis le chevalier de Lava et je cherche fortune.

— Vous l'avez trouvée! s'écria l'inconnu. Donnez-moi le bras et accompagnez-moi à mon domicile.

Nous fîmes quelques pas sous les arbres. Le gros homme respirait bruyamment et maugréait :

— Au diable l'électeur et ses fêtes! Qu'ai-je besoin, à cinquante ans passés, d'écouter les violons jusqu'à trois heures du matin? Encore un peu j'y laissais ma bourse et peut-être ma peau.

— C'est pour une chanteuse? murmurai-je.

— Vous retardez, le règne de Pallas est fini. A présent nous brûlons pour la comtesse d'A..., mais vous me donnez une idée. Oui, avec votre glaive... Oh! oh! aurais-je mis la main sur l'oiseau rare que nous cherchons depuis si longtemps sans parvenir à le dénicher? Suivez-moi, monsieur.

Nous nous arrê tâmes devant une maison de belle apparence, je pourrais dire un palais. Mon compagnon ébranla la porte à coups retentissants :

— Oh là ! criait-il, oh là ! ces lâches faïn éants laisseraient égorger leur maître sans même se retourner sur leur pailleasse.

Le Suisse tira les verrous. Il était en bonnet de nuit.

— Vous ronfliez, lui dit mon guide, sans ce jeune cavalier j'étais assassiné sur le seuil de ma demeure.

— Ach! monseigneur, se lamenta le Suisse, *che ne boufais bas bréfoir...*

— Jargonne à ton aise, fit le maître. Tu

mérites que je te casse le bois de ta hallebarde sur le dos.

Cependant l'alerte étant donnée, la valetaille accourait de tous les coins. Ce fut entre une double rangée de flambeaux et de têtes inclinées que nous pénétrâmes dans l'intérieur du logis. Jamais mes yeux éblouis n'avaient contemplé tant de splendeurs réunies. D'abord nous gravâmes les degrés de marbre d'un escalier monumental, puis nous entrâmes dans un vaste salon. Mille lumières s'y reflétaient dans le cristal des lustres, des girandoles et des miroirs. Les murs étaient tendus de tapisseries, où des galions pavoisés couraient sur une mer bleue, peuplée de blondes sirènes et de tritons robustes. Des colonnes torses soutenaient les plafonds, décorés de magnifiques peintures, représentant des Dieux, des déesses et des Amours jouant dans des amas de roses. Par terre, il y avait des tapis; partout des tableaux, des statues d'albâtre, des coupes de porphyre, des meubles incrustés de nacre et d'ivoire. Un des laquais nous avait suivis :

— Allez, lui ordonna son maître, en se jetant dans un fauteuil et ôtant sa perruque, qu'on nous serve des oranges et du lait. Rien de tel pour nettoyer l'estomac de ses humeurs malignes. Suivez mon régime, chevalier. Vous vous en trouverez bien.

Il fut interrompu par des cris venant de l'antichambre. S'étant enquis de la cause de ce tumulte, le valet revint en riant :

— Monseigneur, c'est Phœbus qui veut vous donner du bâton.

— Qu'il entre.

Aussitôt un nègre, coiffé d'un turban brodé d'or, se présenta dans la pièce. Il portait un solide gourdin et roulait des yeux féroces.

— Bonjour Phœbus, salua mon hôte. Tu veux donc me battre?

— Tu l'as mérité, répondit le noir.

— Et pourquoi Phœbus!

— La nuit tu dois être au lit. Quand la lune se lève le soleil se couche.

— C'est la faute à l'Electeur, expliqua le maître. La fête a duré très tard.

— Et ton carrosse?

— Je l'ai renvoyé. J'avais la tête lourde, je voulais faire un pas au grand air.

— Tu étais saoul?

— Rien qu'une pointe de Bourgogne, Phœbus. Mais quoi? Pour venir du Coudenberg, il n'y a que le parc à traverser; qui va s'imaginer que le jardin de l'Infante est devenu une forêt peuplée de brigands? Peste! nos potences sont pourtant bien garnies! Phœbus presse les oranges et sers ce jeune homme. Sans lui tu ne me revoyais plus vivant.

A ces mots, le nègre se mit à trembler et à verser des larmes. J'ignorais que cette race déshéritée fut si sensible. Il embrassa les genoux de son maître; puis, s'approchant de moi, il s'empara de ma main et la posa sur sa tête crêpue.

Sans s'émouvoir, mon hôte reprit l'entretien :

— Videz votre verre, monsieur de Lava. En voulez-vous encore? Fortune...? Non, l'heure est impossible. Allons nous coucher.

Vous me ferez l'honneur de loger chez moi. Si c'est seulement la fortune qu'il vous faut, je vous promets qu'elle sera présente demain à votre réveil. Phœbus, conduis monsieur le chevalier à la chambre jaune : qu'il soit traité comme un prince : mieux, comme mon propre fils.

Le nègre prit un candélabre et me fit signe de le suivre. Les galeries et les salles que nous traversions étaient meublées avec la même richesse que l'endroit que je venais de quitter. Ce n'étaient que lambris dorés, tentures de soie et de velours, tapis, lampadaires, bahuts sculptés, objets d'art. Je pensais errer dans un palais de fées. Un palais éphémère, trop merveilleux pour être réel, et qu'un coup de baguette magique pouvait anéantir. Tenant haut son flambeau le nègre me précédait, sans prononcer une parole; il me semblait que je suivais un magicien noir portant des étoiles.

Phœbus s'effaça à la porte de la chambre qui m'était destinée. Comme le salon d'en

bas, elle était tendue de tapisseries avec des galions et des caravelles voguant sur la mer, toutes voiles et bannières au vent. Le lit était d'ivoire, surmonté d'un dais couronné de bouquets de plumes, d'où retombaient d'amples rideaux de soie jaune.

— Dors, me dit Phœbus, à ton réveil je t'apporterai du chocolat parfumé à la vanille.

— Mais, répondis-je, avant de me quitter ne voulez-vous pas m'apprendre, Phœbus, chez qui je suis?

— Tu n'es pas à plaindre, répliqua le nègre. Maintenant tu es l'ami de Lamoral-Alexandre Maréchal, commandeur de Ravenstein, marquis de Beaulieu, ancien vice-roi des îles Baléares.

Vers onze heures du matin Phœbus m'apporta le chocolat promis. Il m'annonça que le commandeur m'attendait dans sa chambre.

Je trouvai M. de Ravenstein encore couché. Il était coiffé pour le matin d'une petite perruque de laine. Son visage épais, à triple

menton, apparaissait tout rouge sur la blancheur des draps et des oreillers.

— Ah! chevalier, s'écria-t-il, je suis content de vous revoir. Ces marauds nous ont laissés dormir trop longtemps. On en marcherait dans ses tripes, comme un cheval de picador! Avez-vous faim? J'en meurs. A propos, et avant que cela me sorte de la tête, j'ai envers vous les plus grandes obligations. Cela mérite une récompense royale.

— Du tout, monsieur...

— Comment, estimez-vous mon existence à rien? On en marcherait dans ses tripes...

• — Ce n'est point ce que je voulais dire.

— Avant de pouvoir vous servir, continua le commandeur sans se soucier de mes répliques, il faut que je sache qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez, ce que vous voulez?

— Monseigneur, commençai-je...

Mais tout de suite M. de Ravenstein me coupa la parole :

— Laissez-là le Monseigneur : c'est bon pour la canaille.

— Je suis orphelin, repris-je.

— Moi aussi.

— Mon père, le capitaine Philibert de Lava...

— Je l'ai connu, affirma le commandeur.
Nous avons étudié ensemble à Malines.

— Mon père était officier français, je ne crois pas qu'il fût à Malines.

— Alors je l'ai connu ailleurs. Comment se porte-t-il?

— Hélas! monsieur, il est mort l'an dernier. Il m'a laissé seul et sans rien sur la terre.

— Bah! les enfants qui héritent, d'ordinaire tournent mal.

— Nous habitons Bilsen, près de Maestricht.

— Mangeons d'abord, m'interrompit le gros homme. Avez-vous bon appétit? Tu-dieu, à votre âge! Nous ferons dresser la table ici.

Il sonna :

— Mon déjeuner, mon déjeuner, et lestement!

Le maître d'hôtel accourut suivi d'une

armée d'officiers de bouche. En un clin d'œil le couvert fut mis. Les mets étaient tenus au chaud sous des couvre-plats d'argent; le vin rouge et blanc scintillait dans les carafes. J'hésitais à donner un nom aux viandes, aux fruits, aux pâtisseries que je voyais là. A mon avis il y avait de quoi donner l'indigestion à vingt personnes.

Le commandeur renvoya son monde; il voulait, disait-il, me servir lui-même. Et il plaçait dans mon assiette des morceaux si gros, des tranches si épaisses, qu'un ogre même aurait eu de la peine à les digérer. J'avais à peine le temps de vider mon verre, qu'il se trouvait rempli. Après les affres de la faim, allais-je connaître les angoisses de la surabondance? C'est en vain que j'essayais de me défendre, le commandeur répétait :

— Prenez donc! Vous ne mangez rien, vous ne buvez pas.

Lui mangeait et buvait avec un appétit grandiose. Il y mettait une sorte de ferveur et refusait de se laisser distraire par mes pa-

roles. Quand je voulais reprendre le récit de mes aventures, il m'arrêtait chaque fois, non sans vivacité :

— Tout à l'heure, chevalier. Nous avons le temps. Vous m'empêchez « d'entendre » ce que j'ai dans la bouche.

Après le repas nous prîmes du vin de Champagne et des liqueurs. J'avais chaud et la tête me tournait.

— Où en étions-nous? demanda le commandeur qui continuait à croquer des gâteaux et des massapains. Vous êtes donc orphelin et venu de Bilsen?

— Un vieux soldat nommé Jean-Louis dit La Riposte, continuai-je, nous était resté fidèle.

— Je l'ai connu, prétendit le commandeur encore une fois. Ce bon La Riposte, comment va-t-il?

— Je l'ai perdu...

— On en marcherait dans ses tripes! jura l'ancien vice-roi des îles Baléares. Chevalier, on étouffe ici, allons faire un tour au jardin.

Résigné, je suivis mon hôte fantasque. Il s'était drapé dans une houppelande à ramages. Le jardin, par un effet de l'art, imitait les beaux désordres de la nature. On y voyait des rochers couronnés de cyprès, des collines, des ponts suspendus, des chemins en lacets, une tour en ruine et un torrent tombant dans un lac où nageaient des cygnes. Au fond il y avait une espèce de temple antique, entouré d'un bosquet de cèdres.

— Ils rêvent tous d'imiter Versailles, dit le commandeur, sans avoir l'air de se douter que j'ignorais de qui il pouvait bien être question. Bruxelles est une capitale de magots. Ils singent le grand roi, les modes parisiennes, l'étiquette espagnole, la goinfrerie allemande et le puritanisme hollandais. Connaissez-vous leurs châteaux? Chimay, de Ligne, Beloeil? C'est tyranniser les eaux, les fleurs et les arbres. J'aime mieux mon parc à l'anglaise. Ah! il faut que j'aille aux écuries.

Les écuries étaient parfaitement tenues. Une vingtaine de bêtes de prix piétinaient

dans les stalles, devant leurs mangeoires pleines. Les palefreniers circulaient affairés, répandaient l'eau fraîche, ramassaient le crottin fumant, pansaient les robes lustrées des mecklembourgeois à la croupe épaisse, des coureurs anglais et des genets d'Espagne, dont la longue crinière était tressée de rubans pourpres.

— On en marcherait dans ses tripes ! maugréa le commandeur. Ils sont trop gras ; impossible d'obtenir que ces animaux sortent à temps. Que l'on m'en montre quelques-uns. Qu'est-ce que ce cap de more qui boite ?

Il fit trotter les chevaux devant lui. Ensuite il entreprit une longue discussion sur le dressage, avec son premier piqueur. Il cita en exemple les Mexicains qui montent à cru et sans étriers. Mais ce sujet le lassa bientôt comme les autres. Se tournant vers moi, il annonça sans transition :

— Il est l'heure du bain, allons-y, chevalier.

Le temple antique, au fond du parc, enfer-

mait des thermes à la romaine. L'étuve était surchauffée, remplie d'épaisses vapeurs, par lesquelles je pensai être suffoqué. Nous y retrouvâmes le nègre Phœbus, occupé du feu, et d'autres serviteurs qui entassaient des piles de serviettes.

— Déshabillez-vous, me dit le commandeur. Je suis curieux de savoir si la couleur de vos cheveux résistera à une bonne suée.

Il était déjà prêt. Trois masseurs s'emparèrent de lui et le couchèrent sur un banc de marbre. Ils se mirent à lui étirer les bras, les jambes, à danser sur son ventre, comme une troupe de diables turlupinant un damné. D'autres me firent subir le même sort; je crus bien n'en pas sortir sans avoir les membres rompus.

Après l'estrapade, je fus soumis au supplice de l'eau.

Les gens du bain me savonnent des pieds à la tête. Ils me précipitent tout vif dans le bassin. Ils m'en retirent, me frottent avec des linges chauds et m'habillent d'une tuni-

que de laine. Comme un noyé sauvé de la rivière, je renais enfin à la vie.

Couché sur un lit de repos je me sens pénétré d'une douce chaleur, d'un délicieux bien-être. Le Commandeur est toujours dans la vasque. C'est merveille de le voir tirer sa coupe. Il glisse, se retourne, joue dans l'eau avec la souplesse d'une anguille. Tantôt il fend l'onde sans faire un mouvement, tantôt il la bat furieusement des bras et des jambes, envoyant des écumes dans toutes les directions. Il rit, chante et pousse des cris de triton.

Lorsque Phœbus l'eut enfin essuyé, oint de parfums, le commandeur monta sur une balance :

— J'ai encore augmenté d'une livre, soupira-t-il. Comment est-ce possible? Je mange comme un oiseau.

— Tu manges comme un cochon, riposta Phœbus. Tu en crèveras.

— Cet enfant de la nature parle net, dit M. de Ravenstein. Il sait ce qu'il pense et ne le cache pas. On en marcherait dans ses tri-

pes..... Vous êtes mince comme un roseau, chevalier. Je donnerais volontiers toute ma fortune pour avoir votre tour de taille, mais il faut songer à dîner.

Un nouveau repas nous attendait au salon. A mon grand effroi, je constatai qu'il menaçait d'être deux fois plus copieux que le précédent.

Nous fûmes servis en grande cérémonie par le maître d'hôtel en personne qui avait mis l'épée au côté. La table, éblouissante de fleurs et de cristaux, était éclairée par douze flambeaux de cire. Dans les plats vermeils, timbrés aux armes de Ravenstein de Beaulieu, il y avait des poulets géants cuirassés de gelée, des pâtés de venaison, des buissons d'écrevisses, une truite saumonée, d'in vraisemblables montagnes de fruits, de raisins, d'ananas, de dragées, de pâtisseries. Je commençais à regretter ma pauvreté qui tient le corps alerte et l'esprit éveillé. Est-ce là la richesse? Passer son existence à bâiller, à flaner, à digérer?

Je vis arriver avec joie le terme de ce redoutable festin. Nous en étions à vider la dernière coupe, quand le commandeur s'écria tout à coup, en se renversant sur le dossier de son fauteuil :

— Ah ça ! chevalier, allez-vous vous décider, oui ou non, à finir votre histoire ? Voilà toute une journée que je vous interroge et je ne sais encore rien.

Il dit et ferme les yeux. Mes premières paroles sont saluées par un ronflement sonore. Mais la voix du Commandeur me rassure :

— N'arrêtez pas : je dors, mais j'écoute.

Quand j'eus tout raconté, M. de Ravensstein se redressa sur son siège :

— Parbleu ! me dit-il, c'est comme mon ami de Pot de la Potterie, trente-six métiers, trente-six malheurs. Vous avez du goût pour les armes ? C'est un joli métier et nécessaire à l'Etat. Il faut que la société de temps à autre s'inflige une saignée pour éviter la pléthore. Il me semble qu'il y a là une loi de la nature. Les peuples qui renoncent au culte

de l'épée tombent dans la débauche et la fainéantise ; ils sont bientôt asservis. Le plus curieux est que la paix n'y gagne rien ; car, au lieu d'aller piller et tuer l'ennemi, on pille et on tue chez soi. D'extérieure la guerre devient intestine. Vous rencontrez des philosophes qui enseignent tout le contraire. Ce sont des bienfaiteurs de l'humanité pleins de fantaisie. Les uns, pour éviter les combats futurs, veulent limiter les naissances ; Hérodes philanthropes, ils massacrent les innocents pour leur conserver des ancêtres. Les autres voient les casernes pour peupler les galères. *Bella matribus detestata*, déclament-ils, et c'est un mensonge. Quand les mâles sont aux prises les personnes du sexe aiment à être aux premières loges. Elles se parent d'un époux tué à la guerre ou en duel comme on se met du rouge. Si Camille était si furieuse de la mort de Curiace, c'est qu'Horace était son frère : elle ne pouvait épouser le vainqueur. Au demeurant aucun de ces prêcheurs de paix ne songe jamais à renoncer aux avantages d'une société

armée pour le défendre. Il ne veut même pas se passer des épices qui relèvent les sauces et pour lesquelles on tire du canon tous les jours. On en marcherait dans ses tripes comme un cheval de picador ! Voyagez dans les Flandres, chevalier ; visitez ces villes mortes, dépeuplées, démantelées, ces ports ensablés. Les quais sont déserts, les entrepôts vides, les halles abandonnées, les palais tombent en ruine. Partout d'affreux mendiants vous tendront la main ; les femmes n'ont plus de beauté et sont vieilles avant l'âge. La bourgeoisie croupit dans la plus basse ignorance. Plus de Beaux-Arts ; où est la postérité des Rubens, des Van Dyck, des Duquesnoy, des Faidherbe ? La noblesse sombre dans la folie et l'extravagance. Voilà les suites de notre obstination à fuir le devoir militaire. Tout a grandi autour de nous, la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, pendant que nous rapetissions en mesure. Les chaînes de l'esclavage sont plus lourdes que le glorieux fardeau des armes et pour avoir attaché trop

de prix à la vie, la vie nous échappe.

— Monsieur, dis-je, cela est admirable, mais ce n'est pas ainsi que parlaient Maman-Rose ni le docteur Nathaniel.

— Laissons Maman-Rose à sa cuisine. Quant au bonhomme Nathaniel, je le connais. C'est un juif portugais, le meilleur médecin du monde. Mais n'est-il pas un peu fou avec son ambition de ressusciter les morts? La Paix Universelle, l'Égalité, l'Immortalité, ô! sainte Trinité des utopistes. Et quel plaisant conte? Si les morts revivaient le monde marcherait au rebours. Naître au tombeau et expirer dans le sein de sa mère, le bel avantage! Philosopher c'est disputer à savoir qui l'emporte monsieur Jusvert ou monsieur Verjus. On en marcherait dans ses tripes! Buvons chevalier et voyons notre jeu. Trop de jeunesse, de candeur, un penchant exagéré à la rêverie, pas d'argent, aucun usage du monde. En revanche de la beauté, de la tournure, l'éloquence, un joli nom et une miraculeuse adresse à l'escrime, c'est suffisant

comme atouts, nous pouvons jouer cartes sur table.

— Monsieur, fis-je, mes prétentions sont modestes.

— Cela est ridicule : la modestie est l'ornement des sots. Vous êtes né. Savez-vous que moi, Lamoral, Alexandre, Maréchal, je suis le fils d'un drapier? J'ai été simple soldat dans l'infanterie, mais j'avais un si furieux appétit qu'il a bien fallu me laisser passer. J'ai gouverné les îles Baléares pour sa Majesté très Catholique : l'univers appartient à ceux qui ont bon estomac.

— Hélas! objectai-je, vous oubliez votre génie.

— On en marcherait dans ses tripes! cria le Commandeur « Qui veut peut ». C'est le cri d'armes que m'a octroyé le roi d'Espagne. Chevalier nous devons aider la fortune. Si je vous présente à l'Electeur dans l'état où vous êtes, il vous offrira une place de page à sa cour ou une enseigne dans un régiment de province. La guerre est belle, mais ne devient

vraiment plaisante qu'à partir du grade d'officier général. Comment y arriver promptement, en brûlant les étapes, comme un prince du sang? Il faut faire figure de grand seigneur. Je vais monter votre maison. A l'autre bout de mon parc, j'ai un pavillon installé à merveille pour un jeune homme. Vous aurez équipages, livrées, chevaux. En un instant, comme la généreuse marraine de Cendrillon, je tire un carrosse d'or d'une citrouille! Mais ce coup-ci, le sort tombe sur le Prince Charmant. Vous fréquenterez les spectacles, les académies. Il faut que, d'ici un mois, le chevalier de Lava soit à la mode. Par exemple, pour tenir le premier rôle, vous aurez à vaincre un rival.

— Le chevalier d'Aubigny! demandai-je.

Le Commandeur sursauta :

— Vous le connaissez?

— Je ne l'ai jamais vu, mais on ne cesse de me parler de lui.

Et montrant le gant de la dame masquée, que je portais toujours à mon chapeau, j'ajoutai :

— Il paraît que nous avons un compte à régler ensemble.

— Alors tout est pour le mieux, conclut le Commandeur.

VIII

LE CHEVALIER A LA MODE

Si ma tendre Jeannette et la bonne Maman-Rose m'avaient rencontré huit jours après mon entrée chez le Commandeur, elles eussent été bien étonnées ! J'étais devenu l'homme le plus élégant de Bruxelles.

J'habitais le pavillon de M. de Ravens-
tein. J'avais à mon service six chevaux de
selle, six de trait, un carrosse, une chaise,
des piqueurs, des valets de pied, des heidu-
ques vêtus à l'orientale, et un cocher énorme
et gras comme un rat logé dans un fromage.

Tous les matins un artiste perruquier
venait friser mes cheveux. Il prétendait qu'ils
étaient en fil d'or véritable. Mon premier
valet de chambre me présentait des habits,

des galons, des rubans, des plumes à la dernière mode. Un jour je faillis le rosser parce qu'il eut l'insolence de m'offrir des manchettes à la d'Aubigny.

Le commandeur me produisait dans le monde et me servait de Mentor. Il critiquait parfois certains détails de ma toilette, en me mettant en garde contre les excès qui nuisent au bon goût. C'est ainsi qu'il me parla un jour de mon épée, sans laquelle je ne sortais jamais.

— Elle est belle, convint-il, mais démodée. On ne porte plus ces corbeilles ni ces quillons démesurés. Ma parole, on dirait l'épée de Roland ou de Don Quichotte! Cela jure avec votre manchon et vos bas de soie.

— Je n'y veux pas renoncer, déclarai-je. C'est une superstition. Voyez la devise gravée sur la lame : *Quis separet nos nihil nisi Mors.*

— Vous avez peut-être raison, accorda le Commandeur. Je doute que d'Aubigny en ait une pareille.

Il me menait aux endroits fréquentés par la bonne société, le matin à l'Allée-Verte, rendez-vous des cavaliers et des amazones, le soir aux concerts, aux spectacles.

Mon entrée à la Confrérie Royale et Chevalière de Saint-Michel augmenta la réputation que j'étais en train d'acquérir. C'était une académie d'armes, uniquement fréquentée par les jeunes nobles de la capitale. Le ton y était excellent, les maîtres fameux. Les belles sentences, tracées sur les murs, montraient que les antiques et meilleures traditions y étaient jalousement conservées :

MM. les Escrimeurs sont priés de :

Ne point jurer le Saint Nom de Dieu.

Ne point dire paroles ni chansons obscènes.

Ne point railler personne sur le fait des armes.

Ne point tirer sans être ganté.

Ne point troubler ceux qui tirent des armes.

Ne point nier ses touches, ni réclamer sur les coups douteux.

Ne point parler mal des dames.

En tirant des armes, lorsqu'on fait tomber le fleuret de son adversaire, il faut le ramasser promptement et le lui remettre avec politesse.

Dès mon arrivée on m'offrit des fleurets. Quelques élèves me prièrent à jouter, avec cette assurance fanfaronne propre aux jeunes escrimeurs. Je leur montrai ma façon, sans abuser de mes avantages. J'entends que je les battis courtoisement, sans les anéantir, sans m'amuser à les toucher coup sur coup. Je me contentais de leur mettre la pointe au corps après qu'ils eussent réussi quelques parades. Il y eut un petit moment de consternation.

Alors le maître, voyant qu'aucun de ses élèves ni prévôts n'étaient de taille à me résister, me demanda de tirer avec lui. C'était un vieux brave, blanchi sous le plastron et pas plus manchot que Jean-Louis dit La Riposte. Je me gardai bien de lui faire affront et d'user contre lui de toute la promptitude de ma main, de la souplesse de mes jarrets.

Je lui fis beau jeu, parant, ripostant sur place, sans dérober le corps ni rompre, et lui montrant ce qu'il fallait pour l'édifier. Je lui accordai la *belle*, qui est la dernière touche comme chacun sait.

Le maître me loua sans réserves.

— Jamais déclara-t-il, je n'ai rencontré un si beau style. Vos phrases vont tout droit au but, sans hésitations, sans repentirs. Il faut que vous soyez né l'épée à la main. Pour s'opposer à vous, je ne vois que le chevalier d'Aubigny.

— Encore! protestai-je. Je suis persécuté. On m'habille, on me coiffe à la d'Aubigny. Cent fois par jour on me cite d'Aubigny en exemple. Où est-il? Qu'il se présente, je l'attends.

— Il a une botte, insinua quelqu'un.

— S'il s'en vante ce n'est qu'un ferrailleur. Seuls les ignorants de l'épée parlent de bottes secrètes. Un coup de parti-pris ne peut être qu'un mauvais coup d'armes. Ceux qui en usent manquent des qualités essentielles de

l'escrimeur : le jugement et l'à-propos.

Le Commandeur intervint :

— Ne vous échauffez pas ainsi, me dit-il, cela est de mauvais ton. Si vous saviez qui est d'Aubigny vous seriez bien étonné.

— Qui le sait ?

— Bien peu de gens.

Nous allions sortir, quand un gentilhomme se jeta dans mes bras.

— Monsieur, c'est admirable ! s'écria le nouveau venu. Vous maniez l'épée comme Racine maniait la plume. Et moi qui fus assez vain de rire de vous. Vous n'allez pas garder rancune au comte d'Arcoz ?

Je reconnus ce cavalier insolent qui accompagnait la dame masquée, dont le gant ornait mon chapeau. Je vis là une occasion inespérée de retrouver l'inconnue, à laquelle je ne cessais de penser en secret.

— Monsieur, protestai-je, vous me rendez confus ; les torts étaient de mon côté.

— Vous êtes aussi généreux que vaillant. Ah ! j'ai été cruellement châtié de ma sottise.

Mais comment deviner l'inimitable chevalier de Lava dans ce passant modeste? Il est bien vrai qu'il ne faut pas juger sur l'apparence.

— C'était un méchant badinage. Vous êtes bien bon, monsieur le comte, de me le pardonner.

— Cela est parfait, dit le Commandeur. C'est joli à vous entendre, mais cela donne soif. Allons, messieurs, montons en carrosse. Vous continuerez à discourir comme des héros de l'Amadis devant une bonne bouteille. Que devenez-vous Arcoz?

— Je ne quitte plus Maximilien-Emmanuel. Il est las de son alliance avec Louis XIV et veut s'en délivrer. Mais on le menace de bruit et de scandale. Comment nous en défaire? Vous découvrez un phénix et vous le gardez pour vous seul.

— J'attendais une occasion pour le présenter.

— Elle est trouvée.

Se tournant de mon côté, d'Arcoz expliqua :

— La Confrérie de Saint-Michel a été fondée sous le règne de Charles-Quint. Parmi les premiers membres on comptait les de Lalaing, de Trannoy, de Hornes, le prince d'Orange, l'Empereur lui-même. Nous fêtons dans quinze jours notre jubilé de trois siècles d'existence. Il faut, chevalier, que vous participiez à cette solennité. Selon l'antique usage, il y aura un cortège dans la ville et un tournoi d'escrime, dans la cour des Bailles du château. Le prince sera là pour applaudir vos exploits.

91
Je me préparai à cette fête par des exercices sévères. Je retournai tous les jours à l'académie pour y faire du plastron avec le maître. C'est une grande difficulté en escrime de réduire ses mouvements au strict nécessaire et de n'aller ni trop vite ni trop lentement, d'obtenir un équilibre parfait entre l'esprit et le corps, la conception et l'exécution. L'escrime tient de la danse et des mathématiques. C'est une science et un art : bien peu d'hommes y sont propres.

La splendeur de ma vie présente ne m'éblouissait pas. Parfois je m'ennuyais au milieu de mon faste et, laissant là mes chevaux et mon carrosse, j'allais rêver tout seul dans les allées désertes du parc. Les grands arbres se mirant dans les pièces d'eau, les pelouses humides, les oiseaux frileux perchés sur les branches dépouillées, me faisaient penser à Bilsen, aux vastes bruyères, aux sapins verts, à la maison de Valérius, à Maman-Rose, à Jeannette. Alors il me venait une douce mélancolie et le désir de tout quitter pour retourner à mon village.

En d'autres moments, mon imagination se peuplait de visions plus hardies et plus altières. Les allées étaient envahies par une foule élégante. Des bergères en robe de satin dansaient sur l'herbe. Ou bien, assises en groupe aux pieds d'une statue, la Vénus aux Colombes, elles écoutaient un joueur de flûte, costumé en personnage de comédie italienne. Plus loin, je rencontrais l'inconnue au gant. Sous le masque, je voyais son regard fier et

l'arc de ses lèvres. Pourquoi cette image se présentait-elle toujours si nettement à mon esprit? J'en étais comme obsédé. Quelquefois la nuit, quand je rêvais de Jeannette, c'était la mystérieuse inconnue qui se penchait à mon chevet.

Chez moi, je me plaisais à lire des livres sur l'art des armes et de la guerre. Je tentai même de composer quelques pages sur ces nobles sujets. Le commandeur s'étonnait de mon goût pour l'étude et les longues rêveries solitaires.

— Vous êtes sage comme un enfant de chœur, me dit-il. Homme d'épée et philosophe, quel plaisant contraste! A votre place tout autre eût déjà perdu mille écus au jeu et ruiné la réputation de trois, quatre rivaux. Voyons, chevalier, ne ménagez rien et amusez-vous un peu.

— Monsieur, répondis-je, j'ai le caractère ainsi fait. Ce que vous nommez ma philosophie, n'est que l'application des saines doctrines que le maniement de l'épée nous

enseigne. Savez-vous pourquoi je bats tous ceux qui se mesurent avec moi?

— Parce que vous êtes jeune, leste et adroit.

— Non, parce que j'ai appris à agir selon les circonstances et le moment. Il me semble que c'est le secret de tous les arts. La plupart des hommes se perdent dans les simulacres et les bagatelles. Les poètes et les peintres composent des rébus; les législateurs font des systèmes; les capitaines du siècle veulent régler leurs batailles comme un ballet d'opéra. Quand j'étais aux chasseurs de Croij, on se souciait plus de nous faire tirer de belles salves, tous ensemble, que de tirer juste. Si j'étais poète, peintre, homme d'état ou capitaine, je n'aurais d'autres règles que celles de mon manuel d'escrimeur, qui m'enseigne la précision, le jugement, la courtoisie et l'élégance.

— On en marcherait dans ses tripes! s'écria le Commandeur. Il faut se méfier, chevalier des idées originales. Votre destinée pourrait s'en ressentir, comme celle de ces papillons

nés trop tôt et qui meurent au crépuscule, après quelques heures d'ivresse et d'éclat. Que voulez-vous devenir, tout ou rien? Si c'est tout, il ne faut dédaigner aucun moyen, pas même celui d'éblouir les sots en parlant et en agissant comme eux.

— J'ai horreur de la dissimulation et du mensonge, protestai-je.

— En ce cas retournez à Bilsen ou partez pour les îles et taillez-vous un empire dans un pays neuf. Quand on n'a pas assez d'esprit pour servir, il faut du génie pour commander.

.
Deux semaines plus tard, je suivais le cortège des escrimeurs. Nous marchions lentement au rythme solennel des tambours, sous une voûte triomphale de drapeaux et d'oriflammes. Le vent déroulait les étoffes éclatantes, rouges, jaunes, azur, brodées d'emblèmes héraldiques. Les prêtres de Sainte-Gudule nous précédaient, avec leurs flambeaux, leurs reliques et leurs bannières de

velours et d'or. Puis venaient les hérauts, les doyens, les capitaines et le porte-étendard de notre confrérie. Les escrimeurs allaient le poing sur la hanche, l'épée au côté. D'autres sociétés nous escortaient, pour nous faire honneur, les archers de Saint-Sébastien, les arquebusiers et les joueurs de paume du Sablon. L'*Ommeganck* fermait la cavalcade avec son défilé de groupes bouffons et de figures grotesques, comme les chasseurs de hannetons, le cheval Bayard et la roue de la Fortune.

Nous fîmes trois fois le tour de la Grand' Place, pour saluer le bourgmestre et les échevins, réunis au balcon de l'Hôtel de ville. Le balcon était garni de courtines et de tapisseries. Cela ressemblait à ces peintures anciennes, hautes en couleur, où l'on voit les magistrats flamands, réunis en conseil, tout roides dans leurs toges fourrées de martre et de menu-vair.

Bien que nous ne fussions pas encore à la fin de l'hiver, le soleil était de la fête. Il

répandait ses rayons sur l'or neuf des dômes, des statues, des médaillons, des pilastres ornant les maisons des Gildes, nouvellement rebâties. Le carillon des kermesses éparpillait dans les airs son joyeux tintamarre; et, tout en haut de la tour communale, l'Archange Michel ouvrait ses ailes, levait son épée et piétinait Lucifer vaincu : on eût dit une guêpe géante, dardant son aiguillon et prête à prendre son vol vers les abîmes du ciel.

Après le salut aux magistrats, nous fûmes au parvis de Sainte-Gudule, où le doyen de la Collégiale bénit nos épées.

Au château des ducs, la garde nous rendit les honneurs. Le prince Maximilien-Emanuel vint au-devant de nous, suivi de ses courtisans et officiers.

En vue du tournoi, la cour des Bailles avait été pompeusement aménagée. Elle était entourée de barrières, de mâts, de gradins et de loges. Les mâts portaient les couleurs et les blasons des comtés de Flandre, du duché de Brabant et du marquisat d'Anvers, lions

grimpants, aigles bicéphales, tours et mains appaumées. Nous devions combattre sur une estrade. Jamais mes yeux n'avaient contemplé une si brillante assemblée. L'électeur portait un justaucorps violet, à boutons de diamant. Sa perruque blonde à la Steinkerke ne l'avantageait pas. A côté de lui, ce n'étaient que flots de rubans, palatines de martre, corsages de satin, robes de brocart, de damas, de peluche, épaules nues, perles, dentelles, chevelures frisées, ondulées, éblouissantes.

J'avais mis une chemise en fine toile des Flandres, ornée d'un beau point de Malines. Ce n'était pas par fatuité — comme on pourrait le croire — mais pour donner du jeu à mes adversaires. La moindre touche aurait produit un désastre dans mon ajustement.

Mais je me défendis avec tant de bonheur que je n'y laissai pas un fil. J'étais d'autant plus à mon aise, que j'étais moins acharné à vaincre. J'eusse accepté sans amertume le deuxième ou troisième prix. Mon calme, mon assurance, loin de me nuire, me rendirent

49/ invulnérable. Je tirai si adroitement que l'Électeur de Bavière donna, lui-même, en plusieurs occasions, le signal des applaudissements.

A la fin de la joute, le comte d'Arcoz vint me chercher pour me présenter au prince. Le prix était une coupe de vermeil, timbrée aux armes de Bruxelles. Maximilien-Emmanuel me remit l'objet précieux en me disant :

— Vous voilà enfin, monsieur de Lava? Il n'est bruit que de vos exploits. Une épée comme la vôtre ne doit pas rester au fourreau.

— Altesse, répondis-je, croyant ma fortune faite, cette arme — dont on exagère les mérites — vous appartient.

— Vous êtes un charmant cavalier, continua l'Électeur. Vous surpassez les espérances que j'avais conçues de vous en écoutant la rumeur publique. Vous ne quitterez plus ma maison.

Un léger signe de tête me fit comprendre que je pouvais me retirer. Je me perdais dans la foule des courtisans. Le soir je dînai

à la table du gouverneur. Puis je fus au jeu où je risquai et perdis cinquante ducats.

— Ah bah! me dit le comte d'Arcoz. On ne peut gagner toutes les parties.

— Je le sais, avouai-je. J'ai à mon actif, plus de défaites que de victoires.

— Un peu de patience, la faveur du prince ne va pas sans autres succès.

— Parfois je rêve de cette belle inconnue pour laquelle nous fallîmes nous entr'égorger. Sans vous offenser, je voudrais la connaître.

Le comte se mit à rire.

— Comment, vous ne l'avez jamais revue? Allez donc à l'Opéra un de ces soirs. Elle chante à ravir le rôle de Pallas dans *Cadmus*. Mais, si vous l'aimez, chevalier, c'est un amour malheureux.

— Pourquoi?

— Il y a un homme qu'elle adore et qu'elle ne quitte jamais.

— Dois-je demander son nom?

— Vous le devinez, je suppose. C'est

d'Aubigny. Il faut vous défaire d'Aubigny ou vous n'irez pas au bout de votre fortune.

Cette insistance que chacun mettait à me parler du chevalier d'Aubigny commençait à me paraître suspecte. Le lendemain de ma présentation à la cour, j'en parlai à M. de Ravenstein.

— J'ai l'idée que l'on veut me mener où je ne désire pas aller. Si jamais je me bats en duel, ce sera pour mon compte et pour L'HONNEUR.

Le commandeur était ce matin d'humeur bourrue :

— On en marcherait dans ses tripes ! cria-t-il. A quoi voulez-vous servir ? On engage un homme d'épée pour jouer de l'épée et non du violon. Vous contrariez tous mes projets. J'espère que vous n'avez pas lâché quelque sottise ?

— J'ai parlé selon ma pensée.

— Apprenez, jeune homme, à parler autrement. Quand on a raison contre tout le monde on a tort.

Deux jours plus tard, le Commandeur m'accompagna au palais. Nous entrâmes dans la galerie des glaces, où les courtisans attendaient le prince. Le comte d'Arcoz vint nous rejoindre.

En ce moment deux massiers écartèrent une draperie et le cortège de l'Electeur parut à nos yeux. Les lames polies du parquet reflétaient la blancheur des bas de soie, des chemises bouffantes, le rouge vif des manteaux, l'or et l'argent des bijoux, des poignées d'épées et des boucles de souliers. Des soldats présentaient leurs hallebardes au fer damasquiné. L'Electeur donnait la main à une jolie dame brune qui jetait un regard triomphant sur la foule inclinée.

— Est-ce là, demandai-je à mi-voix, la fameuse cantatrice dont on parle dans la ville?

Le comte d'Arcoz rougit, me jeta un regard furieux et nous quitta brusquement. Le Commandeur me tira à l'écart.

— On en marcherait dans ses tripes ! gronda-

t-il. Vous avez donc juré de n'en pas manquer une? C'est la comtesse d'Arcoz, mais oui, la femme de votre nouvel ami. Cessez vos naïvetés Bilsenoises ou je brise l'enchantement.

Il me tourna son dos épais, brodé sur toutes les coutures. Alors je suivis la foule qui se dispersait dans les salons. Quelques instants plus tard, la comtesse d'Arcoz s'approcha de moi :

— Monsieur de Lava, me dit-elle, je viens de gronder mon époux qui a négligé de vous présenter à moi. Toutes les dames sont impatientes de vous connaître mieux.

— Madame, balbutiai-je, je suis indigne d'occuper leurs pensées.

— Avec vos talents? Ceci ressemble à de la fausse modestie?

— Mes talents sont peu de chose, madame.

— On en discute, dit la comtesse. Son Altesse elle-même s'en mêle et les paris sont ouverts. On se demande si, oui ou non, vous triompherez de l'invincible d'Aubigny.

— On y tient donc beaucoup?

— A un point que je ne saurais dire. Si vous sortez vainqueur de la lutte, nul n'aura plus rien à vous refuser.

Elle me regardait en dessous, les yeux rieurs, les lèvres entr'ouvertes, découvrant de petites dents toutes blanches, des perles dans une rose.

Quand elle m'eut quitté, je courus à la recherche du comte d'Arcoz. Cet homme au visage bas, malgré le faste de sa mise, m'inspirait toujours le même éloignement, mais je n'en témoignais rien pour des raisons que l'on peut deviner.

— Comte, lui dis-je dès que je l'eus découvert, vous me voyez troublé. Quel est donc ce d'Aubigny ! Chacun m'en parle et il faut, paraît-il, que je le mette à la raison ?

Le comte d'Arcoz prit un air mystérieux. Il alla se placer avec moi dans l'embrasement d'une fenêtre, pour fuir les oreilles importunes.

— C'est un criminel d'état, me confia-t-il, une redoutable épée. Il est venu avec cette

comédienne que Maximilien-Emmanuel a eu la faiblesse d'accueillir à sa cour, or, si l'Electeur désire que la chanteuse quitte la cour, la ville, le pays, il ne veut pas que d'Aubigny l'accompagne...

— Cela n'est pas très clair, dis-je.

— Il faut savoir entendre à demi-mot, chevalier, répliqua d'Arcoz, avec un léger accent d'impatience. Il est vrai que vous ignorez la politique. En dépit du traité des Barrières, quelques garnisons françaises ont remplacé les Hollandais. Il y a un semblant de traité entre l'Electeur et le Grand Roi. Nous sommes surveillés de près par la veuve Scarron. Ah! je vous parle hébreux! En un mot, il ne faut pas que ce d'Aubigny emporte nos secrets et aille dévoiler le dessous des cartes à Versailles.

— Que je comprenne ou non, je ne vois pas ce que j'ai affaire là-dedans?

— Nous ne pouvons arrêter d'Aubigny ni lui faire son procès. Cela seul dévoilerait ce que nous tenons à cacher. Mais il est d'humeur

batailleuse, il peut lui arriver accident. N'avez-vous pas une querelle avec lui? On souhaite que le sort des armes vous soit favorable... et c'est tout.

— Mais pardon, protestai-je, je crains qu'il n'y ait autre chose. Je ne suis pas un spadassin à gages ; je n'ai aucune envie de tuer M. d'Aubigny.

— Alors c'est lui qui vous tuera.

— Il me tuera?

— Il ne s'est jamais battu sans tuer roide et net son homme. Aussi bien nul n'ose se mesurer avec lui et vos hésitations et vos scrupules s'expliquent. Mais si de Lava cède devant d'Aubigny et le craint votre gloire sera bientôt éteinte.

— C'est ce que nous verrons, conclus-je. Si d'Aubigny le prend sur ce ton bravache, je lui répondrai comme il sied. Où le trouve-t-on, ce fier-à-bras, ce tranche-montagne?

— Ce soir vous rencontrerez Pallas au château, dit le comte. Vous la reconnaîtrez bien. Montrez-lui son gant et attendez la suite.

Quand Pallas est présente, d'Aubigny n'est jamais loin...

Sur ces paroles énigmatiques, prononcées en raillant, d'Arcoz me quitta. Que devais-je penser? Ah! combien tout était plus net, plus clair, plus simple en notre beau village de Bilsen!

IX

LE CHEVALIER D'AUBIGNY

Les invités se dirigeaient vers le théâtre du palais où l'on allait chanter l'Opéra. En traversant une galerie, je remarquai un bas-officier des gardes-bavaroises qui fit un geste d'étonnement à mon approche. Je reconnus le sergent Beau-Visage. Le drôle se tenait tout raide dans l'embrasure d'une porte, la pique au poing. Il rougit sous mon regard. Sans doute craignait-il que je ne le fisse châtier. Mais j'avais d'autres soucis pour le quart d'heure.

La salle de spectacle était tendue de rideaux cramoisis. Des lustres de cristal y répandaient des torrents de lumière. L'Electeur avait pris place dans une loge et la com-

tesse d'Arcoz était assise à côté de lui. Les violons préludaient.

Des héros, vêtus à l'antique, vinrent chanter et se lamenter sur la scène, puis des reines, suivies de leurs confidentes, et des déesses jouant de l'éventail. Il y eut une danse de bacchantes, très agiles, malgré le poids de leurs lourdes robes à paniers.

L'Electeur bâillait; toute l'assistance semblait s'ennuyer avec lui. Je n'y comprenais pas grand'chose. Tout à coup, l'orchestre déchaîna un orage de trompettes et de coups de cymbales. Alors apparut une femme coiffée du casque et armée du bouclier et de la lance de Minerve.

Elle n'eut qu'à se montrer et je la reconnus aussitôt. C'était l'amazone du parc, la dame au gant! Sa voix de contralto ne pouvait me tromper. Il n'était pas possible d'imaginer une figure plus fière, plus passionnée que la sienne.

Aussi je ne m'expliquais point la froideur qui accueillit son entrée. La comtesse d'Arcoz

parlait à l'Électeur. Le prince tournait presque le dos à la scène et les courtisans copiaient leur attitude sur la sienne. Lorsque la chanteuse s'inclina pour saluer, un mortel silence tomba sur la salle.

Alors il se passa quelque chose d'inattendu. L'artiste outragée fit signe aux musiciens, et, s'avancant sur le devant de la scène, elle reprit son chant avec une émouvante et sauvage énergie. Cette fois elle dompta réellement l'assistance hostile. Son dernier cri, rugissement de panthère blessée, fut si pathétique que l'Électeur, comme malgré lui, battit des mains. La comtesse d'Arcoz, pâle de fureur, brisa son éventail.

La chanteuse se retira derrière les coulisses. Aussitôt Maximilien-Emmanuel donna le signal du départ, sans attendre la fin du spectacle. Je restai seul parmi les fauteuils et les tabourets de velours. Le régisseur vint me saluer.

— Monsieur, me demanda-t-il. Faut-il continuer pour vous seul?

— Ne prenez pas cette peine, répondis-je.

Mais veuillez annoncer à la dame qui vient de chanter que le chevalier de Lava sollicite d'elle l'honneur d'un entretien.

La belle Minerve revint sur la scène. Elle avait jeté un manteau bleu sur les écailles d'argent de sa cuirasse.

— Que me voulez-vous? demanda-t-elle en me toisant du haut de l'estrade.

Je lui tendis son gant.

— Depuis longtemps, dis-je, je cherche le chevalier d'Aubigny. Puisqu'il ne vient pas à moi il faut bien que j'aille à lui.

— Comment? s'écria-t-elle en plaçant sa main en abat-jour au-dessus de ses yeux pour mieux m'examiner. Mon petit polisson du Parc et le trop fameux chevalier de Lava ne font qu'une et même personne? J'aurais dû m'en douter. Pour un enfant, vous faites un vilain métier. Il ne vous rapportera rien.

— Madame je m'expliquerai là-dessus avec M. d'Aubigny.

— Vous y tenez? Soit, ce soir même, dans une heure, au jardin de l'Infante.

— Le parc est grand?

— Près de la pièce d'eau où nous nous sommes rencontrés la première fois.

Elle fit la révérence et s'éloigna d'un pas rapide. Il ne me restait plus que d'attendre l'heure du rendez-vous.

Je flânai quelque temps dans les salles du palais. Des tableaux ornaient et illuminaient les murs; ici des portraits, là le tumulte des batailles, la pompe des sacres et la magie des apothéoses. L'Archiduc Albert rêvait dans son armure noire à rinceaux d'or; l'Infante Isabelle partait pour la chasse, avec un oiseau enchaîné sur son poing; Spinola souriait d'un air fin et Farnèse contemplait les bastions d'une place assiégée. Je m'arrêtai devant une effigie du grand Condé, peinte par David Teniers. Le prince ressemblait à un vautour qui aurait un peu voisiné avec les loups.

Quelqu'un me toucha le bras. Une voix dit :

— J'espère que Monsieur de Lava n'a point de rancune?

Je reconnus le sergent Beau-Visage. Le drôle bombait le torse dans un justaucorps rouge à brandebourgs d'argent. Je ne pus m'empêcher de rire.

— Vous avez donc quitté cette belle garnison de Diest?

— J'ai eu de l'avancement. Son Altesse m'a tiré des chasseurs de Croij, pour me prendre dans sa garde. L'Electeur de Bavière aime les hommes bien faits. J'ai appris que le chevalier de Lava est très en faveur à la cour.

— Ne m'enviez pas, Beau-Visage. La faveur des princes est éphémère.

Les prunelles du sergent s'allumèrent d'une lueur fauve. Il grommela entre ses dents :

— Tâchez de ne pas la perdre. Hors d'ici, il ferait malsain pour vous.

Je m'éloignai en haussant les épaules. Je sortis du palais ducal. Je m'engageai dans les allées du parc. Les branches nues des arbres dessinaient sur le ciel lunaire une délicate dentelle noire. Près de la fontaine, l'image ambiguë, qui m'avait étonnée lors

de ma première visite en ce lieu, semblait rêver sur son socle. A un pas de là, mon rival m'attendait, masqué et l'épée à la main.

Dès qu'il m'aperçut, il ôta son chapeau. Non, jamais je n'avais rencontré un cavalier plus élégant, à la fois plus noble et plus gracieux. Ses longs cheveux flottaient sur ses épaules.

— Faisons vite, dit-il, d'une voix sourde.

— Pardon, j'ai à vous parler, répondis-je.

— Inutile, nous sommes d'accord. En garde.

— Je ne veux plus vous tuer.

Le cavalier ricana :

— Vous aviez cette prétention ?

— J'y ai pensé. Vous rendez l'air irrespirable. On ne parle que de vous. On ne peut choisir un mouchoir, un nœud d'épaule, un ruban, sans que l'on vous cite en exemple. C'est agaçant.

— Il y a deux mois que vous m'ennuyez de même. Finissons-en.

— Ensuite j'aime une dame à laquelle

je veux montrer que je crains point d'Aubigny.

— Vous aimez cette dame?

— Je le crois.

— Vous n'en êtes pas bien sûr?

— J'ai peu d'expérience en cette sorte d'affaires. Il y a à peine un an, je dénichais encore les oiseaux dans mon village natal. Mais penser sans cesse à une personne, ne pouvoir fuir son image, être tourmenté par le désir de sa présence, vouloir la servir, lui plaire, l'entendre à chaque instant...., n'est-ce pas ce qu'on nomme amour?

— Vous êtes un maître fourbe! cria d'Aubigny soudain transporté de colère. Battons-nous tout de suite.

— Nous ne le pouvons plus. Pour mon compte, je vous eusse expédié volontiers, mais je ne travaille pas pour autrui.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda le chevalier en abaissant son épée.

— J'ai été trompé et je n'y vois clair que depuis une heure. On m'a pris dans la rue, on

m'a équipé, fardé en grand seigneur. Je croyais toucher la récompense d'un service rendu. Je me leurrais : c'était le prix d'un assassinat.

— Ah bah! voilà un incroyable accès de sincérité. Quels sont les artisans de ce beau complot?

— Le comte d'Arcoz principalement. Il m'a assuré que vous êtes un criminel d'état.

— C'est possible.

— Et l'amant.....

— Ce dernier propos est exact. Vous pouvez donc, puisque nous sommes rivaux, croiser le fer avec moi.

— Je ne suis pas un assassin à gages, je l'ai déjà dit.

— Que nous importent les intrigues d'une petite cour ridicule? Quant à l'assassinat, c'est moi qui vous tuerai. Oui, moi. Je vous tuerai, parce que ces gens ont besoin d'une leçon. Je vous tuerai pour décourager tous les autres. Je vous tuerai, parce que je ne me bats jamais sans tuer mon homme.

— Monsieur d'Aubigny, là vous êtes dans l'erreur.

— A moins que vous n'ayez envie de vous sauver? Et encore je vous rattraperais à la course. Allons ceci a trop duré. Le prétexte n'y change rien. En garde ou je vous charge.

— Monsieur, répliquai-je en dégainant, souvenez-vous que c'est par obéissance.

Dès que j'eus tâté le fer de mon adversaire, je compris qu'il n'y avait pas lieu de badiner davantage. J'étais mieux armé que d'Aubigny, grâce à l'épée de Nathaniel. Sans cette supériorité cachée, j'aurais bien pu y laisser ma peau. Le chevalier d'Aubigny n'ignorait aucune des finesses de l'escrime. Bien qu'insaisissable, sa pointe était toujours en ligne. Sa lame tendue se dérobaît à toutes mes prises et nos engagements se succédaient vertigineusement, du tac au tac, sans résultat. J'égratignai le chevalier à l'épaule. Aussitôt il prit du champ.

— C'est un vrai régal de travailler avec vous, dit-il. Quelle jolie main.

— Je vous retourne le compliment, ripostai-je. Je vous donnerais volontiers une revanche à armes égales.

— Nos armes ne sont pas égales?

— Vous l'éprouverez tout à l'heure, à moins que nous nous arrêtions là?

Le chevalier baissa la tête. Il s'assit fortement sur ses jambes et prit une garde sévère. Son jeu s'accéléra. Je m'aperçus qu'il en savait beaucoup plus que ce qu'il m'avait montré jusque-là. Diable d'homme ! Plus d'une fois, je sentis le vent de son épée à un doigt de ma figure. Je compris qu'il fallait jouer serré et tirer de mon sac mes meilleurs et derniers tours.

Voyant qu'aucune de ses furieuses attaques ne portait, le chevalier s'arrêta brusquement et, se fiant à ma loyauté — ou peut-être pour l'éprouver — il dirigea sa pointe vers le sol.

Il resta un moment à me considérer et je voyais ses yeux étinceler dans les trous de son masque. Il semblait méditer et chercher le

secret d'une résistance à laquelle aucun de ses adversaires ne l'avait jamais accoutumé.

— C'est vraiment étonnant, murmura-t-il. Quel dommage de vous tuer. Je vais priver le monde d'un grand artiste. Tenez, je vous fais grâce, mais vous me rendrez votre épée et vous publierez partout que je vous ai donné la vie.

Je suis patient, mais du coup j'eus un léger accès de colère.

— Monsieur, dis-je, pour un duelliste fameux, vous m'étonnez. Vous semblez ignorer la loi Lombarde. Les trophées et le droit de vie n'appartiennent qu'au vainqueur. D'où vient votre présomption à vous considérer comme tel? Pardieu, vous êtes loin de compte! Je n'ai même pas rompu d'une semelle et je vous ai ménagé jusqu'ici.

Le chevalier bondit comme un léopard blessé.

— Me ménager? cria-t-il Vous osez...?

— Et je dois vous avertir que vous faites des fautes. Vos finales tombent toujours en

tierce, ce qui expose aux coups de temps.

Le chevalier se dépouilla rapidement de son justaucorps. Il apparut en bras de chemise.

— Faites-en autant, conseilla-t-il d'une voix creuse. Car je vous jure que nous allons maintenant jouer de telle sorte, qu'il faudra bien que l'un de nous deux reste sur le carreau.

— Sait-on, raillai-je. Dans un roman de chevalerie, j'ai lu d'un duel qui dura cent ans. Il est vrai qu'un des duellistes s'appelait....

— La Mort ! dit d'Aubigny. La voici, mon brave.

Il se jeta sur moi. Je fus pris, encerclé, enfermé dans un ouragan de fer. Je parais la foudre et les éclairs ! En conscience, dois-je avouer, j'étais dominé, perdu, écrasé. Ce fut l'épée magique qui me préserva ou Dieu peut-être, je n'en sais rien. Cependant, sur une de mes feintes, d'Aubigny opposa prime, enveloppa tierce volante en coupant de revers et me porta une si terrible botte qu'il me fut

impossible de la parer. Néanmoins j'évitai le coup mortel en esquivant du corps, mais à un cheveu près. La pointe troua ma chemise de part en part et m'érafla les côtes. Me croyant mort, le chevalier fendu à fond, mit un léger retard à se relever. Il n'y avait plus à raffiner sur les galanteries de l'escrime. Sans balancer et sans excès de scrupules — c'était d'ailleurs l'unique moyen de me défaire de ce démon sans le tuer — je frappai d'Aubigny à la tête d'un rude coup de pommeau. Il tomba.

Je me précipitai pour lui porter secours. Il était évanoui et son masque avait glissé. O stupeur ! je reconnus la belle chanteuse d'opéra, Pallas, la dame au gant.

X

MADemoiselle DE MAUPIN

Mon pavillon, était à quelques pas de l'endroit où nous venions de nous battre. Je pris la blessée dans mes bras et je la transportai chez moi. Elle ouvrit tout de suite les yeux.

— Quelle cruauté! m'écriai-je en tombant à genoux. Si j'avais su qui était d'Aubigny, je ne me serais même pas défendu.

— Vous ne le saviez vraiment pas?

— Comment aurais-je pu le savoir? Tout le monde conspirait à me tromper.

L'amazone sourit. Il n'y avait plus aucune dureté dans ses yeux, dans sa voix, dans l'expression de son visage. Comment avais-je pu la prendre pour un jeune homme, avec sa taille gracieuse, ses petites mains et ses beaux

cheveux châains répandus sur ses épaules.

— Vous êtes donc réellement un enfant? demanda-t-elle. Fallait-il que je fusse vaincue par un enfant? Quel dommage si je vous avais tué.

— Pouvais-je rêver d'une plus belle mort?

— Mais, reprit-elle tout à coup, à cause de moi vous manquez votre fortune. Il ne fallait pas épargner d'Aubigny.

— Ne me parlez pas ainsi, suppliai-je, vous m'affligez.

— Vous êtes sensible.

Je détournai la conversation.

— Voulez-vous rentrer chez vous. Faut-il faire atteler?

— Vous me renvoyez! protesta-t-elle. Sans me demander pourquoi on veut me tuer? Je suis encore trop faible pour me défendre.

— Je craignais d'être indiscret.

— Non je reste, déclara-t-elle. Vous m'avez cassé la tête. Il faut que je me repose et que je reprenne des forces.

Nous restâmes pendant trois jours cachés

dans ma demeure. Nous ne savions pas ce qui se tramait au château.

D'autres assassins pouvaient être à la recherche d'Aubigny.

Nous passions le temps agréablement à bavarder, à lire, à faire des armes. Nous étions à peu près de force égale, avec un léger avantage du côté de la Maupin. Elle était particulièrement redoutable dans les coups enveloppés et les liements.

Je lui racontai mon histoire, sans rien lui cacher, pas même ma grande affection pour la tendre Jeannette.

— Retournez chez vous, me conseilla-t-elle à la fin de mon récit. La ville et la cour ne vous valent rien. Vous avez le cœur trop pur, David. Vous ne réussirez jamais parmi les hommes du siècle. Souvent, pour faire fortune, nous devons renoncer à la paix de notre conscience.

— Mon père m'a voué au métier des armes, objectai-je. Je dois obéir à mon père.

— C'est l'erreur des pères de vouloir que

leurs enfants leur ressemblent. Vous êtes tout amour, David. Vous n'êtes pas né pour tuer. Croyez-moi, gardez vos mains aussi innocentes que votre cœur.

Mon valet de chambre avait procuré à Camille des atours féminins, pris je ne sais où. Une robe siamoise, couleur bouton d'or, garnie de dentelles flottantes, lui seyait divinement bien. Quand je la voyais dans ce costume, vive, espiègle, les yeux animés par le fard, avec du rouge aux lèvres et une mouche assassine dans le creux du menton, j'avais de la peine à reconnaître ma vaillante amie et de croire qu'elle et le terrible d'Aubigny ne faisaient qu'une seule et même personne.

Qui aurait pu se l'imaginer? A moins d'ajouter foi aux fables antiques et au monstre délicieux, ni dieu ni déesse, représenté par la statue du Parc. Mais je ne savais que trop, pour ma vertu et ma fidélité, que Camille était femme et rien que femme.

Quand nous étions las de nos jeux et exer-

cices habituels, jeux du cœur et de l'épée, Camille me racontait ses aventures passées et comment elle en était venue à prendre les habitudes et les goûts d'un cavalier galant. Ah! que je voudrais pouvoir écrire ici comme elle parlait, avec cette verve et cet accent chaud de la Bourgogne, qui mettait dans ses discours comme une pointe d'ivresse et un arôme de vin généreux.

— Mon bon David, disait-elle, nos destinées se ressemblent à force d'être dissemblables. Nous devons nous rencontrer, c'était écrit. Mon père, M. d'Aubigny, était bon gentilhomme, mais gueux comme un rat. Il avait été secrétaire du comte d'Armagnac. Ma mère mourut en couches. Mon père ne pouvait se consoler de n'avoir point d'héritier mâle encore qu'il n'eût rien à léguer par testament. Il lui prit l'étrange fantaisie de m'élever en garçon. On m'habilla en page et l'on m'apprit l'équitation et l'escrime à coups de verges. Parbleu, j'ai été battue avant de savoir battre les autres! Il est possible que, pour

agir de la sorte, mon doux père avait des raisons que j'ai toujours ignorées.

Quoi qu'il en soit, je devins très adroite. Mon maître, un coupe-jarret du Piémont, était des plus habiles. Il m'enseigna la canne, la pointe et la contre-pointe à la perfection, autant pour la pratique que pour la théorie.

Je grandissais insouciant, sans soupçonner la singularité de mon cas. Je ne pensais point qu'il y eût quelque différence entre moi et les autres béjaunes de la ville. Vous avez l'âme trop candide, mon ami, pour avoir une idée des misères auxquelles une vie de femme est exposée. Mon père était âpre au gain et plus avare qu'Harpagon. A seize ans je devins le triste objet d'un marché infâme.

Un sieur de Maupin, quinquagénaire édenté, mais opulent, voulut m'épouser. Il fit de telles offres à l'auteur de mes jours que celui-ci me livra à l'affreux bonhomme, avant que j'eusse même compris ce qu'on allait exiger de moi.

Holà! ne faites pas grise mine, David de mon cœur! Vous m'avez gagné mon gant et je suis votre esclave. Mais pouvais-je prévoir une aussi étonnante défaite? Allons en garde et donnez-moi un baiser! Mon Arnolphe, croyant tenir une Agnès, fut bien déçu et puni par où il avait péché. Il prétendait me donner des gardes de corps, une duègne et m'enfermer dans une chambre grillée, comme une infante espagnole. Du coup j'entre en fureur, je lui fais sauter sa perruque et je m'empare de son épée. Maître, laquais, servantes, je vide la maison en trois estocades. Mon mari se précipite sur la place de Nîmes, en bonnet de nuit et clamant : « Au secours, à moi, à la garde, j'ai épousé le diable! » — « Coquin, répondis-je du haut de mon balcon, tu es trop laid. Il n'y a pas de diablesse en enfer qui voulût de toi. »

Après cet éclat, il fallut bien que mon mari me laissât agir à ma fantaisie. Je repris mes habits d'homme, et les académies d'armes, les jeux de paume, les tavernes n'eurent dé-

sormais de meilleur client que moi. Ah! je m'amusais. J'étais fille pour les garçons et garçon pour les filles. J'avais des amants et des maîtresses. J'apprenais des uns comment il faut séduire et désespérer les autres. Mon masque était à double visage et partout je récoltais les bénéfices sûrs du troisième larron.

Parmi mes galants, je comptais le prévôt de Serannes. Il était joli homme et prompt à piquer, comme une abeille. Il discourait bien sur les maîtres anciens et modernes. Il me perfectionna dans le jeu classique et corrigea ma main, que j'avais un peu désordonnée et sujette à s'emporter. Il m'apprit à tirer au mur et aussi quelques bottes qui sont bonnes pour terminer rapidement un duel. Ce sont des ruses de salle, assez hasardées parfois, mais pouvant servir contre les rodomonts et les ferrailleurs, comme le *demi-cercle* sur le dégagement *de tierce* en *quarte*, avec la main renversée d'abord puis tournée en *seconde*. C'est une espèce de *temps forcé*. Il

faudrait que je vous montre cela l'épée à la main¹.

Je m'engouai tellement de mon prévot que nous ne nous quittions presque plus. Un jour mon époux trouva de Serannes installé chez lui, mangeant à sa table, buvant son vin, usant de son carrosse et montant ses chevaux. Encore s'il s'était contenté de cela!... Maupin finit par jeter de hauts cris et par me menacer des rigueurs de la Justice. A vrai dire, il pouvait obtenir un jugement contre moi et me mettre au couvent.

Plutôt que de m'exposer à cette fâcheuse extrémité, je pris la fuite en compagnie de Serannes. Nous débarquâmes à Marseille, assez légers d'argent, mais la cape sur l'épaule et l'épée au côté. Un entrepreneur de spectacles nous engagea pour donner des assauts en public. Jongleuse d'épée, me voilà passée à l'état de phénomène. Je tirais en pourpoint

1. Pour les escrimeurs modernes : sur le dégagement de *sixte* en *quarte*, exécuté de parti-pris, parer *octave* en coupant la ligne et tourner la main en *seconde* dès qu'on sent le fer.

et culottes de satin. Mon travesti jetait le trouble dans le cœur des spectatrices. Elles m'envoyaient des billets brûlants et me mettaient au défi de dire la vérité sur mon sexe. Une jeune fille, la charmante Rosine, se montrait particulièrement empressée. Tous les soirs, je l'apercevais, assise dans la même loge, les joues enflammées, l'œil noir en feu. Elle me supplia de lui accorder un rendez-vous. J'y allai et n'eus point de peine à lui montrer que j'étais fille autant qu'elle. Devant l'évidence, elle ne put retenir ses sanglots. Elle me reprocha amèrement d'avoir allumé un feu coupable dans son sein.

— O Rosine, protestai-je, pourquoi nommer coupable la tendresse qui va nous unir? Est-il un sentiment plus pur que l'amitié? Qu'aurais-tu gagné si, au lieu d'une sœur, tu avais trouvé en moi un homme ingrat et brutal. Le péché n'est que dans les amours vulgaires, auxquelles le cœur et l'esprit ne participent point

Enfin je la consolai. Mais Rosine avait des

parents jaloux qui prirent ombrage de notre liaison. Ils destinaient leur enfant à la couche de quelque paillard riche et n'entendaient point qu'elle compromît sa réputation en fréquentant une fille de théâtre, une saltimbanque. Les bourgeois sont comme les Anglais : leur vertu puritaine est toujours d'accord avec leurs intérêts.

Rosine, qui refusait de me quitter, fut envoyée dans un couvent, aux environs de Montpellier. Je n'eus pas de peine à découvrir sa retraite. Plantant là mon prévot, je repris mes habits de femme et je volai au secours de mon amie.

Je réussis assez facilement à entrer comme novice dans le cloître où Rosine faisait pénitence. Me voyez-vous sous la cornette ? Les nonnes furent longtemps à soupçonner quelle sorte de loup-garou s'était glissé dans leur bercail.

Pour Rosine et moi le bonheur était revenu. Nous n'étions pas pressées de fuir plus loin. Les sœurs et madame l'abbesse avaient en

moi une entière confiance; j'étais douce, soumise, laborieuse et assidue aux offices. Un jour il m'arriva pourtant de me dévoiler, mais dans de telles conditions que cela tourna à mon avantage. Quelques dragons, las de courir après les protestants fugitifs, vinrent loger chez nous. Ils étaient commandés par un vieux capitaine au visage chagrin, parfait honnête homme, et par un jeune cornette, M. d'Albret, qui se donnait des airs de cadet de Gascogne.

A peine installés, mes gaillards mènent grand tapage. On ne saurait être dragon sans se monter le cou et sans cracher feu et flammes. Éperons et fourreaux tintent sur les dalles, pendant que les nonnes apeurées s'empres- sent, celle-ci avec du pain, des fruits, des œufs, du jambon, du fromage, celle-là avec du vin, du miel, des confitures.

— Holà! s'écrie le cornette, cela ne suffit pas, révérende mère. Nous revenons de la chasse aux hérétiques, nous sommes les défenseurs de la foi; l'on ne saurait pécher en notre

compagnie. Il n'est de bon festin sans un peu de musique et d'amours. Vous avez là un sérail que le Grand Turc vous envierait : des fleurs trop belles pour qu'elles se fanent et périssent dans l'ombre. Désignez vous-même celles qui serviront le mieux au délassement des enfants de Mars, vos hôtes pour cette nuit. Moi, j'opte pour cette jolie brune, aux yeux vifs...

C'était de moi qu'il parlait.

— Monsieur, ripostai-je, vous parlez comme si vous aviez emporté notre demeure d'assaut. C'est vous donner un peu vite les gants d'une victoire que vous n'avez pas gagnée. Toute novice que je suis, je vous donnerai mes lèvres si vous vous montrez capable d'y arriver. Mais, d'abord, il faudra jouer de la pointe.

A ces mots, je m'empare par surprise du sabre d'un dragon. Je retrousse ma robe gaillardement et je tombe en garde. Rien qu'à ma façon chacun devine que je suis de taille à tenir ma gageure. Le blanc-bec pâlit

et un gros rire circule autour de la table.

— Vous êtes bien effrontée/la belle, proteste le cadet.

— Le vin est tiré, il faut le boire, dis-je du tac au tac. Allons, décidez-vous, mon mignon. Je ne vous enlèverez qu'un bout de l'oreille!

— Elle est folle, maugrée le cadet. Madame l'abbesse, faites cesser ce scandale.

Mais son capitaine intervint d'une voix rude :

— Monsieur d'Albret, je ne saurais tolérer que mes dragons fussent commandés par un officier qui ne relève point les défis qu'il reçoit. Il faut vous excuser ou mettre le sabre à la main.

— Je n'accepte point d'excuses, criai-je en donnant deux appels du pied à la grande joie des dragons qui formaient le cercle autour de nous. Décidez-vous, monsieur!

Alors le cornette fut contraint de s'aligner. A la surprise de tous les assistants, je lui coupai un bout de l'oreille, comme je

l'avais annoncé. Jamais je n'ai vu un faux-brave si déconfit.

Là-dessus le vieux capitaine nous demanda pardon des propos et de la conduite de son lieutenant. Et les dragons se tinrent comme des petits saints jusqu'à leur départ.

La révérende mère me loua de mon courage, mais elle parut croire qu'il y avait quelque fraude là-dessous. Une brebis qui tirait du sabre, si l'on peut dire, ne pouvait être qu'une brebis galeuse. Elle se mit à me surveiller du coin de l'œil. Ma familiarité avec Rosine lui fut tôt révélée. On nous sépara.

Je jugeai qu'il était temps d'agir et de songer à notre évasion. Cela n'était pas plus aisé, David, que de sortir de votre citadelle de Diest. Surtout que nous étions deux et que la gentille Rosine n'était pas des plus braves.

Une religieuse de notre communauté vint à mourir. On avait allumé une chapelle ardente dans sa cellule. Je profitai de la nuit pour mettre le feu aux rideaux du lit de la morte, voulant faire croire à un accident.

Le feu se communiquerait à la chambre, à tout le couvent. Grâce au désordre et au tumulte qui s'ensuivraient, je pourrais fuir, sans être remarquée, avec ma douce Rosine.

Hélas! ce beau projet ne réussit qu'à moitié. Au seuil du couvent, Rosine s'évanouit d'effroi. Je dus l'abandonner et je n'eus que juste le temps de prendre le large; car j'avais presque aussitôt été reconnue et dénoncée comme coupable de l'incendie.

Vous verrez, David, si je fis bien de décamper à tire-d'aile. Quelque temps après, la Chambre de Montpellier, me condamna par contumace, à être brûlée vive. Je fus bel et bien ardée en effigie. L'épée nous expose toujours, plus ou moins, à finir sur l'échafaud ou au gibet. Le bûcher, la Pucelle d'Orléans à part, est une exception.

Pendant ce temps, je courais les routes de France, vers Paris, en compagnie d'une troupe de Bohémiens, où je m'étais réfugiée. La belle société! Les hommes volaient des poules, les femmes disaient la bonne

aventure. Leur chef, la Bogne, dit le Grand Ferrant — qui avait ramé aux galères — m'apprit à danser sur la corde raide et à avaler du feu.

J'avais adopté leur costume, pour me rendre méconnaissable. Le costume mâle, cela s'entend, avec de larges braies, une hongreline à l'ancienne mode et, sur mes cheveux épars, un grand feutre hérissé d'une plume de faisan.

Au lieu de rapiner et de mendier, je chantais dans les cours d'auberge, pour récolter quelques sols. Un jour, non loin de Meaux, je fus applaudie par quelques jeunes gens de qualité qui dînaient par là. L'un d'eux s'écria :

— Quelle voix! Ah! le merveilleux contralto. Si l'usage le permettait à Paris, comme à Londres, de donner des rôles féminins aux jouvenceaux sans barbe, j'engagerais ce jeune drôle pour me chanter Pallas, dans *Cadmus*. D'où viens-tu camarade?

— D'une île fabuleuse où les garçons peuvent redevenir filles quand cela leur plaît.

— La preuve?

— Vous m'en demandez trop, seigneur.

Étonné, l'autre me considère plus attentivement. Il devine l'oiseau sous son plumage d'emprunt. Il me tire à l'écart.

— Parlez, me dit-il. Qui êtes-vous? Vous n'appartenez point à cette troupe de vagabonds. Je suis Lully, le maître de chapelle de la cour. Si les choses sont comme elles me paraissent, votre fortune est faite :

La suite se devine. Lully obtient ma grâce et m'introduit à l'Académie Royale de Musique de Paris. Me voilà cantatrice. D'abord on voulut me donner quelques leçons, mais j'y fus complètement rebelle. Il fallut qu'on me laissât chanter à ma guise, sauvagement.

Je débutai dans ce rôle de Pallas, où vous m'avez vue. Mon succès fut très vif. Les spectateurs de l'Opéra n'avaient d'yeux et d'oreilles que pour moi. Le bon Lully exultait. Mais cela n'amusait guère mes comparses du théâtre, mesdemoiselles Moreau Duparc et le ténor Duméni. Derrière les

coulisses, je faisais scandale. Je jouais les déesses, impardonnable audace, sans mouchoir et sans éventail! C'est une fâcheuse conjoncture que d'introduire une aiglonne dans une basse-cour, parmi les dindes et les oisons.

Toutes ces belles envieuses réussirent à monter une cabale, pour me tuer à coups de sifflets. Duméni en était et il avait entraîné dans le complot la marquise de V..., qui le comblait de présents et de faveurs.

Je sus la chose à temps pour n'être point surprise et pour préparer ma vengeance. Le soir même de la représentation, c'était un soir d'hiver, je m'habillai en homme et j'allai attendre Duméni Place des Victoires, par où il avait l'habitude de passer. Je me dissimulai derrière le socle de la statue de Louis XIV. Duméni arriva par la rue Vide-Gousset en fredonnant, en vrai gouâleur qu'il était. Le drôle était somptueusement vêtu d'un habit brodé d'or et garni de dentelles. Il avait l'épée au flanc, tel un vrai sei-

gneur. Je lui tombai dessus comme la foudre. En deux coups de canne, j'envoie sa perruque et son chapeau aux étoiles. Puis ce fut l'éclair de ma flamberge sous la lune : c'est un miroir où les vauriens et les lâches n'osent se contempler. Déjà le tenor aimé des dames, le laquais de cœur qui se donne des airs de bourreau, est à mes genoux et m'implore sa grâce. Je la lui accorde. « Mais d'abord ta bourse et ta montre ». Le maraud s'exécute. Puis, consciencieusement roué à coups de canne, il se sauve les bras au ciel.

J'eus tout juste le temps de le suivre et de gagner ma loge sans qu'on remarquât mon déguisement. Quand j'arrivai dans les coulisses, casquée et armée pour mon rôle de Pallas, j'entendis Duméni raconter l'histoire à sa façon. Il avait été assailli par une douzaine de malandrins. Il les avait dispersés au vent de sa colichemarde. Il mimait la scène, en brandissant son estoc.

— Faquin ! criai-je en levant ma lance sur ses épaules. Ne reconnais-tu point le bois

dont je t'ai chauffé l'échine? Moi seule je t'ai roué de coups, comme tu le méritais. Je n'ai pris ta bourse et ta montre que pour fournir ici la preuve de ta lâcheté.

Là-dessus je lui jette les deux objets au nez.

Devant le parterre il fallut livrer une autre bataille. Après mon tour de chant, je fus saluée par une bordée de coups de sifflets. Des cris d'animaux se mêlaient aux injures : « Dehors la Bohémienne! Ohé la virago! » Sans m'étonner je fis face à l'orage, comme vous me l'avez vu faire au palais de l'Electeur. Je haussai la voix et je repris mon air avec plus de force. La foule domptée s'inclina et me jeta des fleurs. Je revins saluer avec des roses plein mon casque.

Ce triomphe ne me suffisait pas.

Pendant le tumulte, j'avais remarqué la marquise de V..., qui, du haut de sa loge, où elle se tenait en compagnie de trois freluquets, excitait la populace contre moi. Je me promis de la retrouver.

Après le spectacle, je repris mon costume de cavalier pour me rendre au Palais Royal, où Philippe d'Orléans donnait un bal masqué. Tous les jardins, les pièces d'eau, les parterres, les charmilles flambaient de lumières. J'avais, selon l'usage, les traits dissimulés sous un loup de velours. Jugez de ma chance? Dès les premiers pas, je reconnus la marquise de V..., parmi les dominos du bal! Ses trois Sigisbées ne la lâchaient pas d'une semelle. Sans prendre garde à eux, j'accoste la belle marquise et je lui dis mille insolences. Elle rit d'abord, puis se fâche. Je reprends mon discours, avec le parti-pris évident de l'outrager.

— Quoi, dis-je, les nymphes de l'hôpital ont accès jusqu'ici? A quoi songe la police du royaume? Allons, ma divine, dites-moi votre prix. Je suis en appétit de rire aujourd'hui.

Les trois garde-corps font mine d'intervenir. Je leur demande aussitôt :

— Comment, mes maîtres, c'est seulement à présent que vous devinez que je désire vous

parler de près? Veuillez me suivre, à un pas d'ici, afin que je vous expédie l'un après l'autre.

Et, ma parole d'honneur, je le fis comme je l'avais promis. Tous les trois, par la même botte : *engagement de quarte, pressez, une, deux!* Je n'avais plus qu'à me cacher; car Louis ne badine pas avec les duellistes.

Le scandale fut grand. C'étaient, paraît-il, trois jeunes gens de famille. Une nouvelle condamnation à mort me frappa.

Je m'y dérobai en gagnant la capitale des Pays-Bas. Je m'y croyais en sûreté, lorsque je vis arriver à Bruxelles notre troupe d'opéra, au grand complet. Je fus mandée chez l'ambassadeur. On me conseilla de reprendre ma place parmi mes camarades et de tâcher de plaire à l'Electeur. Ma grâce était à ce prix. On voulait rendre Maximilien-Emmanuel favorable au duc d'Anjou qui venait d'hériter des immenses domaines de Charles II, roi d'Espagne. Si vous entendiez la politique, mon petit, vous devineriez que je devins une créature de la

Maintenon. Ainsi les vieilles dévotes savent parfois mettre le diable dans leur jeu.

L'Electeur ne résista point à mon sourire ni à la douceur de ma voix. Ce prince nous était d'ailleurs attaché et il fut fidèle à ses serments. J'ai été pendant quelques mois la reine du Brabant. Telle que vous me voyez, j'ai travaillé à la grandeur de la France et au bonheur des Flamands. Mais ce pays-ci est plein d'intrigues. Les grands, les nobles, les courtisans, vendus pour la plupart secrètement à l'Angleterre, à l'Autriche, à la Hollande, se réunirent tous ensemble pour ruiner mon crédit. Le comte d'Arcoz fut, parmi mes ennemis, le plus actif et le plus fourbe. Aidé de sa jolie femme, il me perdit dans le cœur de Maximilien-Emmanuel. Il vint m'offrir vingt mille livres pour acheter mon silence et mon abandon. Je lui jetai la bourse à la tête. C'est alors, sans doute, que mon assassinat fut décidé...

Nos confidences furent interrompues par l'entrée de M. Lamoral-Alexandre Maréchal

de Ravenstein de Beaulieu. Le gros homme semblait irrité :

— Bah! dit-il en s'adressant à la Maupin, vous vivez encore vous?

Elle secoua sa tête bouclée et un sourire provocant tendit l'arc de sa bouche. Il en jaillit un trait :

— Pour l'agrément du chevalier, dit-elle.

— Vous le ferez pendre, riposta le Commandeur. Libre à vous de braver Maximilien-Emmanuel, mais moi je ne m'en mêle plus. J'ai passé l'âge des aventures. Vous avez vingt-quatre heures pour déguerpir. N'attendez pas, car je pars; et quand je ne serai plus là vous verrez le diable et son train.

— Monsieur, déclarai-je, si j'avais su vos projets, j'aurais refusé de profiter de vos bontés.

— On en marcherait dans ses tripes comme un cheval de picador! Quels projets? Il s'est trouvé que le prince avait besoin d'une épée. Pouvais-je lui offrir mieux que vous? Qui pouvait s'attendre à rencontrer un Scaramouche

philanthrope? C'est le titre d'une comédie. Le redoutable d'Aubigny jouait un jeu qui l'exposait à ces rencontres. Mais il a plus d'un tour dans son sac.

La Maupin bondit sur ses pieds et s'approcha vivement du Commandeur :

— Monsieur de Ravenstein, dit-elle frémissante de colère, vous dites des sottises. Je n'ai ni trompé, ni outragé, ni trahi le prince. Vous êtes tous abusés par ce misérable d'Arcoz.

— Je ne me mêle plus de rien, répéta le Commandeur. Adieu.

Il sortit brusquement.

— Il a raison, dit la Maupin. Nous devons fuir.

— A l'instant, accordai-je. Férons-nous le voyage à cheval ou en carrosse? A cheval on passe partout.

— A cheval, mais nous ne partirons que demain à l'aube. Il faut que je retourne chez moi. J'ai des affaires à régler avec ma femme de chambre.

— Je vous accompagne.

— Non, je veux être seule.

— Mais il y a du danger. Vos ennemis n'ont pas désarmé peut-être?

— Qu'ils viennent, gronda mon irritable amie. C'est ce que je souhaite. Croyez-vous qu'on me mette par terre deux fois? Vous-même...

De nouveau je surpris, dans son regard, une flamme de colère, presque une lueur de mépris. Je saisis sa main.

— Oh! Camille, dis-je, ce n'est déjà plus vous qui parlez. Vous voilà redevenue le cruel d'Aubigny!

— C'est *lui* qu'ils veulent assassiner, répliqua-t-elle d'un air sombre.

— Ils n'oseront l'attaquer qu'à plusieurs et par trahison. Ne nous quittons plus. A nous deux, nous pourrions tenir contre dix hommes.

— Non, non, refusa-t-elle. Je veux être absolument seule. N'insistez pas. Il est nécessaire que je sorte seule.

— Mais pourquoi?

— Il faut m'obéir David, je l'exige. Mon amitié est à ce prix .

Je n'osai la contrarier plus longtemps.

— Soit, dis-je, mais échangeons au moins nos épées. La mienne est un talisman qui ne m'a jamais trahi. A votre tour d'en éprouver le mystérieux pouvoir. Vous savoir bien armée, diminuera mes appréhensions.

— Merci, dit Camille de Maupin en prenant l'épée de Nathaniel. Je vous la rapporterai cette nuit même.

Elle partit. Je devais écrire : *il partit*. Car elle avait repris l'apparence du chevalier d'Aubigny, avec sa cape sur l'épaule et mon épée au côté. Je passai tout le reste de la journée à penser à elle. A mesure que les heures fuyaient, je déplorais de ne pas l'avoir suivie. Quelle sottise était la mienne! Je ne savais même pas où elle demeurait?...

A minuit, n'y tenant plus, je voulus sortir pour aller à la recherche de Camille. Mais si elle revenait entre temps? Je n'avais rien

mangé depuis son départ. Tout à coup, je m'étonnai du silence inaccoutumé dans lequel ma maison semblait plongée. Pourquoi mon valet de chambre n'était-il pas venu une fois s'informer de mes besoins? Parbleu mes gens en prenaient à leur aise. Je sonnai, point de réponse.

J'ouvris la porte du petit salon où je me rongais d'impatience. L'antichambre était obscure. Rien ne bougeait aux alentours.

Je pris un flambeau et je parcourus les autres pièces de mon pavillon. Tout y était abandonné, éteint, muet, désert. Mon ombre seule m'accompagnait, glissant sur les murs. Les chambres, les cuisines, l'écurie étaient vides. Plus de domestiques, plus de chevaux, plus de meubles, plus de tentures, plus d'habits dans ma garde-robe, à part le petit habit noir de Nathaniel, celui que je portais lors de mon arrivée chez le Commandeur. Qu'est-ce que cela voulait dire? Était-ce la fin de l'enchantement. Pourquoi les fées me devenaient-elles hostiles? Ah! l'épée! Je m'étais déssaisi

de l'épée magique? Non, il était ridicule de croire cela! Le Commandeur de Ravenstein, mécontent, me jouait un tour de sa façon.

Las d'attendre Camille, je me jetai tout habillé sur un sofa. Je ne m'endormis que difficilement, d'un sommeil pénible, traversé de rêves sinistres et de visions funestes. J'étais à la citadelle de Diest, on plantait une potence sur l'esplanade...

J'ouvris les yeux. L'aube éclairait les fenêtres. Dans le parc de Ravenstein les oiseaux chantaient. Je me levai et je courus à la maison du Commandeur. En traversant le jardin, je sentis que l'hiver était fini et que le printemps allait renaître. Déjà la saison nouvelle parfumait la terre et réveillait les branches engourdies des vieux arbres. Les bourgeons étaient prêts à éclore. L'eau du lac, où nageaient les cygnes nonchalants, semblait jaillir d'une source fraîchement évadée de sa prison souterraine.

La vaste demeure de M. de Ravenstein de Beaulieu ressemblait au château de la Belle

au bois dormant. Les volets étaient clos, pas un mouvement, pas un bruit à l'intérieur. Je saisis le lourd heurtoir de la porte. Mes coups résonnaient dans la solitude. A la longue, le Suisse vint m'ouvrir. Il me toisa du haut de ses six pieds :

— *Que foulez-vous?*

— Le Commandeur.

— *Monseigneur est bardi pour la gambagne.*

— Mes domestiques ?

— *Che suis seul ici.*

— Le Commandeur n'a rien dit, rien laissé pour moi !

— *Rien, rien, nichts...*

Il me jeta l'huis au nez. Que faire ? Je retournerai vite sur mes pas. Camille m'attendait peut-être ? Elle n'allait pas me délaisser, me trahir comme les autres ?

Soudain je me vis entouré par une troupe de soldats. Le sergent Beau-Visage était à leur tête.

— Mon fils, goguenarda-t-il, je vous l'avais

bien promis, les chasseurs de Croij ne lâchent jamais leur homme.

Une heure après j'étais à l'« Amigo » qui est une prison ancienne et célèbre de Bruxelles.

XI

JE SUIS PENDU

D'abord je ne pris pas cette mésaventure au tragique. C'était un malentendu. Je me désolais seulement d'être séparé de Camille.

Durant les premiers jours de ma captivité, je fus traité assez humainement. Mais un matin le geôlier, suivi d'un aide entra dans mon cachot et me chargea de fers. Quand je lui demandai la raison de ce traitement barbare, il me répondit d'un ton bourru :

— Déserteur et assassin, votre compte est bon.

— Assassin ? de qui donc ?

Mon juge se chargea de me l'apprendre. C'était un terrible homme, à tête de matou sous sa perruque grise. Il cachait ses griffes dans les manches de sa robe fourrée.

— Voyons, me dit-il, c'est un coup de tête. Tirez-vous de là, mon enfant, en faisant des aveux spontanés. L'Electeur s'intéresse à votre cas : il m'a recommandé de faire prompte et bonne justice.

— C'est une iniquité, protestai-je. J'ai été engagé aux chasseurs de Croij par surprise et déloyalement.

— Est-ce pour cette raison que vous avez déserté?

— Sans doute.

— Greffier, écrivez. Nous avouons la désertion. L'accusé est de bonne volonté; il en sera tenu compte. Où et quand avez-vous connu le comte d'Arcoz?

— Je l'ai rencontré peu de temps après mon arrivée à Bruxelles, dans le parc de l'Infante. Nous eûmes une querelle.

— Ecrivez, greffier, de votre plus belle main. Une querelle? *Habemus confitemtem reum!* Tout se dévoile, clair comme le jour. Quel était l'objet de cette querelle? Une rivalité?

— Mais non, une futilité, un badinage.

— Réfléchissez un peu, jeune homme. Nous avons trouvé ceci. Connaissez-vous cette belle arme?

Le juge découvrit l'épée de Nathaniel, qu'il avait tenue cachée jusque-là. A son aspect, je ne pus retenir un cri d'espoir. Ah! la voir, la toucher encore une fois, pour retrouver ma force et ma chance perdues!

— N'est-ce pas votre épée? Voyez la devise gravée sur la lame :

Quis separet nos nihil nisi mors.

— Elle m'appartient! m'écriai-je. Il n'y en a pas deux pareilles au monde.

— Fort bien, riposta le juge. On l'a trouvée plantée dans le cœur du comte d'Arcoz!

Je baissai la tête. Que pouvais-je répondre? Accuser Camille? Je n'en restais pas moins son complice et la lâcheté ne me sauvait pas.

— Allez, conclut le juge, cela suffit pour aujourd'hui. Vous avez raison de ne pas vous

obstiner dans d'inutiles dénégations. Si vous aviez été récalcitrant, j'aurais dû vous soumettre à la question ordinaire et extraordinaire.

Lorsque je me retrouvai seul, dans ma cellule, je compris soudain que j'étais en grand péril. Mais j'espérais encore que je pourrais me justifier. J'adressai une supplique à l'Electeur. Le geôlier me promit de la faire parvenir au palais ducal. J'ai toujours ignoré s'il me tint parole ou s'il se moqua de moi.

J'espérais aussi que le Commandeur de Ravenstein, revenu des champs, s'inquiéterait de moi et qu'il ne me laisserait point sans secours dans une position si dangereuse. Mon procès ferait quelque bruit, sans doute? Et, à la dernière extrémité, je convainrais le tribunal de mon innocence.

Mais on ne m'accorda pas les honneurs d'un jugement public. Je fus rangé d'autorité dans la plus basse catégorie des criminels; ceux que l'on pend sans autres cérémonies.

Dix jours seulement après mon premier et unique interrogatoire, le juge vint me lire sa sentence. Elle était terrible :

Comme quoi ledit chevalier de Lava, déserteur au régiment de Croy, convaincu de guet-apens suivi d'assassinat, sur la personne du comte d'Arcoz, soupçonné de trahison et d'autres crimes détestables, est condamné à être pendu haut et court jusqu'à ce que mort s'ensuive, ayant l'arme du crime à son côté, pour servir d'exemple, après avoir, au préalable fait amende honorable sur le Parvis de Sainte-Gudule et à l'endroit du meurtre, où il sera mené la corde au cou et portant un cierge d'une livre. Après quoi il sera conduit au supplice et livré au Bourreau.

Malgré tout, je ne pouvais croire qu'on en vînt à cette cruelle extrémité. C'était un simulacre, un jeu, pour m'effrayer? Parfois je songeais à fuir. Mais comment? D'épaisses murailles me séparaient du reste du monde

et l'étroite lucarne qui éclairait mon cachot était garnie d'une double grille de fer. Un moine vint pour ouïr ma confession.

— Mon fils, annonça-t-il, c'est pour aujourd'hui. Il faut vous résigner à mourir.

— Hélas! mon père, je suis innocent.

— N'exagérez pas, dit le saint homme. On a toujours l'une ou l'autre chose sur la conscience. Conte-moi vos péchés.

— J'ai à peine vécu...

— Nous sommes tous enclins au mal dès le berceau. Ne vous en faites pas accroire. Il n'est pas de saint en paradis qui n'ait mérité le hart au moins une fois, moi-même...

— Mais, mon père, je vous jure que je n'ai pas tué le comte d'Arcoz.

— Vous serez donc pendu pour quelque vétille qui n'a pas été révélée. Bah! le sort tombe sur l'un ou sur l'autre, pour le bon exemple, car enfin on ne peut pas pendre tout le monde.

Ce digne consolateur resta en ma compagnie jusqu'à l'arrivée du bourreau.

— Allons, me dit celui-ci en me liant les mains, ce n'est qu'un moment à passer. Tu vas être pendu agréablement, par un joli temps de pâques et l'épée au côté. Cela est digne d'un vrai gentilhomme.

Par-dessus ma tête, il me passa le baudrier où était suspendue l'épée de Nathaniel. Mon épée! A son contact, je tressaillis et je sentis mon énergie renaître. Allait-elle, en ce moment suprême, accomplir un nouveau miracle?

Il n'y parût point. Je fus hissé sur un tombeau et conduit à Sainte-Gudule. Une compagnie de Bavares, commandée par Beau-Visage, m'entourait d'une forêt de halberdes. Nous traversâmes la Grand'Place. Le soleil se jouait sur l'or des frontons et des balustres, comme en mon jour de triomphe du tournoi des escrimeurs. Voilà pourtant où le noble jeu des armes m'avait conduit! Mentalement j'implorais saint Michel, debout sur la pointe de la tour, l'épée étincelante levée dans le ciel bleu.

Partout le peuple accourait, les gens se

penchaient aux fenêtres. Dans les défilés étroits des rues de la Colline et de la Montagne, nous fûmes retardés par la cohue. Il n'y avait aucune trace de pitié sur les visages. Des femmes me tendaient le poing, des enfants riaient.

Nous gravâmes le *Treurenberg*. Ce nom signifie le Mont-aux-Regrets. Les cloches de l'église sonnaient le glas et dispersaient un vol de corneilles dans les airs. J'étais arrivé à ma dernière heure et je ne pouvais pas le croire. Je voyais tout avec une netteté singulière. A côté de moi, le bourreau, dans sa veste rouge, le moine et son crucifix, le cheval blanc attelé au tombereau, vieux et déhanché comme Pistolet. Nous étions conduits par un cocher hilare, à face de pâtre. Ce méchant drôle faisait des grimaces au peuple. Une plume de coq ornait son tricorne dépenaillé. Au loin, s'étageaient les pignons des maisons, bâties sur le terrain irrégulier des faubourgs, se creusant tantôt en abîme, s'élevant tantôt en montagne escarpée. Je

pouvais compter les fenêtres, lire les enseignes des estaminets et des boutiques. La foule bariolée, mouvante, tumultueuse, une foule de kermesse et de carnaval, encombrait notre passage. Bourgeois en lévite sombre, suant sous leurs perruques, polissons en guenilles et bas tombants, commères en bonnet blanc et jupes de futaine, jamais je n'avais contemplé un pareil tumulte. C'était cela la vie, que bientôt mes yeux ne verraient plus.

Sur le parvis de Sainte-Gudule, je dus me mettre à genoux et confesser, à haute voix, un crime que je n'avais pas commis. Ensuite le cortège se remit en marche, par le Coudenberg et le château ducal, jusqu'au jardin de l'Infante Isabelle. Nouvel arrêt en cet endroit fatal où j'avais rencontré la Maupin pour la première fois et où je m'étais battu avec elle, au clair de lune. L'air du printemps embaumait les allées et les pelouses. Déjà des hirondelles rasaient l'eau à peine ridée de la fontaine. C'est là que le cheva-

lier d'Aubigny avait tué le comte d'Arcoz.

Après la cérémonie expiatoire, il me sembla que l'on voulait abréger mon supplice. L'escorte hâta le pas vers les remparts de la ville. A présent la canaille en délire hurlait et chantait autour de nous.

Je me sentais défaillir, mes jambes tremblaient sous moi et une sueur d'agonie inondait ma face. Le bourreau me réconfortait :

— Courage, n'allez pas vous évanouir. Tenez-vous bien.

A l'aspect des hautes potences que je ne connaissais que trop bien, je fus saisi d'un frisson éperdu. C'était là que j'avais vu pendre Monte-au-Ciel. Allais-je, comme lui, subir l'affreuse torture de la strangulation? La scène était identique : les soldats appuyés sur leurs piques, les juges en toge, le peuple assemblé... Mais non, c'était un songe. Je rêvais, mais oui je rêvais, comme à la table de Maman-Rose, comme dans les rangs des chasseurs de Croij? Je fis un effort surhumain pour me tirer de ce cauchemar. Hélas!

j'étais bien éveillé, trop bien éveillé. Alors, me dis-je, il y aura autre chose. Il n'est pas possible que je meure?... Non, un courrier va surgir avec ma grâce, signée de l'Électeur. On va me pendre pour rire.

Le bourreau me poussait doucement vers l'échelle. De tous les vivants qui m'entouraient, il me semblait le moins impitoyable. Il était indifférent à ma mort; les autres la désiraient.

— Laisse-toi faire, me répétait-il. Cela ne dure qu'une seconde.

Une ombre passa dans le ciel. Cent et cent visages étaient tendus vers le mien, décomposés par une expression horrible, où il entrait de la honte, de l'impudeur et de la férocité. Je revis, comme dans un brouillard, Bilsen, son clocher, mon père, La Riposte, Jeannette, Maman-Rose, Valérius... Un coup violent me frappa dans le dos.

Qu'est-ce qui se passe? Je tombe dans un abîme. On me serre la gorge. J'étouffe. Mes

yeux lancent des flammes et jaillissent de leurs orbites comme deux boucles de feu. Je veux fuir. La main qui me serre ne veut pas me lâcher. Otez cette main ! Ma poitrine se déchire. Otez cette main ! Pitié, ôtez cette main ! Non, non, je ne veux pas mourir !...

Je tombe toujours. Ma chute s'accélère à mesure que je descends dans les ténèbres. Mais voici des espaces de lumière, des étoiles, un arc-en-ciel ? Soudain tout s'arrête. Je suis devant un portique en marbre blanc.

Un vieillard vêtu d'une tunique orange et d'un manteau bleu vient m'ouvrir.

— Entrez, dit-il.

Il sonne de la cloche.

Un Esprit apparaît, pareil aux anges peints sur les tableaux gothiques. Il a l'air maussade.

— Suivez-moi, me commande-t-il.

Nous entrons dans une vaste salle, éclairée par des fenêtres sans rideaux. Deux chérubins, aux cheveux frisés et aux ailes irisées,

assis sur des tabourets, feuillettent d'épais registres.

— Un équipement, annonce mon guide.

Un des chérubins se dérange. Comme mon guide, il a le visage impassible, voilé par une ombre d'ennui. D'une garde-robe, il tire une auréole de clinquant, une tunique blanche, une timbale d'argent et des sandales dorées. Pendant que je m'habille, il dicte à son compagnon :

— Bilsen, David. Liste 234689, n° 7239463 section B, Division des M.M. I. C. : Martyrs Militaires, Innocents condamnés.

— Pas d'observations?

— A péché, mais sans malice.

— Cependant l'épée?...

— Sans malice, vous dis-je.

— Venez, me dit l'ange qui m'a introduit.

Nous pénétrons dans un jardin sans limites. Pas un souffle d'air ne remue les feuilles ni la tige des fleurs. Partout courent des bêtes innocentes, des biches, des cerfs, des antilopes et des girafes aux yeux de velours. Des

colombes picorent le gazon; le plumage royal des paons balaie la poussière blonde des allées.

Nous rencontrons des gens de tout âge, des hommes mûrs, des vieillards, des enfants, vêtus et chaussés comme moi, d'une tunique blanche et de sandales d'or. Ils ne semblent pas s'amuser beaucoup.

— Où sommes-nous?

— Au Paradis, me répond l'ange.

— Je suis donc mort?

— Je ne comprends pas; que voulez-vous dire?

— Que je ne vis plus?

L'ange hausse les épaules :

— Ces mots ne signifient rien, dit-il.

Qu'est-ce que ne pas vivre?

— Ne plus être.

— Comment pouvez-vous ne plus être tout en étant? Le langage des hommes est bizarre.

— Pour nous, ne plus être, veut dire : *Ne plus être ce qu'on était.*

— Dans l'Éternité et l'Infini le verbe *être* n'a qu'un temps et un mode.

Alors mes pensées suivent un autre cours. Tout à coup mon cœur palpite d'espoir.

— En Paradis? dis-je. Mais alors je reverrai mon père?

— Sans doute, si tel est votre désir.

Une cloche tinte. Aussitôt la foule des Bienheureux se dirige vers une sorte de cantine où des chérubins espiègles, coiffés de toques blanches, distribuent des gâteaux au miel, des dragées et des friandises à la confiture.

— Il est donc vrai, remarqué-je, que ce sont là les délices du Paradis? Maman-Rose me l'affirmait parfois, mais je n'osais pas la croire.

— Pourquoi pas?

— Cela me semblait trop simple et trop enfantin.

— Bienheureux les simples d'esprit et ceux qui sont pareils aux enfants, le royaume des cieux leur appartient.

— Mais n'y a-t-il point d'autres joies?

— Toutes celles que vous êtes capable d'imaginer et de souhaiter.

— Alors je veux retrouver mon père.

Aussitôt une clameur monte dans l'espace. Le chant des harpes, des violes, des luths se mêle au souffle d'or des trompettes thébaines. Une montagne de cristal surgit d'un abîme invisible et s'élève, comme un roc de diamant, sur l'océan des solitudes infinies. Il illumine tout l'univers. Sur cette montagne, une nuée d'esprits ailés abat son vol. C'est un éblouissement de fronts nimbés, de colliers d'étoiles, de plumes légères, de palmes agitées. Un chœur, une mélodie exquise, des cantiques inspirés, les fumées de l'encens, s'exaltent vers le trône de Dieu.

Et Dieu m'apparaît sous les traits du Créateur. Et il me dit :

— *Tu n'invoqueras pas mon nom en vain.*

Puis Dieu vient sous les traits de l'Esprit. Et il me dit :

— *Tu ne me renieras point.*

Puis Dieu apparaît sous les traits du Fils. Le Fils a près de lui un agneau. Il me dit :

— *Bienheureux les pacifiques, car le Royaume des Cieux est à eux.*

— Voilà le père, me dit l'ange, auquel il faut obéir.

Tout s'efface. Je reste seul dans le jardin. Déjà le ciel se voile de ténèbres mauves, et le parfum du buis, planté le long des chemins, devient plus amer. L'immense tristesse de ces lieux grandioses m'accable. Je vais m'asseoir au pied d'un arbre.

Alors je vois passer Jeannette. Plus rien ne m'étonne. Elle a toujours son front candide et ses yeux moqueurs. J'appelle :

— Jeannette! Jeannette!

— Je savais bien, dit-elle, que tu revien-
drais. J'ai tant prié pour toi.

Nos mains s'unissent.

Un ombre se penche sur nous. Je reconnais l'ange.

— Non, dit-il, d'une voix sévère, cela est

défendu. Si vous voulez goûter les joies de la terre, il faut retourner à la terre!.....

— Oh! nous le voulons.

Nouvelle chute. J'ouvre les yeux. Jeannette est penchée sur moi. Oui, c'est bien Jeannette. Je ne rêve plus. Elle répète :

— Je savais bien que tu reviendrais, j'ai tant prié pour toi.

Mais où sommes-nous? Ces murs voûtés, ces fioles, ces cornues, ces voix?

— Pendant que je frottais....

— Pendant que je tirais, aïe! aïe!

— Ouvrez le four, purifiez l'air!

— On en marcherait dans ses tripes!

Je reconnais, tour à tour, le docteur Nathaniel, Nicodème Weerwolf, le Commandeur et, ô surprise, Jean-Louis dit La Riposte. Je suis dans le laboratoire de Nathaniel, étendu sur la table de marbre.

Je veux me lever, parler, mais on me roule dans une couverture de laine et on me porte dans un lit bien chaud.

Jeannette ne me quitte pas. Mais pendant huit jours on me défend de dire un mot, de poser une question. Je crois que l'on m'endort avec des drogues.

XII

FIN DE MES MÉMOIRES

Ce ne fut qu'au bout d'une semaine que je sus la fin de mon aventure et que je connus toutes les péripéties de mon sauvetage. Le récit m'en fut fait chez Nathaniel, pendant un repas, auquel le docteur avait convié tous ceux qui l'avaient aidé à me tirer des griffes du bourreau. Pour fêter ma convalescence, mes meilleurs amis se trouvaient, réunis : Nathaniel et son compère Weerwolf, Jean-Louis dit La Riposte, Jeannette et M. de Ravenstein.

Jean-Louis, en s'évadant de la citadelle, avait été blessé par un factionnaire. Frappé d'une balle de fusil, il fut trouvé à demi-mort dans un bois où il s'était réfugié. Un bûcheron le recueillit et le soigna.

Le prévôt ne put regagner Bilsen qu'au commencement de l'hiver. La misère et la maladie l'avaient mis en piteux état. Lorsqu'il se présenta chez les Valérius, ces braves gens crurent voir un spectre.

Ils ne savaient qu'entreprendre pour me tirer des chasseurs de Croy. Jeannette, émue de mon triste sort, se montra la plus décidée. Elle annonça quelle voulait aller à Diest, dût-elle s'y rendre pieds-nus et mendiant le long des routes, pour m'apporter du moins quelques consolations.

D'abord la famille Valérius protesta. « Méditons, réfléchissons... » répétait le père; et La Riposte lui-même jugeait l'entreprise hasardeuse. Mais que peuvent les conseils sur un cœur épris? Par un beau matin, Jeannette mit son bonnet, noua son mouchoir et quitta Bilsen en compagnie de Jean-Louis.

La vaillante fille! Sans se plaindre elle fit tout le chemin à pied. La Riposte s'était bien déguisé pour ne pas être reconnu à Diest, par Beau-Visage et les soldats de la garnison.

Interrogeant les uns et les autres, ils furent tôt mis au courant de mon évasion.

Alors il fallut me suivre à la trace. Jean-Louis devina que j'avais pris le chemin de Bruxelles. Toujours accompagné de Jeanette, il gagna la capitale. Josué Groll leur donna l'adresse du docteur Nathaniel. Ils y arrivèrent au lendemain de ma fuite.

— C'est un coup de tête, leur expliqua le docteur. J'aimais cet enfant et je voulais nettoyer son cerveau de certaines vapeurs qui le troublent et l'enivrent. En ouvrant mon four à un moment propice et en renversant mes électrophores, il m'a mis sur la trace d'une sublime découverte : la résurrection des pendus. Restez ici. Il reviendra peut-être. S'il ne revient pas ce soir, nous le chercherons...

Mais, malheureusement, il ne leur vint pas à l'idée de me chercher à la cour de l'Electeur de Bavière. Ils exploraient plutôt les bas-fonds de Bruxelles, les impasses, les cités de mendiants, les hôpitaux, les bouges. Si le docteur avait été un homme moins solitaire,

moins absorbé par ses études, il eût entendu tout le bruit que l'on faisait autour du chevalier de Lava.

De son côté le Commandeur, tenant mon avenir pour perdu à la cour, avait jugé qu'il devait me pousser à quitter la capitale. Il me croyait à Paris, théâtre digne de mes exploits futurs, lorsqu'il apprit en même temps mon arrestation et ma condamnation.

— Du coup, me raconta-t-il, j'en faillis marcher dans mes tripes! Je vous avais laissé en bonnes mains. Si la Maupin ne lui porte pas malheur, me dis-je, il ira loin. Nous entendrons parler de lui. Et voilà que j'arrive pour vous voir pendre! Je me précipite chez l'Electeur. — « Altesse ce n'est pas mon petit chevalier qui a fait le coup. C'est elle ». — « C'est à prouver... » — « La Maupin tire toujours droit au cœur; le coup est signé ». — « Commandeur la famille d'Arcoz crie fort. » — « Altesse le comte faisait un métier où l'on risque de ces accidents. » — « Monsieur de Ravenstein de Beaulieu, je ne veux rien

entendre. La sentence sera exécutée. » —
« Altesse, s'il y avait un miracle? Je connais un savant docteur qui ressuscite les pendus...? — « Commandeur, je ne veux rien savoir et ne saurai rien. La famille du comte doit être satisfaite. Arrangez-vous ». Là-dessus je tire ma révérence et je m'éloigne. J'entends l'allemand à demi-mot. Je vais voir le bourreau. Je lui demande à combien il estime sa conscience? Il me déclare qu'il me connaît bien et qu'il s'en remet à ma générosité. Voilà, chevalier, les tours plaisants du hasard. Si le bourreau avait été aussi pointilleux que vous sur l'honneur professionnel, vous étiez pendu sans rémission. Comme quoi le plus probe d'entre nous a parfois besoin d'un fripon pour se tirer d'affaire. Enfin ce bourreau accommodant arrangea les choses en notre faveur, autant que cela lui était possible. Pour augmenter nos chances, il tricha sur l'heure, calcula les dimensions du nœud coulant et la hauteur du saut. Il vous soutint pendant la chute. Nous eûmes pourtant de cruelles

appréhensions. Si vous alliez mourir d'effroi, mourir par persuasion ? Puis les corbeaux qui voulaient manger vos yeux. Heureusement que la veille Nicodème Weerwolf avait enduit les travées du gibet d'un épais liquide, où les corbeaux restèrent englués. On en marcherait dans ses tripes comme un cheval de picador ! Nathaniel est un rare homme. Je bois à sa santé. Vous, chevalier, retournez à Bilsen et épousez Jeannette. Je ferai la dot. Renoncez à la gloire, à l'ambition, votre grâce est à ce prix. L'Électeur, que j'ai revu, est lui-même d'avis que les POSITIONS ÉLEVÉES NE VOUS CONVIENNENT PAS.

Le docteur Nathaniel, de son côté, m'apprit quelques circonstances que j'ignorais encore.

Il avait toujours eu à mon égard les meilleures intentions. M'ayant rencontré dans un lieu mal famé, il me croyait prêt à tomber dans l'inconduite. Ma figure l'avait intéressé. Il voulait me tirer de là. Il chercha d'abord à m'effrayer, pour obtenir ma soumission et

mon zèle. Ensuite il tenta de me donner le goût de l'étude. Je pouvais devenir son disciple et m'illustrer, comme lui, dans l'art d'Ambroise Paré et d'André Vesale. Mais ma fuite inopinée vint renverser ses projets. Lorsque le Commandeur lui annonça qu'on allait me pendre, ses craintes furent extrêmes. Il me dépendit le soir même, aidé de Nicodème Weerwolf et de La Riposte.

— Je suppose, termina le docteur, que vous vous êtes sauvé de chez moi à la suite de quelque vision ? Je gage, qu'à mon sujet, vous êtes tombé dans les plus étranges suppositions... ?

— Mais, docteur, répondis-je, comment s'en défendre ? Je vois bien que vous êtes mon bienfaiteur et que je vous dois la vie. Cependant qui peut nier dans tout ceci le rôle de l'épée du Diable ? Vous disiez ne pas y croire ? Alors comment se fait-il qu'elle m'a mené, par de si étranges chemins, de votre maison au palais du prince et du palais à la potence. Et la voilà encore ! Elle ne veut donc pas nous quitter ?

— Je ne prétends point, riposta Nathaniel, que la science élucide tous les mystères. L'univers en est plein. A vous de décider ce que nous ferons de cette arme. Voulez-vous la garder, voulez-vous que je la mette au four et que j'en fasse un lingot ?

— Elle est si belle ! soupirai-je.

— Allons vous n'en guérirez jamais. La folie de l'épée tiendra encore longtemps les Gaulois. En tout cas, faites-la bénir par le curé de votre paroisse, afin d'en chasser le mauvais esprit.

Nous quittâmes Bruxelles au commencement du mois d'avril. Quand nous arrivâmes à Bilsen les vergers étaient en fleurs. On peut penser si Maman-Rose et Valérius nous firent fête.

Grâce à l'argent de M. de Ravenstein, nous pûmes restaurer notre maison, fort endommagée depuis notre absence. J'épousai Jeanette et nous eûmes quatre enfants, deux filles et deux garçons.

Maintenant j'aide papa Valérius à tenir son école.

Jean-Louis, dit La Riposte, déjà un peu sur l'âge, apprend l'exercice à mes garçons. Déjà il a mis l'aîné en garde, bien d'aplomb sur les jambes, la pointe en ligne, Maman-Rose proteste :

— Voilà que ça recommence ! Nous n'aurons donc jamais la paix ?

Mais, au fond, elle est flattée de découvrir que son petit-fils a la tournure et les goûts d'un gentilhomme.

DAVID DE LAVA.

Maître en faits d'armes.

Bilsen

1715.

NOTES SUR LES MÉMOIRES DU CHEVALIER DE LAVA

Les papiers et manuscrits du chevalier de Lava m'ont été légués par ma grand'mère, Anna-Pétronille, morte en 1900, à l'âge de quatre-vingt-treize ans. Elle descendait du chevalier par alliance et avait longtemps possédé son portrait, lequel fut égaré dans un déménagement. Lorsqu'elle me voyait en uniforme, l'épée au côté, elle hochait la tête et me disait :

— Tu as du sang des Lava dans les veines, prends bien garde. C'est comme ton arrière-grand-père qui servit Napoléon et fut tué au siège d'Anvers en 1830. Qui cherche l'aventure la trouve, mais pas à l'heure qu'il veut. Grand-père avait toujours chez lui une paire de fleurets, bien qu'il fût devenu épicier,

établi dans la Longue rue Porte aux Vaches, près du marché aux chevaux. Quand un *ancien* venait le voir, il le provoquait : « Allons tirer une botte au jardin... » Mais un jour il ne trouva plus ses épées. Elisabeth Philomène, sa femme, en avait fait des tisonniers.

Les mémoires de David de Lava sont rédigés en thiois, ce qui me fait supposer que ce gentilhomme avait perdu, plus ou moins, l'usage du français. Ils ne sont pas très soignés, du premier jet et remplis d'expressions limbourgeoises. On y rencontre le *dû* et le *dich* bas-allemands, seulement usités dans cette contrée voisine de la Hollande et de l'Allemagne. On remarque que le récit va tout droit, sans détours, ne disant que l'essentiel. C'est bien là un style d'escrimeur. J'ai eu beaucoup de peine à le traduire et je crains d'en avoir abîmé quelques parties en leur enlevant leur désinvolture et leur vivacité.

Avant de terminer ce petit ouvrage, j'ai été curieux d'en vérifier les parties histori-

ques. Il est réel que la fameuse d'Aubigny, dame de Maupin, cantatrice et escrimeuse séjourna à Bruxelles et y fut distinguée par l'Électeur Emmanuel-Maximilien de Bavière. Sa querelle avec le comte d'Arcoz est relatée par tous ses biographes. Mais je n'ai vu nulle part qu'elle tua le comte en duel. Peut-être que mon aïeul a été trompé lui-même; ou bien il commet une erreur de noms? De même le rôle de la Maupin comme agent secret demanderait à être mieux expliqué. Fut-elle au service de Louis XIV, comme le chevalier d'Eon au service de Louis XV? Ce n'est ni prouvé ni controuvé. En tout cas, il ne paraît point que Versailles eût à se plaindre de l'Électeur de Bavière qui resta fidèle à ses engagements.

Le chevalier de Lava a laissé également un ouvrage et des notes sur l'art de tirer l'épée. J'espère les traduire un jour, car ils présentent un grand intérêt pour les vrais amateurs.

Dans son traité, le chevalier nomme et

décrit pour la première fois la *sixte*, l'*octave* et la *septime*. Ses prédécesseurs et ses contemporains ne parlent que de la *prime*, de la *seconde*, de la *tierce*, de la *quarte* et du *demi-cercle*. C'est un peu ardu pour les profanes.

Quant au Commandeur de Ravenstein, son vrai nom est facile à deviner : il suffit de posséder quelques lumières sur les familles nobles du Brabant.

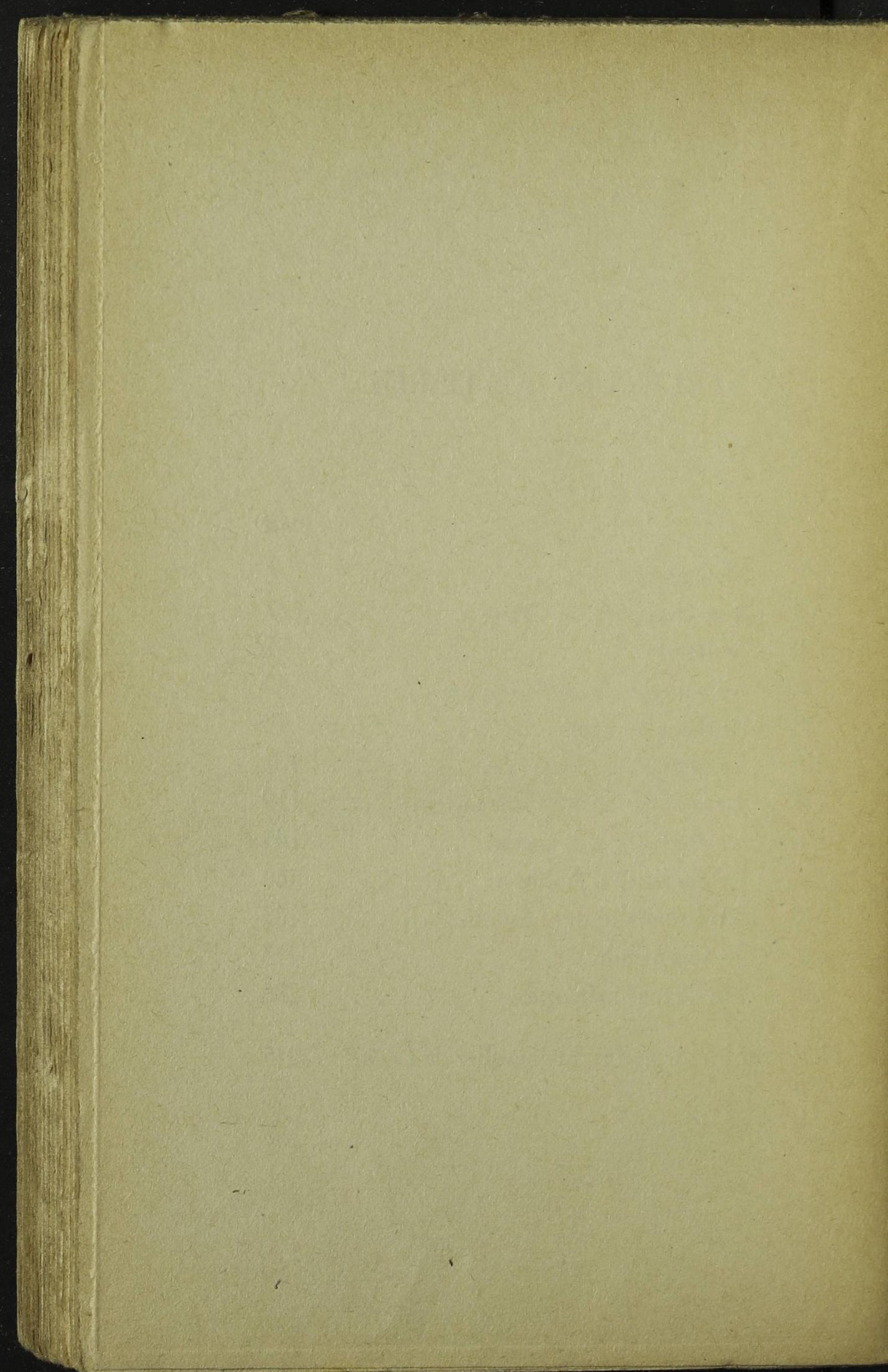
J'ai également un peu changé le nom de mon héros, afin de ne pas chagriner deux de mes cousins qui le portent encore et en ornent l'enseigne de leur boutique, le seul salon d'Anvers où l'on réussit la vraie coiffure à la mode, l'ondulation indéfrisable...

HORACE VAN OFFEL.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

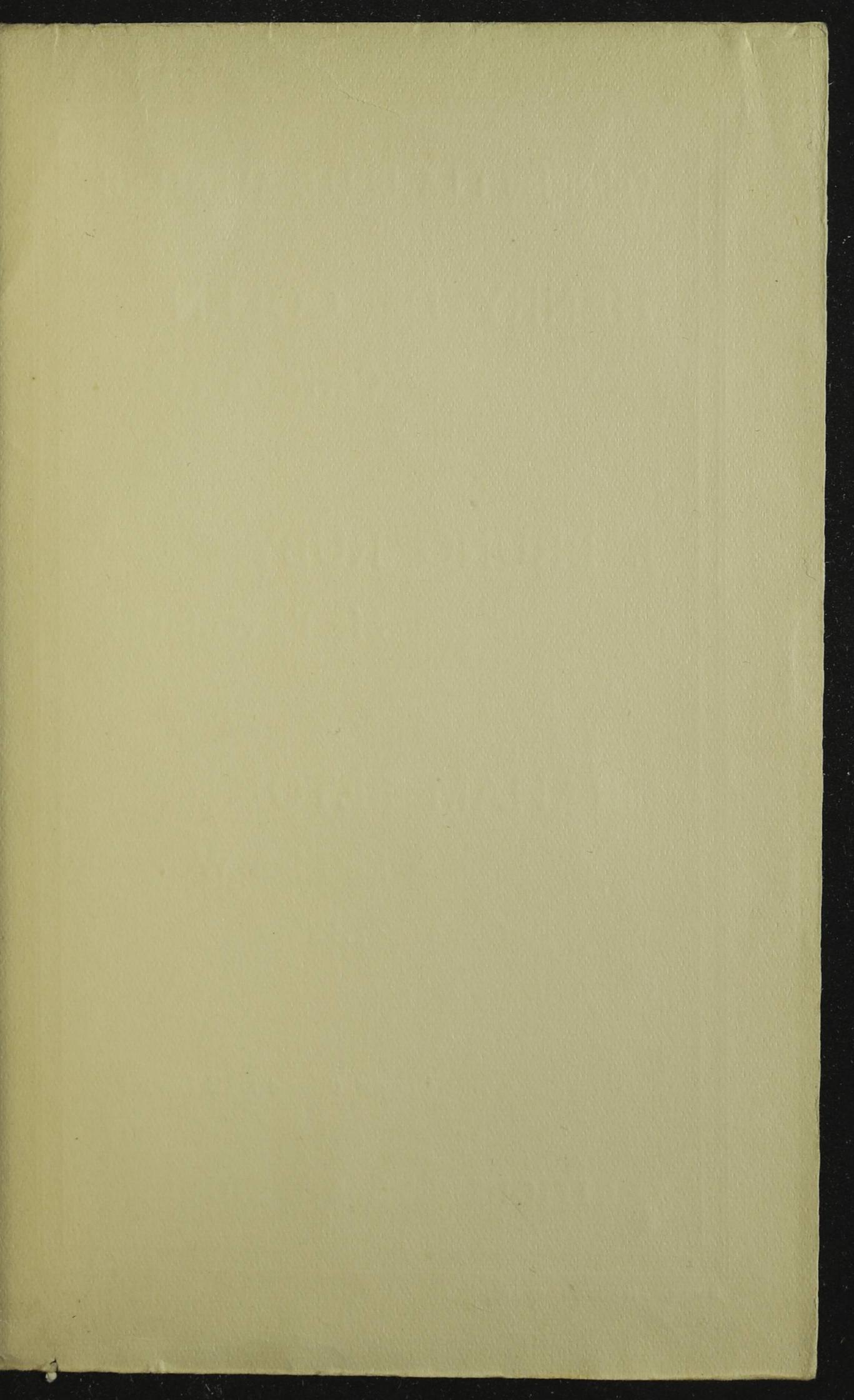
	Pages
I. — Mon père.	7
II. — Aux chasseurs de Croij.	27
III. — Je déserte.	51
IV. — A l'auberge de corde tendue.	63
V. — La dame au gant.	79
VI. — Le pendu.	101
VII. — Le commandeur de Ravenstein.	119
VIII. — Le chevalier à la mode.	145
IX. — Le chevalier d'Aubigny.	169
X. — Mademoiselle de Maupin.	183
XI. — Je suis pendu.	215
XII. — Fin de mes mémoires.	236
Notes sur les mémoires du chevalier de Lava.	245



MAYENNE, IMPRIMERIE FLOCH. — 8-8-1930



196



Collection : LA BELLE AVENTURE

HENRY DE GOLEN

Carré de Rois

J. BRUNO RUBY

Sig l'Aventurier

GRAHAM SETON

Le Plan W

(Traduit de l'Anglais)

Chaque volume : 12 francs

ÉDITIONS DES PORTIQUES